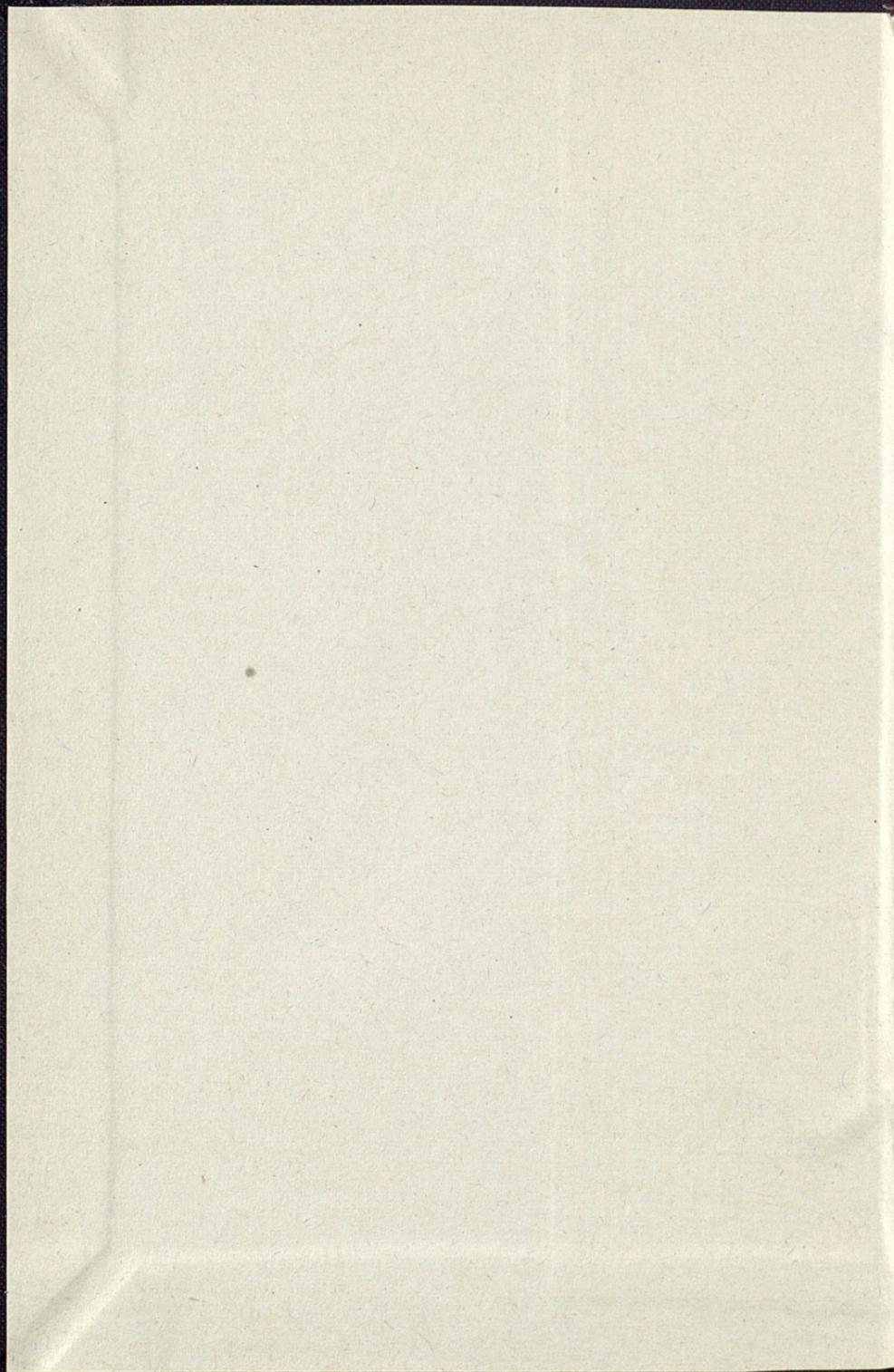
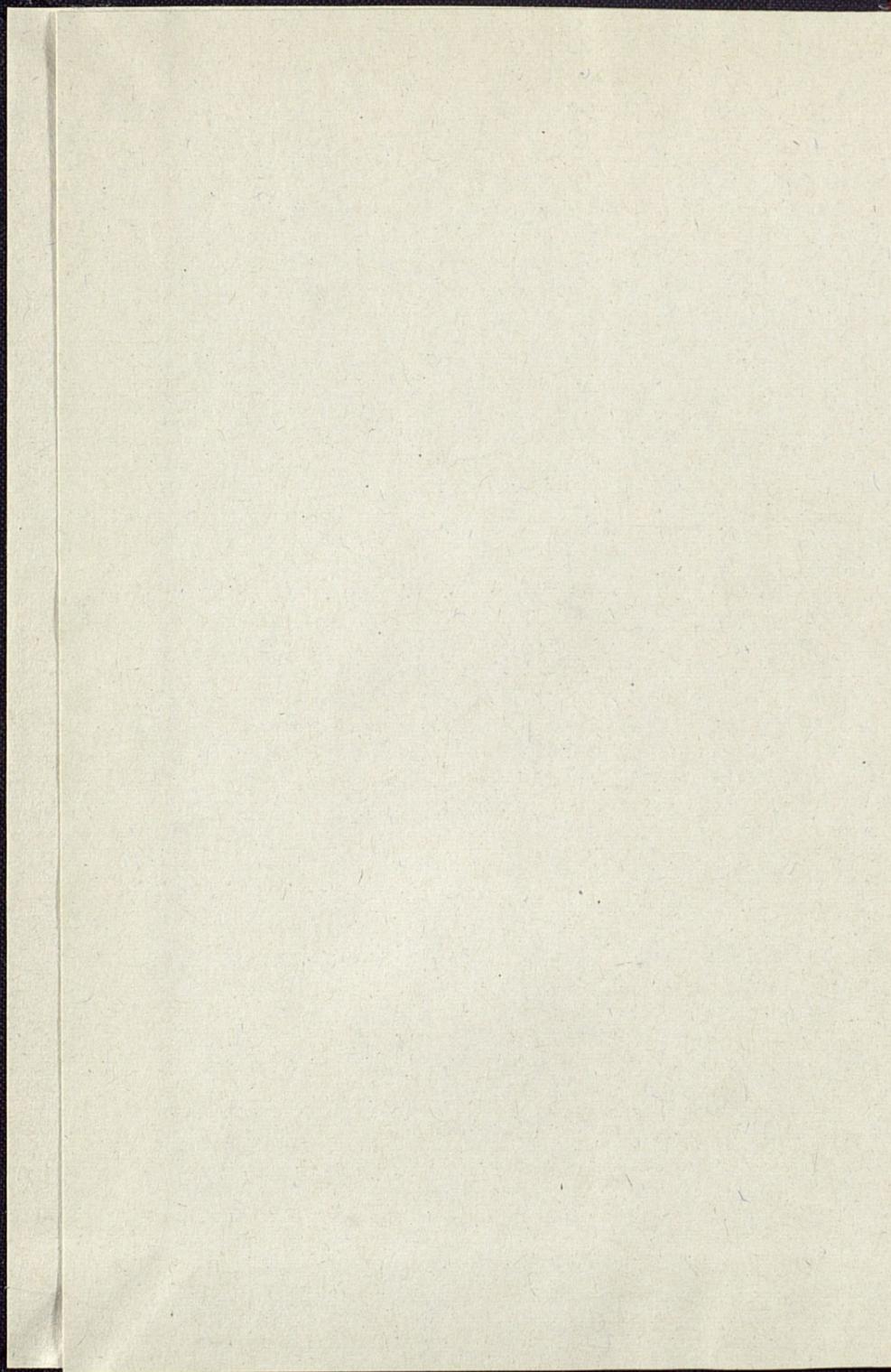


111
112
113



MLA

1172



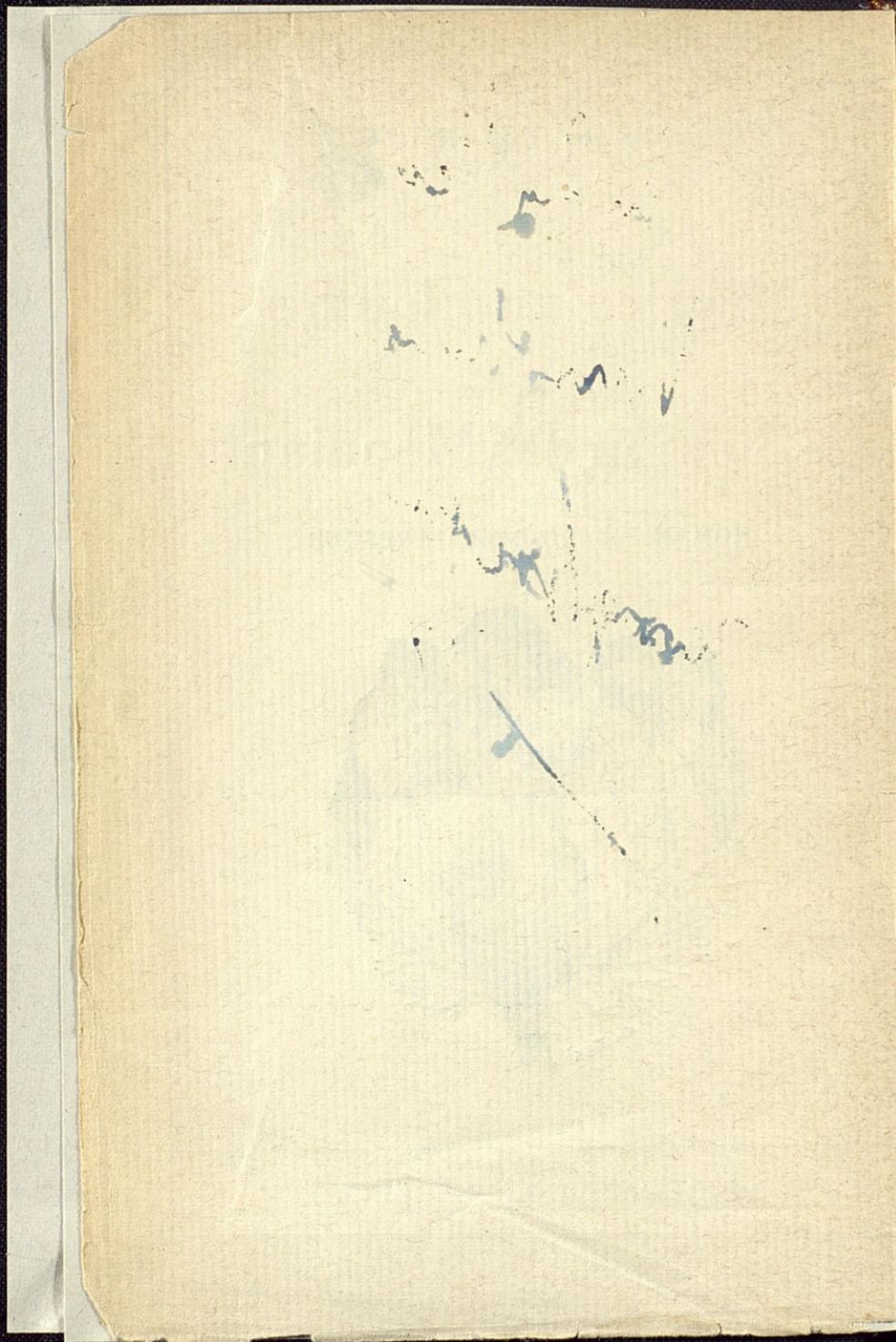
Georges EEKHOUD

Magrice en Flandre
ou
Le Buisson des Mendiants

ROMAN PICARO-CHEVALERESQUE



LA RENAISSANCE DU LIVRE

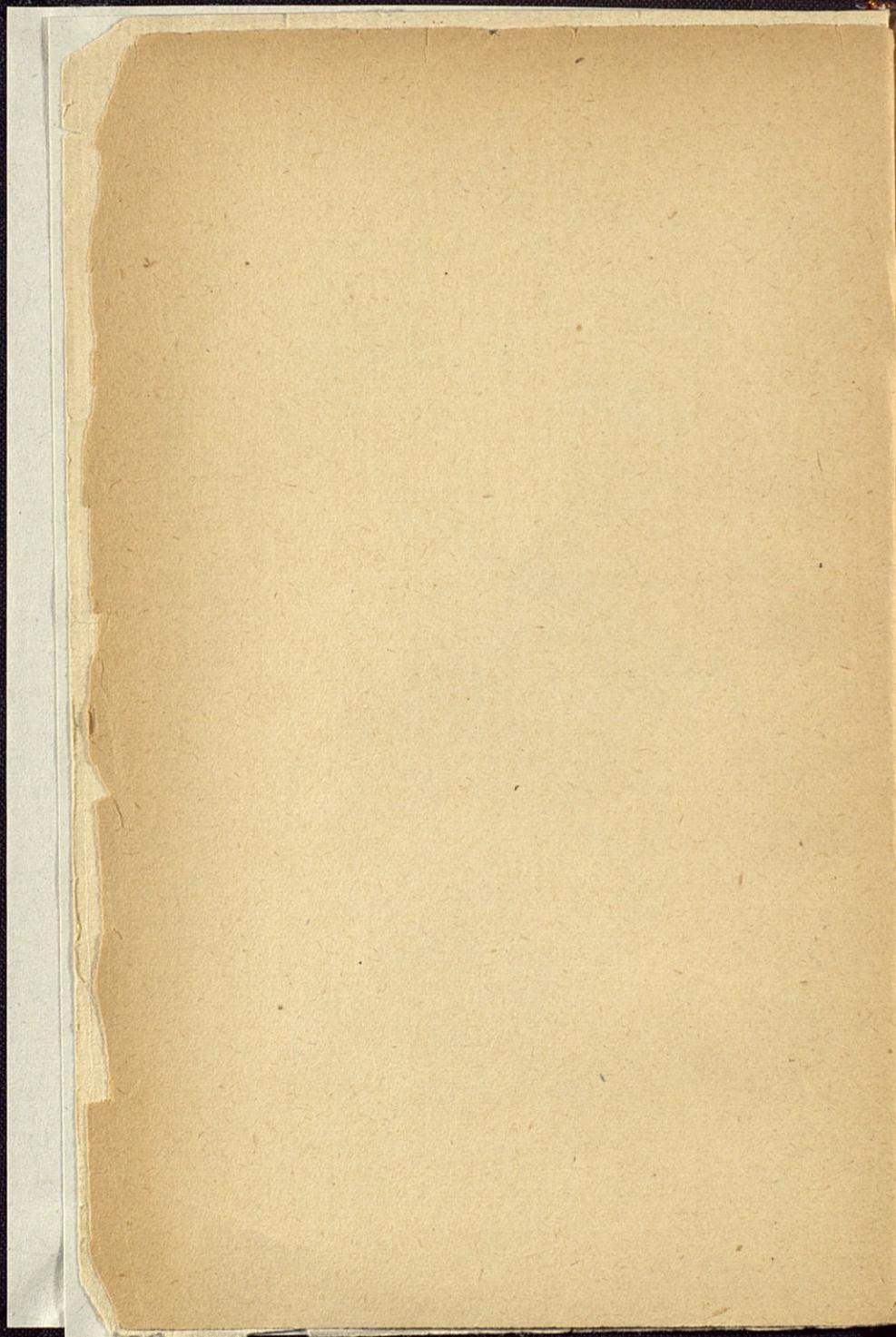


Van Dyke Meyer

Van Dyke

Van Dyke

J



ML
A
1172

MAGRICE EN FLANDRE
OU
LE BUISSON DES MÉDIANTS
Roman picaro-chevaleresque

BIBLIOGRAPHIE

POESIES

MYRTES ET CYPRÈS.
ZIGZAGS POÉTIQUES.
LES PITTORESQUES.

ROMANS

KES DOORIK.
VOYOUS DE VELOURS (*La Renaissance du Livre*).
LA FANEUSE D'AMOUR (*La Renaissance du Livre*).
LA NOUVELLE CARTHAGE (*La Renaissance du Livre*).
ESCAL-VIGOR.
LE TERROIR INCARNÉ.

CONTES ET NOUVELLES

CYCLE PATIBULAIRE (2 volumes),
(*La Renaissance du Livre*).
MES COMMUNIONS.
KERMESSES (*La Renaissance du Livre*).
NOUVELLES KERMESSES.
DERNIÈRES KERMESSES.
LA DANSE MACABRE DU PONT
DE LUCERNE.
PROSES PLASTIQUES (*à paraître*).
LA QUERELLE DES BŒUFS ET DES
TAUREAUX (*à paraître*).

HISTOIRE

AU SIÈCLE DE SHAKESPEARE.
LES FUSILLÉS DE MALINES.
LES LIBERTINS D'ANVERS.

BIOGRAPHIE ET CRITIQUE

HENRI CONSCIENCE.
PETER BENOIT.
LES PEINTRES ANIMALIERS BELGES.

THÉÂTRE

LA DUCHESSE DE MALFI, *traduit*
de John Webster.
PHILASTER, *traduit de* Beaumont
et Fletcher.
EDOUARD II, *traduit de* Chris-
tophe Marlowe.
L'ÉCRIME A TRAVERS LES ÂGES.
L'IMPOSTEUR MAGNANIME.
KES DOORIK.

En préparation :

TÉMOIGNAGES ET SOUVENIRS.
ÉTUDES ELISABETHIENNES.

GEORGES EEKHOUD

Magrice en Flandre
ou
Le Buisson des Mendiants

ROMAN PICARO-CHEVALERESQUE



BRUXELLES
LA RENAISSANCE DU LIVRE
12, PLACE DU PETIT SABLON, 12

1928

Il a été tiré de cet ouvrage cinq exemplaires sur papier Japon, hors commerce, marqués H. C. et vingt-quatre exemplaires sur papier de la Société Royale Hollandaise de Maestricht, numérotés de 1 à 24.

IMPRIMÉ EN BELGIQUE

A mon féal et filial Henri Kerels,
Soit dédié de tout cœur
Ce roman picaro-chevaleresque
Et volontairement anachronique.

G. E.

I

Une lacune à combler dans les « *Lusiades* » de Camoëns

Un passage des *Lusiades* de Camoëns m'avait depuis longtemps intrigué : il s'agit de l'épisode des Douze Chevaliers, au chant sixième du célèbre poème : Magrice, un preux lusitain, devait partir avec onze de ses féaux, pour aller venger en Angleterre les plus belles dames de ce pays, insultées par des seigneurs discourtois, leurs propres compatriotes. Mais, à ce que Magrice expliqua lui-même à ses compagnons, comme il désirait connaître les lois et les mœurs des autres nations, il décida de faire la plus longue partie du voyage par terre, tandis que ses amis choisiraient la voie droite à travers l'Océan.

« Il prend donc sa route par les royaumes de Léon et de Castille, raconte le poète; il y voit de redoutables cités qui éprouvèrent jadis la valeur portugaise; il franchit la Navarre et le périlleux sommet des Pyrénées, il admire les beautés de la France et se rend enfin dans les fertiles plaines des Belges. Lui survint-il là quelque accident, ou fut-il amené à ralentir sa course? Il s'y arrêta plus longuement que ne semblaient le permettre les intérêts de celle dont il était nommé défenseur, pendant que ses compagnons sillonnaient les flots de la mer du Nord. »

Camoëns nous rapporte ensuite que le traînard finit tout de même par rejoindre les autres Lusitains et qu'il arriva encore à temps pour entrer en lice avec eux, contre les insulteurs des beautés anglaises.

Or, en lisant et relisant ce récit, je m'ingéniai à deviner les causes qui arrêtaient si longtemps Magrice dans nos Flandres, à éclaircir ce mystère, à combler la lacune que présente l'immortelle épopée du barde Lusitain.

Fut-ce la beauté de nos sites, la liberté de nos mœurs, l'étude de notre tempérament assez complexe, à la fois rude et délicat, ou mieux encore, fut-ce une intrigue amoureuse avec l'une

de nos plantureuses châtelaines, qui faillit le rendre infidèle à sa mission?

Or, voilà qu'il y aura environ deux ans, en bouquinant dans nos vieux quartiers populaires, je tombai sur une liasse de paperasses jaunies et maculées, rongées en partie par les rats.

Comme tout bibliomane, alléché plutôt que rebuté par ce grimoire, j'en fis l'acquisition pour quelques centimes. Rentré chez moi, en parcourant ces documents contemporains des premiers âges de l'imprimerie, je trouvai des histoires merveilleuses et naïves qui se seraient passées en Flandre et en Brabant, à des époques défiant toute chronologie.

Quelques pages consignaient notamment l'aventure d'un Comte de Flandre dépossédé par un usurpateur. Aussi philosophe que le Prospero de la *Tempête*, ou le Duc de *Comme il vous plaira*, il se consolait de sa déchéance, en régnant sur un monde de déchus d'un autre genre, sur tout un peuple de gueux et de truands, jusqu'au jour où ces sujets excentriques auraient aidé à le rétablir sur son premier trône, assurément moins interlope, sinon plus stable que le second. Parmi les amis et partisans qui se joignirent à ces équitables malandrins, la chronique en question mentionnait un paladin étranger, du nom de Mageryse.

— Mageryse! Mais, c'est mon Portugais, c'est Magrice! m'écriai-je comme Archimède aurait clamé son fameux « Euréka! »

Oui, je l'avais trouvé! Il s'agissait évidemment du Magrice des *Lusiades*. J'allais apprendre enfin comment ce preux avait passé son temps en Flandre. Du moins tenais-je une piste sérieuse. Et, suppléant au texte assez sommaire, je m'imaginai les péripéties du drame auquel avait été mêlé notre Lusitain, quand un nouveau document me renseigna de façon complète et vraiment inespérée, sur le rôle joué par Magrice dans cette œuvre de justice et comment, par une ironie de la Providence, une fleur de chevalerie avait eu pour associés dans cette œuvre, la légion des parias et des réprouvés sociaux.

En reprenant mes chers Anglais de la pléiade élisabéthienne, je lus un drame que j'avais négligé jusqu'alors, tant la production de ces shakespariens est formidable — une pièce due à John Fletcher et intitulée *The Beggars Bush*, c'est-à-dire *Le Buisson des Mendicants*. Pièce bizarre, luxuriante à l'égal des sylves les plus touffues, dont l'action se déroule en des temps légendaires, mais dont les personnages, pour n'avoir été mentionnés par aucun historien, n'en sont pas moins plausibles et vivants. Les princes et les princesses de Flandre et de Brabant qui

en sont les héros nous intéressent à l'égal d'une Elsa, d'un Terramonde ou d'une Ortrude, autres ducs ou comtes chimériques, qui régnèrent sur nos provinces, par la seule puissance de l'art et de la poésie.

Sans doute, le sujet de *Beggars Bush* fut-il emprunté au folklore et aux traditions populaires. A supposer que Fletcher ne vint jamais en Flandre, il est probable que cette merveilleuse histoire lui fut rapportée par ses confrères et contemporains, Ben Jonson et Marlowe qui, eux, guerroyèrent avec nous et chez nous contre les Espagnols.

Dans cette pièce, il n'est pas question de Margrèce, mais par contre, elle nous fait assister à tous les événements racontés d'autre part dans la vieille chronique flamande. Le drame anglais et cet antique document local m'auront donc permis de combler la lacune laissée par Camoëns, dans son immortel chef-d'œuvre, et fourni les éléments du récit qu'on va lire.

II

Le chevalier portugais Magrice se rend en Flandre

Comme nous l'apprend Camoëns, le chevalier portugais Magrice, non content de ne voir que des provinces baignées par le Tage et le Douro, avait voulu connaître les paysages des autres pays, les mœurs et la physionomie des peuples étrangers. « Je vous rejoindrai dans les plaines d'Albion, avait-il dit à ses pairs, les onze autres chevaliers, qui s'embarquaient à Porto. Puisqu'enfin l'occasion désirée m'est offerte, souffrez, chers et braves amis, que je fasse le voyage par terre, ma curiosité n'affaiblira ni l'honneur, ni le devoir. La mort seule pourrait m'empêcher de vous retrouver au rendez-vous. En ce cas, vous soutiendrez bien sans moi la gloire de notre patrie; mon absence ne refroidirait pas votre courage. Mais si mon cœur ne me trompe et si je ne suis abusé par une espérance trop ambitieuse, la fortune et ses fureurs jalouses ne m'op-

poseront que de faibles barrières et j'irai partager vos lauriers. »

Ses amis ne voulurent pas le contrarier. Après les avoir embrassés, il entreprit son voyage, passa les Pyrénées, traversa le royaume de France, pour gagner au plus tôt les pays arrosés par la Dendre et l'Escaut.

Car c'était surtout ceux-là qu'il aspirait à connaître. Ce qu'il en avait appris par des voyageurs, matelots, marchands, chevaliers ou moines errants, exerçait sur lui une véritable fascination.

Représentons-nous ce Magrice. Monté sur un palefroi richement harnaché, il est vêtu d'un haubert de mailles de fer et par dessus d'un surcot de drap rouge, sur lequel son écusson se détache en broderie d'or; il est coiffé d'un casque d'acier; une large et pesante épée pend à son ceinturon de cuir. C'est un jeune homme de vingt-cinq ans, robuste et bien découplé, au teint bruni par le hâle, à la physionomie ouverte et martiale, vive et résolue. Ce visage s'illumine de grands yeux bien fendus, pleins d'intelligence et de feu, aussi noirs que la couronne de cheveux crépus, dont les mèches débordent la visière relevée du casque. Le sourire des lèvres, où la fierté se tempère de bienveillance, complète la caresse des regards. En somme, un magnifique

exemplaire de sa race. S'il l'incarnait avantageusement au physique, il ne la représentait pas moins favorablement au moral. Sous tous les rapports, Magrice était bien un des parangons de ce peuple loyal, aux mœurs douces et pacifiques, qu'une noble cause seule appelait aux combats et aux actions violentes. De cette race aussi, il avait l'énergie sereine et gracieuse, la radieuse lucidité, une gaîté piquante mais courtoise, un esprit vif et prompt.

On conçoit dans ces conditions, que la Flandre et ses habitants lui réservaient des surprises qui n'iraient pas, surtout au début, sans quelques désillusions. Rebuté par nos défauts, ce n'est même qu'à la longue qu'il apprécierait nos qualités et que les siennes sympathiseraient avec les nôtres. Au premier contact avec des humains si différents de ses compatriotes, il aurait peine à s'accommoder d'une réserve qui confine à la hargne; il ne serait pas moins déconcerté, la glace étant rompue, par une cordialité intempestive et des effusions plutôt bourruës. D'humeur épaisse, de sang riche mais souvent aduste, ces tempéraments septentrionaux décourageraient sa spontanéité, sa verve, sa légèreté plaisante.

Lui qui venait d'un pays sociable et urbain entre tous, où la bonté s'extériorise en affabilité, où la politesse dégénère même en obséquiosité,

mettrait quelque temps avant de découvrir chez les nôtres une bonté non moins grande, peut-être même plus totale sous une enveloppe apathique sinon désobligeante, sous des dehors distants, des repliements farouches. Mais par la suite il serait tout acquis à cette âme si différente. Il priserait même ces alternatives de concentration taciturne, presque sournoise, et d'expansion débridée. Loin de s'en offusquer, il aimerait jusqu'aux explosions de ces ardeurs, lesquelles pour avoir été longtemps refoulées, n'en ont couvé qu'avec d'autant plus d'impatience et d'intensité, jusqu'au moment de se projeter en de superbes flammes de passion magnanime ou de sublime héroïsme.

Par exemple ce qui l'avait ravi dès qu'il fut sorti de France, ce fut l'opulence de la végétation, l'épaisseur des frondaisons, la majesté des ormes, des tilleuls, des chênes et des hêtres, toutes essences peu ou point acclimatées là-bas, leur fraîcheur, leurs verdoyances humides et quasi lustrales, l'émeraude lubrifiée des immenses pâturages et même la grisaille des pluies, les voiles des brouillards, mais surtout les caprices et les chevauchées des nuées sur l'infini des horizons.

Cette nature prodigue et désordonnée, qu'on aurait dit en perpétuelle révolte, aussi indisci-

plinée que ses naturels, le changeait quelque peu de la symétrie, nous dirions aujourd'hui de la stylisation et du classicisme des décors méridionaux, réguliers, corrects et uniformes, de ces perpétuelles terrasses d'oliviers, de vignobles, de cyprès et de buis, de son immuable azur, de son soleil aveuglant, de cette radieuse, mais fastidieuse monochromie.

Magrice finirait par associer aux prestiges du paysage flamand, la plastique plantureuse des habitants. Aussi ample que consistante et corsée, cette race s'épanouissait comme une roseraie où le satin de la flore féminine s'harmonisait avec le velours duveté, le fauve pigment de la charnure virile.

Il va sans dire que notre Lusitain ne démêlait point toutes ces impressions, comme le ferait un Portugais de ce siècle confronté avec notre peuple et notre pays. C'est, en somme, nous qui l'expliquons au lecteur, qui le révélons à lui-même, qui l'arrachons à sa passive inconscience.

Mais il subissait toutes ces impressions, sans les raisonner.

D'ailleurs, pas plus que ses contemporains, les paladins de son temps, Magrice ne raffinaît sur ses sentiments. Il n'était ni artiste, ni même clerc, alors qu'aujourd'hui tous sont ou veulent être pourris de littérature. Il vivait sa poésie au

lieu de la composer : ses gestes mêmes étaient de l'épopée, son roman de l'amour, son lyrisme était sa foi. Le reste, il l'abandonnait plutôt dédaigneusement aux jongleurs, ménestrels, troubadours, admis tout au plus à distraire le châtelain entre deux chasses ou deux pas d'armes.

C'est aux approches de Gand, que la bouillonnante luxuriance de ce peuple et de ce terroir devaient se manifester à Magrice de la façon la plus saisissante et la plus impérieuse.

III

La Chasse de Saint Liévin et le Pèlerinage d'Hauthem

On était à la fin de juin, par un bel après-midi de la préveille des Saints Pierre et Paul, vers le coucher du soleil.

Depuis une couple d'heures, il avait vu pointer des beffrois, des donjons et des clochers, par dessus les rideaux d'arbres, puis, au fond de la perspective des prairies traversées par la Lys, il distingua de hautes murailles crénelées, percées de meurtrières, qui dominaient les remparts de l'antique commune.

A présent, il suivait la grand'route. L'obscurité allait régner. Comme il calculait que deux ou trois milles à peine le séparaient de sa destination, il entendit venant vers lui le brouhaha d'un tonnerre ou d'une mer orageuse. Avant qu'il eut eu le temps de se rendre compte de ce qui lui arrivait, une foule, une véritable trombe humaine se rua sur lui. Avec son destrier qui se cabrait en vain, il fut bousculé, presque désar-

onné et renversé, refoulé sur l'accotement de la route. De là, étourdi et ébahi, se croyant l'objet d'une hallucination, ou transporté dans le royaume de la folie, il assista au plus fantastique des défilés.

Derrière la meute de gueux déguenillés qui l'avaient balayé au passage, deux files d'archers, d'arbalétriers et de pertuisaniers, lancés aussi au pas de course, encadraient un groupe compact de porteurs de torches non moins rapides, au centre duquel une vingtaine de maroufles, taillés en hercules, jambes et bras nus, soulevaient sur leurs épaules une manière de cathédrale en laquelle Magrice reconnut une châsse d'or et d'argent massifs, constellée de pierreries, de cabochons et d'émaux de mille couleurs. Ce reliquaire était si pesant que les porteurs avaient toutes les peines à le soulever et à le charrier. Les flammes vacillantes du luminaire prêtaient encore plus de relief et d'énergie farouche à leurs physionomies à la fois crispées et exaltées et à leur terrible musculature. Malgré le faix écrasant, ils s'évertuaient à courir, à trépigner, même à danser, comme toute la légion qui leur faisait escorte. Renaclant sous la charge, suant à grosses gouttes, au risque de perdre l'équilibre et de faire dégringoler la fierte, ils se trémoussaient, comme pris du mal de Saint Gui, ou semblables

à ces épileptiques que Breughel devait peindre par la suite dans son *Pèlerinage à Molenbeek*. Pour se donner du cœur, ils se stimulaient à coups de gueule, ils mêlaient de formidables jurons aux versets d'une sorte de cantique, leur rire grimaçait et une odeur de fauve montait de leurs torses dépoitraillés. Quand ils menaçaient de fléchir sous le fardeau sacré et qu'ils s'avouaient recrus, d'autres athlètes se disputaient la faveur de les remplacer, car, comme Magrice l'apprit plus tard, de notables indulgences étaient attachées à cet office de porteurs. Dans leur empressement à se relayer, les équipes s'injuriaient et menaçaient même d'en venir aux prises et d'échanger des horions.

Après la châsse, toujours entre deux files de confrères des Serments, se précipitaient des joueurs d'instruments, trompes, fifres, cornemuses et tambours, dont le charivari accompagnait des litanies qu'on eût plutôt prises pour des vociférations, tant les voix étaient rauques et avinées. Tout ce monde, porteurs, instrumentistes et chantres, s'était couronné de pampres et d'autres feuillages, de sorte que leurs visages allumés évoquaient plutôt des masques de faunes dans une bacchanale que des facies de pénitents. A la suite de la cohue des piétons, pour fermer la marche, roulaient une vingtaine de chariots

attelés de robustes chevaux du pays et sur lesquels des femmes échevelées, des fillettes, des garçonnetts, des damoiseaux poupins, des bachelles gorgiases et réjouies, tous couronnés de feuillage, dansaient et chantaient au rythme des musiques éperdues.

Magrice n'en pouvait croire ses yeux et ses oreilles. Décidément il se croyait transporté aux antipodes de son aimable Lusitanie. Jamais il n'avait entrevu pareil mascaret d'énergumènes. Ce spectacle avait tellement absorbé son attention, que pendant ce défilé frénétique, il ne s'était pas aperçu qu'un cavalier fût venu se placer à ses côtés. S'étant tourné vers cet inconnu, il dévisagea un blondin de son âge, vêtu et équipé comme lui-même, d'une physionomie grave et réfléchie, voire un peu mélancolique, mais des plus agréables, tranchant sur toutes ces mines délurées, falotes et même bestiales, Magrice se prit subitement de sympathie pour ce jeune seigneur et se risqua à lui demander en français, ou plutôt en langue d'oïl, ce que signifiait cette procession tumultueuse.

— C'est le pèlerinage de Saint Liévin, messire, répondit le Flamand, séduit de son côté par les dehors de l'étranger, en se servant de la même langue. Chaque année, à cette époque, la majeure partie de la population de Gand se rend

avec la châsse du grand saint, à Hauthem, village de nos environs, où se célèbre un office, suivi d'une kermesse. Tels que vous les avez vus, ils se trémousseront et s'époumonneront ainsi toute la nuit, pour n'arriver à destination qu'aux premières lueurs de l'aube.

Le seigneur flamand renseignait encore Magrice sur le pèlerinage d'Hauthem, lorsque trois cavaliers vêtus et armés comme des écuyers ou soudoyers, se détachèrent de la queue du cortège et l'un d'eux, poussant son cheval vers l'interlocuteur de Magrice, le héla en ces termes :

— Au nom du très haut seigneur Wolfort, régent de Flandre, je prie respectueusement messire Hubert de Spermalie de nous suivre et de retourner sur l'heure à Gand avec nous.

Le jeune homme à qui s'adressait ce mercenaire tressaillit, changea de couleur, une expression de détresse se répandit sur son mâle visage, mais ce trouble ne fut que passager, ses traits recouvrèrent plus de fierté et d'énergie que jamais et, sans daigner répondre au soldat, il rendit les rênes à son cheval et le lança en avant, résolu à passer outre.

N'obéissant qu'à son instinct, Magrice s'apprêtait à prêter main forte au jeune chevalier flamand que de secrètes affinités lui avaient rendu cher, dès leur rencontre. Ignorant tout de

*11 jours de
12 1888*

lui, il l'aurait secondé et défendu de confiance, fut-ce au péril de sa vie.

Mais une vingtaine de soldats à cheval leur barrèrent le passage. De plus, aux cris de « Vive Wolfort! A nous les preudes gens! » tous les fantassins, piqueurs, hallebardiers et pertuisaniers et même les confrères des Serments de l'arc et de l'arbalète qui escortaient la colonne de pèlerins, se mirent en devoir de renforcer les cavaliers et d'opposer aux deux chevaliers un rempart infranchissable.

Force fut donc à Spermalie de se rendre à l'injonction des émissaires de Wolfort. Magrice obtint de pouvoir l'accompagner. Sa mine altière, le luxe de son harnois, imposait à ces soldats. Ils avaient deviné en lui un personnage d'importance.

En quelques mots rapides, le Lusitain et le Flamand s'étaient présentés l'un à l'autre. Magrice se tint d'emblée à l'entière disposition d'Hubert.

— Ma cause est juste! Je vous mettrai au courant par la suite! avait dit Hubert.

— Comptez sur moi. Je ne doute pas un instant de vous! avait répondu Magrice.

— C'est à la vie et à la mort! dirent-ils à la fois et ils scellèrent ce pacte en une fraternelle poignée de mains.

IV

Wolfort de Pervyse et Hubert de Spermalie

Lorsqu'ils arrivèrent à Gand, il faisait nuit noire. Les gens d'armes menèrent directement les deux chevaliers au château des Comtes de Flandre. A l'entrée, il leur fallut déposer leurs épées entre les mains des gardes, qui se chargèrent aussi de leurs chevaux.

Tandis que Magrice attendrait dans la salle d'armes la suite de ces aventures, toujours prêt à intervenir en faveur de son nouvel ami, en se réclamant au besoin des rois de Portugal et d'Angleterre, les estafiers de Wolfort avaient conduit Hubert par tout un labyrinthe de couloirs, de corridors et de passages secrets jusqu'à leur maître.

Celui-ci était un homme d'une quarantaine d'années, large d'épaules, de haute stature, aux traits empreints d'énergie, mais aussi de superbe; en dépit de leur rudesse, il y avait quelque chose de félin et de faux dans ses regards,

plus souvent obliques que droits et, sous d'épaisses moustaches rousses, ses lèvres fines et serrées dissimulaient à peine un pli cruel.

A l'entrée d'Hubert, Wolfort se porta vivement vers lui, la main tendue : Hubert repoussa cette main. L'autre feignit de ne pas remarquer cet affront, mais jouant la surprise, le reproche de l'amitié outragée :

— Eh quoi, Hubert! s'écria-t-il, que m'avait-il fallu apprendre! Est-ce bien toi qui me fuyais! Toi!

Et constatant que le jeune homme avait été désarmé, il affecta de tancer vertement ses satellites :

— Que vois-je?... On a saisi ton épée! C'est outrepasser mes instructions! Or ça, marauds, que son épée soit rendue sur-le-champ à Messire Hubert de Spermalie!

Et quand les varlets eurent obéi :

— Reprends ton arme! dit cordialement Wolfort au jeune officier. Elle ne pourrait être en de meilleures mains. Tu en fis un noble usage durant nos guerres. Et tu n'es pas homme à la déshonorer.

— En effet, Seigneur, fit Hubert sur un ton plutôt glacial, en raccrochant le glaive à son ceinturon et en portant vivement la main à la poignée, geste qui ne laissa pas de faire tres-

saillir quelque peu son interlocuteur. « Et, poursuivit-il, je tournerais plutôt ce fer contre mon propre cœur, avant que d'entreprendre une action déloyale et de le faire servir à une mauvaise cause. »

— Je n'en doute pas, sire Hubert, et c'est pourquoi je m'honore de ton amitié, protesta Wolfort en se rasant et en invitant du geste le jeune homme à prendre un siège. « Et pourtant, poursuivit-il, en dépit de l'affection que je t'ai vouée pour ma part, mes gens t'ont ramassé sur les grands chemins, mêlé à une caravane de maraudeurs, parmi lesquels tu te flattais sans doute de te dissimuler, afin de fuir ma cour et de désertir ton poste?... Ne t'avais-je pas confié le commandement de mes gardes? Pour quel motif prétendais-tu m'abandonner, et cela au moment où j'allais t'investir de nouvelles dignités et même te charger d'une mission de la plus haute importance? Ingrat, ne disposais-tu pas entièrement de moi? Je n'avais rien à te refuser, ma faveur s'étendait même à ceux que tu me recommandais. Et voilà que tu songeais à me fuir?... Voyons, parle. Justifie-toi. Que signifie cette fugue? »

Hubert avait écouté ces récriminations avec un sourire sceptique et non sans hausser les épaules. Quand Wolfort eut fini ses doléances :

— Vous le demandez, Seigneur? fit le jeune chevalier. Eh bien, vous le saurez, mais je tiens à vous entretenir sans témoins.

Sur un signe de Wolfort, ses gens sortirent de la salle.

Alors Hubert se débonda :

— L'amitié entre nous n'est plus possible, s'écria-t-il. Vous me leurriez et me trompiez abominablement, j'ai vu clair dans votre jeu; je connais vos machinations, vos complots, tous les dessous de votre politique.

Et comme Wolfort faisait mine de se lever pour sortir ou pour rappeler ses gardes :

— Non, non, restez, dit Hubert, en le retenant par le bras. Vous m'entendrez jusqu'au bout. Je sais qu'en vous fuyant, je risquais ma tête. N'importe, je perdrais volontiers la vie, s'il m'était permis auparavant de vous édifier sur votre scélératesse, de vous faire reconnaître quel monstre se cachait sous le Wolfort auquel allait ma filiale admiration!

Wolfort courba la tête et réprima un cri, le cri d'un supplicié que marquerait le fer rouge du bourreau, mais il réagit aussitôt, se redressa et, au lieu de se livrer à des éclats de colère, il prit le parti de se moquer de son insulteur :

— Vraiment? ricana-t-il. Que me faut-il entendre! C'est Hubert, mon jeune favori, quasi

mon fils, qui me parle ainsi!... Ah, ça, deviens-tu fou? Quel scorpion t'a piqué? Quel sorcier m'a changé ce brave garçon?

Puis avec colère :

— Mais en voilà assez!... Il est temps de revenir à la raison. Est-ce sérieusement à moi que s'adressait ce discours?

— Oui, à toi, s'écria le jeune homme. Pourquoi te ménagerais-je? qui donc es-tu?

— Ton prince et ton maître, le Comte de Flandre! s'exclama Wolfort en se redressant de toute sa hauteur et en lui lançant des regards qu'il eût voulu chargés de la foudre.

— Non pas, protesta Hubert, sans baisser les yeux, sans se laisser intimider le moins du monde. Tu n'es qu'un usurpateur, un félon, un traître, dont les crimes ont appelé tout mon mépris!

V

Rapts, guerres, chevalerie et félonie

Avant de rapporter comment se termina ce tête-à-tête orageux, il convient pour l'intelligence de ce récit, de nous reporter aux événements auxquels faisait allusion la cinglante sortie du seigneur de Spermalie et fournir aussi à nos lecteurs quelques renseignements sur celui-ci :

Hubert, seigneur de Spermalie, un village situé encore aujourd'hui sur la rive droite de l'Yser, entre Ghistelles et Nieuport, était devenu capitaine des gardes de Wolfort. En rappelant la faveur dont le jeune homme jouissait à sa cour, Wolfort n'avait pas exagéré.

Tout jeune encore, moins qu'un adolescent, presque un enfant, le damoiseau avait quitté le castel de son père, à Spermalie, pour entrer, selon l'usage des fils de châtelains flamands, comme page, puis comme écuyer, au service de son suzerain.

A ce moment, pendant la minorité du Comte de Flandre, Florès, encore enfant, le comté était gouverné par le père de celui-ci, Gérard de Lampernisse, époux de la défunte comtesse de Flandre, mais que la coutume empêchait de ceindre la couronne de sa femme.

A la cour du régent, le petit Hubert était traité comme le frère du prince Florès et de la princesse Jacqueline.

Hubert, le page, aima d'un amour presque religieux, d'un amour de fidèle pour une sainte, la mignonne blondine aux yeux bleus que représentait la comtesse Jacqueline. Il était son aîné de quatre ans et il se laissait conduire par elle comme par une créature supérieure et beaucoup plus raisonnable. Et cependant, il n'y avait rien de plus ingénu, de plus simple, de plus puéril que cette petite princesse.

Le prince Florès, comte de Flandre, avait été fiancé dès le berceau à Bertha, une enfant de son âge, héritière du duché de Brabant. Les deux pays entretenaient les meilleures relations et rien ne semblait devoir troubler leur bon voisinage.

Mais voilà qu'un jour, la petite princesse Bertha fut enlevée à son père. Le duc de Brabant accusa le régent de Flandre de ce rapt et en dépit de l'absurdité de cette accusation et

des protestations solennelles de Gérard, il ne voulut pas en démordre et déclara la guerre à la Flandre.

Or, dès le début des hostilités, une calamité éprouva aussi le foyer de Gérard et même toute la comté : le petit comte Florès disparut comme avait disparu la princesse brabançonne.

Gérard et les Flamands crurent assez naturellement à des représailles de la part du duc de Brabant. A son tour, Gérard n'admit pas plus l'innocence du duc que celui-ci n'avait reconnu la sienne. Ce double mystère n'avait jamais été éclairci. On ne parvint à découvrir ni les ravisseurs, ni même la moindre trace des enfants. Les hostilités entre les deux principautés n'en furent que plus acharnées.

Toutefois les Flamands l'emportèrent sur les Brabançons. Cette victoire fut due surtout au sire Wolfort de Pervyse, le général auquel Gérard avait confié le commandement de ses armées.

Grâce au talent, à la tactique et à la vaillance de Wolfort, les opérations furent prestement menées. Les Flamands envahirent le Brabant, cernèrent les forces ennemies et contraignirent le Duc à capituler.

Le jeune Hubert avait obtenu de dépouiller ses troupes de page, pour revêtir le harnois de

l'écuyer. Il se distingua même aux côtés du général Wolfort à qui Gérard l'avait chaudement recommandé. L'affection filiale de l'adolescent se partageait entre le général et le régent.

De cette campagne triomphale, Wolfort tira un prestige qui aurait tourné la tête à mortel plus sage que lui. Il était devenu l'idole de ses troupes, aussi bien que des populations entières. Son entrée à Gand, à la tête de ses fidèles milices, prit les proportions d'un triomphe. Hubert, qu'il avait attaché comme servant à sa personne, chevauchait fièrement aux côtés de son maître. L'adolescent pensa défailir d'orgueil, lorsqu'il défila avec les troupes devant le château des comtes de Flandre et qu'il vit au balcon, près du Régent, la petite princesse Jacqueline, la dame de ses pensées. N'était-ce pas surtout pour elle qu'il s'était couvert de gloire? Elle lui adressa son plus gentil sourire et agita en son honneur une banderole de soie. Elle laissa même choir ce ruban à son passage. Il le cueillit adroitement du bout de sa lance, s'empressa de le nouer à son bras et désormais ne s'en sépara plus .

Cependant la situation se troubla. Des discordes civiles éclatèrent. Il courait des bruits inquiétants. L'esprit factieux contribua à les propager :

La popularité de Wolfort de Pervyse aurait porté ombrage à Gérard de Lampernisse. Le général se plaignait de l'ingratitude du Régent. Il alla jusqu'à prétendre que Gérard en voulait à ses jours et aurait même stipendié des satellites pour le faire périr. D'autre part, les partisans du Régent attribuaient à Wolfort le dessein de s'arroger le pouvoir.

Placé entre ces deux hommes, leur ami à tous les deux, on se représente ce que devait souffrir Hubert. Comment se faire une religion? Il se serait bien gardé de pencher plutôt d'un côté que de l'autre.

L'amour qu'il portait à la touchante Jacqueline contribuait à sa perplexité. N'aurait-il pas dû prendre ouvertement parti pour le Régent? Et d'autre part, comment soupçonner de noirceur le général qui l'avait si généreusement associé à sa gloire? N'était-ce pas Wolfort qui l'avait armé chevalier sur le champ de bataille même, où ils venaient de remporter la victoire finale?

Cependant le peuple de Gand, les confrères et les guildes prenaient fait et cause pour Wolfort et incriminaient Gérard.

Un matin, Hubert apprit à sa grande consternation que le Régent avait fui sa capitale avec

la princesse Jacqueline et deux de ses vassaux, les sires de Bentuyze et de Cortemark.

Cette disparition porta le comble à la détresse du jeune homme. Jacqueline était partie sans lui dire adieu. La veille encore il avait rendu ses devoirs au Régent et celui-ci ne lui avait rien laissé transpirer de ses projets. Il vit comme un blâme tacite, une répudiation dans cette conduite.

Sans croire encore aux desseins ambitieux de Wolfort, sa foi en son maître en fut quelque peu ébranlée, surtout que quelques jours à peine après la fuite de Gérard, le général, encouragé par sa popularité, n'hésita plus à prendre les rênes du pouvoir et à transporter sa résidence au burg de ses princes.

La mort dans l'âme, Hubert s'abstint de paraître à la cour.

Quelques propos échangés entre les soldats et qu'il surprit au passage, achevèrent de l'édifier sur le caractère et le rôle de Wolfort.

Dès ce moment, sa vénération pour le nouveau gouverneur des Flandres tourna en rancune. Ce fut un déchirement. Il résolut de quitter Gand à son tour et de se mettre à la recherche de Gérard et de Jacqueline.

Nous avons vu comment, ayant donné suite à son projet, il avait été arrêté par les satellites

de l'usurpateur. Nous avons relaté aussi le commencement de son explication avec celui-ci, lorsqu'il eut été conduit en sa présence. Reprenons donc notre récit au point où nous l'avons laissé.

VI

Magrice et Spermalie rechercheront les souverains légitimes

Quel pouvoir Wolfort de Pervyse exerçait-il sur lui-même, comment parvint-il à se vaincre, à dissimuler, après que le jeune seigneur de Spermalie lui eut pour ainsi dire craché son mépris à la face?

Au moment d'appeler ses gardes et de faire jeter le téméraire au fond d'une oubliette ou même de l'occire sur-le-champ, il se ravisa, se contraignit, dévora sa furie.

Chose déconcertante, si l'on songe à la fougue de son tempérament, il ne broncha pas sous l'outrage. Sa révolte ne se traduisit même plus comme tout à l'heure par des ricanements. Loin de là. Poussa-t-il au comble le génie de la dissimulation? Ou bien une réaction se produisit-elle en lui? S'humiliait-il devant son accusateur, son justicier?

Toujours est-il qu'il s'était rassis, qu'il baisait la tête en la prenant entre ses mains et en se cachant le visage.

— Et voilà pourquoi je fuyais, poursuivait Hubert. Il ne peut plus y avoir rien de commun entre nous. Il me tardait de retrouver mon maître légitime, de rejoindre sa fille, ma fiancée. Mon destin ne l'a pas voulu. Vous me tenez. Je suis prêt à mourir. Je ne réclame de vous qu'une seule grâce : percez-moi de cette épée et sans recourir à vos bourreaux.

Il finissait de parler en tendant son glaive à Wolfort. Celui-ci ne bougeait pas, gardait le silence, le visage toujours caché dans ses mains

Il s'écoula une couple de minutes.

Et tout à coup, le sire de Pervyse parut secoué de sanglots, et ses doigts s'étant écartés, il montra un visage humecté de pleurs.

— Hubert, s'écria-t-il, en tendant les mains vers son jeune ami... Tu me rendras ton affection, je veux m'en montrer digne, mais en attendant, prends pitié de moi; j'ai failli, j'étais égaré, je me repens. Loin de porter la main sur toi, ma vie dépendra désormais de la tienne.

J'avais déjà songé à m'amender et à réparer mes torts. A présent, j'y suis décidé plus que jamais. Et pour te le prouver, au lieu de te retenir prisonnier, je te donne la volée, en te char-

geant de mettre tout en œuvre pour retrouver le sire de Lampernisse, la comtesse Jacqueline et même, et surtout, s'il était possible, l'héritier légitime de cette comté, le jeune prince Florès. Il me tarde de remettre le pouvoir entre ses mains, mais, à son défaut, ramène-moi son père, Gérard, le Régent...

Hubert en croyait à peine ses oreilles, mais l'émotion de Wolfort semblait si poignante, ses larmes si naturelles, ses remords si torturants, qu'il ne douta point de leur sincérité.

— Dirais-tu vrai? s'écria-t-il, heureux de pouvoir rendre son estime à un homme qu'il avait longtemps vénéré entre tous. Ton cœur ne démentirait-il point tes lèvres?...

— Je te le jure sur tout ce qu'il y a de sacré! sur mon salut, sur mes bons anges, sur la mère de Jésus et sur Dieu même! fit solennellement Wolfort, en tendant sa droite vers le ciel... D'ailleurs, reprit-il sur un ton plus familier, veux-tu la preuve de mes bonnes intentions? Il m'est revenu par des émissaires qu'ils croyaient être sur la trace de quelques-uns des partisans, des fidèles de Gérard. Ils se trouveraient à Bruges, ou dans les environs. Et puisque je te parle à cœur ouvert, leur présence expliquerait même la résistance que mon usurpation rencontra dans cette ville. La mission dont je te parlai au début

de notre entretien était précisément celle dont je viens de te charger. Oui, Hubert, à toi de découvrir et de nous ramener sans retard les seigneurs légitimes de cette comté. Pour faciliter tes recherches, je t'adjoindrai le sire de Heemskerk. C'est à lui qu'on a fourni des indications sur le séjour des partisans de Gérard dans la campagne brugeoise. D'ailleurs, je tiens à ta disposition tout ce que tu requerras d'hommes et de finances...

Hubert de Spermalie acquiesça à cette proposition; Wolfort le mit aussitôt en rapport avec le sire de Heemskerk. Magrice devant s'embarquer pour l'Angleterre, Hubert le présenta à Wolfort, en annonçant à celui-ci que le seigneur étranger serait du voyage jusqu'à Bruges.

Les lettres de créance que Magrice tenait des rois de Portugal et d'Angleterre, lui valurent, comme bien on pense, le meilleur accueil auprès du sire de Pervyse.

Hubert mit le Portugais au courant de ce qui s'était passé avec Wolfort. Magrice se réjouit avec lui de la conversion du pécheur, mais tous deux étaient cependant décidés à se tenir sur leurs gardes. La mine obséquieuse et chafouine du sire de Heemskerk, son air en-dessous, ses yeux bigles, son gros nez évasé, ne les prévenaient que médiocrement en sa faveur. N'avait-

il pas été le conseiller de l'usurpateur, en quelle sorte son âme damnée?

— Nous nous tiendrons sur la réserve, se disait Hubert. Nous ne risquons rien à prendre cet Heemskerk avec nous, quitte à en faire justice à la moindre équivoque et à nous passer de ses services, dès qu'il nous aura mis sur les traces du sire de Lampernisse.

— J'étais décidé, avoua Magrice à son ami, lorsqu'ils se trouvèrent seuls, après avoir pris congé de Heemskerk jusqu'au lendemain, à m'embarquer au plus tôt à Bruges ou à l'Ecluse, mais un pressentiment me dit que je pourrais vous être utile et qu'avant de remplir mon devoir à l'égard des dames anglaises, j'aurai le temps de collaborer avec vous à une œuvre de non moins haute chevalerie, à la confusion des méchants et au triomphe du Droit et du Bien!

Le lendemain, Hubert de Spermalie, Magrice et Heemskerk se mirent en route pour Bruges.

VII

Goswin, le roi des marchands de Bruges

Prenons les devants et transportons-nous à Bruges.

Il y florissait un jeune marchand du nom de Goswin, renommé pour ses richesses, sa joie de vivre en beauté, mais surtout en bonté. Fils adoptif d'un négociant de Londres, qui lui avait laissé son nom avec ses biens, Goswin, à peine âgé de vingt-trois ans, s'était établi dans la célèbre cité flamande, dont, au cours de deux ou trois voyages entrepris du vivant de Goswin père, pour leur commerce, il avait apprécié l'atmosphère, les décors, le faste, la physionomie réjouie, la vitalité robuste et expansive.

Le besoin de s'extérioriser qui n'y dégénérait que trop souvent en séditions, provenait même de cet excès de santé animale et d'une prospérité matérielle, poussée jusqu'à la pléthore.

Le Steen ou château que Goswin se fit construire alliait la majesté gothique, un tantinet

farouche, à ces agréments méridionaux importés sous nos climats du Nord par les factories vénitienes et les banques florentines.

Ce palais s'érigeait aux rives d'un de ces canaux alimentés par le Suène ou la Rye, qui contribuent encore aujourd'hui pour une bonne part au pittoresque de la cité à la fois songeuse comme ses eaux glauques et majestueuse comme les appareillages de ses flottilles de caravelles. Des chansons de haleurs avaient apprivoisé les cygnes, dont la démarche et la blancheur se confondaient à celles des voiles.

Goswin, dès qu'il eut acquis droit de bourgeoisie, se mit à fréquenter les notables négociants, comme les maîtres peintres de la Ghilde de Saint Luc. Il donna des dîners, organisa des réceptions, distribua des vivres et des hardes aux indigents, buveurs de pluie et mangeurs de soleil. Il institua des joutes pour les chevaliers, des régates pour les matelots, des concours athlétiques ou des jeux burlesques pour les artisans. Bref, il s'assimila à tel point les aspirations et les goûts de la population, se comporta avec tant de tact et d'élégance à l'égard des gens de toute condition, que la commune entière lui voulait du bien. En le voyant si sage, si aimable et plein de courtoisie, hommes et femmes paraissaient amoureux de lui. Les nobles le recher-

chaient autant que les patriciens et, loin de lui porter envie, les pauvres se réjouissaient de ses richesses et savaient même gré à la Providence de les lui avoir dispensées.

Entre toutes les maisons qu'il fréquentait, aucune ne l'avait pour commensal aussi assidu que celle du bourgmestre et banquier Florent Vanderdonck et de sa digne épouse, dame Flipote, couple assorti s'il en fut, ménage de bons vivants, tels que Jordaens devait les pourtraire dans une série de plantureuses tablées.

Avec son masque épanoui, son teint rougeaud, sa lippe gourmande, son double menton hérissé d'une broussaille de poils follets, ses petits yeux vairons, ombragés de longs cils, dont de lourdes paupières ne parvenaient pas à voiler l'espièglerie, le compère Vanderdonck eût admirablement présidé les Festins d'Épiphanie du plus patriarcalement dionysiaque de nos peintres. Très alerte et très dispos, en dépit de sa graisse et de sa bedaine, sa jactance, ses sorties énormes, ses accès d'hilarité tonitruante lui eussent rallié les esprits les plus moroses. Dame Flipote, ménagère experte, cuisinière sans pareille, non moins accueillante et rieuse, avait converti la demeure du premier magistrat de Bruges, en un vrai paradis de Cocagne.

Certes, la bonhomie de Vanderdonck, les maternelles gâteries de son épouse, flattaient l'épicurisme du jeune Goswin, mais en ce foyer d'abondance, le requérait surtout Gertrude, une délicieuse brunette, vive et pimpante, les nerfs, la vie, l'âme, l'esprit de cette maison. Elle en affinait et relevait la matérialité un peu triviale, par la grâce mutine de ses mouvements, l'à-propos de ses saillies, et sa nature impulsive et primesautière se trahissait dans le feu de ses yeux, l'incarnat de ses lèvres, sans oublier sa voix, une voix si musicale, que le timbre seul vous en remuait toutes les fibres amatives et cela, quel que fût le mordant de ses paroles. Il va sans dire que les Vanderdonck lui passaient toutes ses fantaisies. Gertrude n'était pourtant que leur pupille. Encore ne l'était-elle que par hasard :

Une nuit de sédition comme Bruges n'en connut pas moins que les autres turbulentes communes des Flandres, un homme d'armes, coiffé d'un casque à visière rabaissée, s'était précipité comme un ouragan dans la maison du bourgmestre. En l'absence de son mari, requis pour apaiser les mutins, dame Flipote se tenait sur le seuil de sa porte, attirée avec les commères voisines par le tumulte du dehors.

L'inconnu déposa une fillette d'environ trois

ans sur les bras de la bonne maman Vanderdonck et sans lui laisser le temps de se récrier, de protester ou de demander des explications, le soudard jeta dans le vestibule un sac qui se trouva, par la suite, contenir une fortune en monnaies d'or, avec quelques parchemins, revêtus de signes mystérieux : « Prenez!... Prenez vite! s'écria-t-il, en s'esquivant comme il était venu. Son père est parti pour la guerre!... Gardez l'enfant comme un don précieux, comme un otage sacré et redoutable... Quelqu'un viendra le reprendre au moment opportun! »

Ayant calmé ses bouillants concitoyens, par sa seule apparition placide et bénigne, le digne bourgmestre, après s'en être défendu d'abord de son mieux, avait fini par souscrire au vœu de sa femme, c'est-à-dire d'élever comme leur propre fille, la mignonne qui leur tombait du ciel. La petiote, qu'ils appelèrent Gertrude, n'aurait vraiment pu choisir parents plus idolâtres. Choyée, dorlotée, gâtée, à mesure qu'elle grandissait, ils en raffolaient davantage.

Comme nous l'avons dit, à ce foyer cossu acquis au seul bien-être matériel, Gertrude représentait la poésie et l'idéal. Dès la première fois que Goswin la rencontra, comme elle sortait de Saint-Sauveur, son église paroissiale, il s'éprit de cette beauté et l'ayant suivie de loin jusqu'à

sa porte, s'étant enquis de ses parents, il ne tarda pas à se faire bien venir de ceux-ci.

De son côté, la jeune fille n'avait pas été insensible aux attentions de ce cavalier de mine avantageuse et d'une distinction assez rare en cette ville de marchands. Nos jeunes gens s'accordèrent même si bien que les Vanderdonck n'attendaient plus pour les unir que l'expiration du délai d'usage.

On n'aurait rêvé couple plus assorti. L'analogie de leurs origines, aucun des deux n'ayant connu ses vrais parents et chacun ayant été élevé par des bienfaiteurs, établissait un lien de plus entre les promis.

Forts de leur tendresse pour leur fille adoptive, les Vanderdonck ne s'inquiétaient même plus de la façon dont la Providence la leur avait envoyée. Ils se tenaient bel et bien pour ses parents. D'ailleurs, des années s'étaient écoulées, sans que se fût présenté le véritable père de la jeune fille, ils avaient tout lieu de croire que celui-ci eût été tué à la guerre.

Une seule ombre leur voilait un peu la radieuse perspective du mariage de Goswin avec leur Gertrude; c'était l'excès de générosité de leur futur gendre, les profusions auxquelles il se livrait. Sous ce rapport, le jeune commerçant manquait absolument des vertus que Mercure

exige de ses adeptes et démentait même ses origines marchandes. Encore si Goswin se fut borné à traiter royalement sa fiancée, à la combler de présents et de réjouissances, mais ses coffres et son crédit étaient ouverts à tous les trafiquants de la place. Ses libéralités ne s'arrêtaient même pas à ceux de sa caste. Il les étendait au premier solliciteur venu. Lorsque gueux, malandrins, bélytres et truands plus ou moins éclopés le harcelaient de leurs jérémiades à sa porte ou sous le porche des églises, les pièces d'or pleuvaient comme manne céleste dans leur escarcelle.

VIII

Claes, le mendiant secouru par Goswin

Le plus régulier de ses clients s'appelait Claes. C'était un maraud frisant la soixantaine, mais très vert et très vigoureux pour son âge. Goswin avait fait sa connaissance dans des circonstances assurément mémorables.

Clopinant par la neige et la brume, le mendiant, de chute en glissade, avait fini par culbuter dans le canal, en face même du palais de Goswin.

De ses fenêtres, le marchand fut témoin de l'accident. Le temps de courir au dehors, de se dépouiller de son chaperon et de son surcot, l'intrépide jeune homme, d'ailleurs bon nageur et rompu à tous les exercices corporels, plongeait dans la rivière et en ramenait le misérable déjà tout roide et privé de sentiment.

— Belle pêche! s'était récrié Donat, un des confrères de Goswin, aussi méprisant et cupide

que celui-ci était humain et généreux, en regardant les guenilles du pauvre diable. « C'est bien le plus sale truand de la confrérie. Que ne lui laissez-vous boire sa suprême lampée, maître Goswin? Il n'aura échappé à l'eau que pour se balancer au gibet! »

Sans s'inquiéter de ces propos rien moins que charitables, Goswin ordonna à ses valets de transporter la pitoyable épave à l'intérieur du palais. Lui-même ne songea point à se changer avant d'avoir, par d'énergiques frictions, rappelé à la vie cette créature infime, pour laquelle les heureux de sa caste n'éprouvaient que du dégoût.

En rouvrant les yeux, le pauvre hère les arrêta sur son sauveur avec une indicible expression de reconnaissance, mais lorsqu'il eut entendu les valets appeler leur maître messire Goswin, cette expression devint peut-être plus ineffable encore. Un sourire ravi et presque orgueilleux illumina son visage et il proféra à deux reprises le nom de Goswin, en faisant suivre ce nom d'un autre, mais qu'il balbutia plutôt et à voix si basse, qu'il le rendit inintelligible.

Goswin ne congédia le mendiant qu'après lui avoir fait servir un copieux repas et quitter ses drapilles humides pour des nippes chaudes et décentes.

Depuis, partout où se rendait le jeune marchand, il rencontrait ce quidam sur son chemin. Tout en affectant de l'humeur, il lui faisait régulièrement largesse. A la fois houspillé et aumôné, l'autre se confondait en protestations de gratitude et de dévouement. Claes semblait avoir voué un véritable culte à son sauveur. Il avait une façon attendrie de le considérer, dans laquelle entraient on ne sait quel air de connivence et même de protection, qui rapprochait les distances et tendait presque à renverser les rôles, si bien qu'on n'aurait su dire lequel des deux prétendait obliger l'autre. Goswin ne laissait pas de s'en trouver quelque peu froissé. Aussi, tout en étant requis plus qu'il n'aurait voulu se l'avouer, par ce miséreux, affectait-il de le rabrouer davantage. Invariablement il commençait par l'envoyer à tous les diables, pour se raviser incontinent et le rappeler sur un ton conciliant, car il se sentait mystérieusement conjuré par ce pâtiras. Sous les haillons et le débraillé de ce faitard se découvraient on ne sait quels vestiges de dignité et de noblesse. A telle enseigne que lorsque Goswin était demeuré plusieurs jours sans le voir, il éprouvait à son sujet une réelle inquiétude. Quelque chose d'essentiel lui manquait. Cela ne l'empêchait pas de lui faire de la morale, de le morigéner de plus belle à

leur première rencontre. Il lui reprochait son genre de vie, l'engageait à rentrer dans la norme, à faire œuvre de ses mains. Il lui avait offert un poste de confiance dans ses écuries. Mais le bonhomme prenait alors un air piteux, paraissait tellement attaché à cette existence vagabonde, que Goswin jugeait inutile d'insister.

Un jour qu'à son ordinaire notre prince des marchands se rendait chez les Vanderdonck pour faire sa cour à Gertrude et qu'il pressait même le pas, voilà qu'au tournant d'une rue déserte, Claes l'accosta avec un air plus délibéré que de coutume.

— Au large, maraud! Je suis pressé! fit Goswin en l'écartant. « Tiens, prends. Et décampe! » ajouta-t-il en voulant le gratifier de l'obole coutumière.

Mais contrairement à l'ordinaire, Claes, loin de lui tendre son bissac, porta ses mains derrière le dos et se campa résolument devant lui, comme pour lui barrer le passage.

— Voilà des années, gentil seigneur, que je vis de vos largesses, proféra-t-il sur un ton presque solennel... A partir d'aujourd'hui, je compte pouvoir me tirer d'affaire sans votre secours. A condition, toutefois, que vous m'accordiez une faveur dernière, une grâce presque aussi impor-

tante que le service insigne que vous me rendîtes en disputant ma viande aux anguilles du canal...

— Voyons. Parle! De quoi s'agit-il? l'interrompit Goswin intrigué par ce grave préambule.

— Consentiriez-vous, gentil seigneur, à vous rendre demain matin à la lisière de la forêt prochaine, au cœur de laquelle nous avons établi notre refuge connu sous le nom de Buisson des Mendiants?... Quelqu'un des nôtres vous y attendra pour vous conduire jusqu'à cet asile des pouilleux et des frelampiers?

Goswin eut un mouvement d'impatience et de refus, mais, piqué par la curiosité, amusé aussitôt après par ce que la requête avait d'énorme et d'insolite :

— Pour quoi faire? plaisanta-t-il. Me laisser dépouiller? Me ravalier à votre condition?... Bien le merci, camarade!

— Ah fi, monseigneur! Ce soupçon!... Non. Vous viendrez tout simplement me donner votre voix, me recommander aux suffrages des compagnons qui procèdent demain à l'élection de leur Roi!...

— Leur Roi! s'exclama Goswin en riant de plus belle. Le Roi des Mendiants, alors? Et moi qui les croyais en république!

— Oui, messire, le Roi des Mendiants! Rien n'est plus sérieux.

— Ah ça, que me dégoises-tu là, farceur? Me prends-tu pour un des vôtres? Votre royaume, puisque royaume il y a, ne me comptant pas encore que je sache au nombre de ses sujets, comment veux-tu que j'aie voix au chapitre?... Non seulement je ne possède aucun titre à ce privilège, mais je t'avouerai n'y aspirer d'aucune façon.

— N'importe, reprit Claes, sans se laisser démonter par les sarcasmes de son bienfaiteur. Votre seule recommandation suffira pour me faire couronner. Si vous saviez combien on vous honore dans ce monde des malchanceux! Dame, il n'en est pas un qui ne vous doive quelque obole ou quelque pitance! Aussi, un seul mot de vous et tous m'élèveront sur le pavois...

— Tu crois?

Goswin hésita quelques moments. Il y avait de quoi flatter son humeur aventureuse, satisfaire son goût des gageures les plus risquées. Puis cette popularité inattendue ne laissait pas de le toucher.

— Eh bien soit, finit-il par dire. A quelle heure?

— Quand huit heures sonneront au Beffroi des Halles.

— L'endroit exact où rencontrer l'ambassadeur de Vos Seigneuries?

— Le carrefour des Chemins de Thorhout et d'Eerneghem.

— J'y serai... Donc, à demain, sire Roi!... La bonne chance... Et tous mes hommages.

Et après s'être incliné très bas, Goswin pirouetta sur lui-même en riant de plus belle, non sans hâter le pas pour se dérober aux effusions reconnaissantes du prétendant à la couronne des mendiants. Il lui tardait de rejoindre sa fiancée au plus vite et de s'amuser avec elle de ce qui venait de lui arriver.

Décidé d'ailleurs à pousser l'aventure jusqu'au bout, en dépit des conseils et des raisons pour l'en dissuader.

IX

**Le Buisson des Mendians
et ses hôtes principaux :
Ferret, Huguët, Prigard et autres types**

Le « Buisson des Mendians », endroit mal famé s'il en fut. dans les profondeurs duquel nul Brugeois n'aurait osé s'aventurer, était situé comme vient de nous l'apprendre Claes, au centre de la région sylvestre qui s'étendait autrefois au sud et à l'est de Bruges et que les aborigènes païens avaient vouée au dieu Thor, comme l'atteste encore le nom de la ville de Thourout ou Thorout.

Ce buisson, ou plutôt ce hallier comportait une vaste clairière avec pelouse, entourée d'épais ombrages et représentant un véritable labyrinthe de hautes futaies, de taillis, de broussailles et de ravins, où s'enchevêtraient les végétations et les essences les plus variées. Sous les dômes et les arceaux des hêtres et des chênes, les fourrés

d'aubépines se mêlaient aux fougères, aux ronceraies et aux mûriers sauvages. Des mares alternaient avec des bruyères, des ravins se creusaient sous des matelas de feuilles mortes.

C'est au cœur de cette véritable forêt vierge, à peine traversée de quelques sentiers dans lesquels nul promeneur ne se serait engagé, que s'étalait une vaste prairie où une innombrable gueusaille avait planté ses tentes, ses baraques, ses huttes, ses cabanes, aussi diverses que les arbres et les buissons d'alentour, à moins qu'ils ne préférassent se terrer comme des troglodytes ou nos lointains ancêtres de l'âge des cavernes.

Mais les types, les accoutrements et les physionomies de ces bougres présentaient peut-être plus de variété encore.

Ces vauriens, brunets, rousseaux ou filasses étaient venus de toutes les contrées, mais surtout des terroirs flamands. Si beaucoup, nés de truands, avaient été élevés à l'école des irréguliers, d'autres s'étaient recrutés parmi les gagne-petit, lesquels, alléchés par les aubaines des mauvais garçons, avaient renoncé à des métiers honnêtes mais pénibles et à une existence chrétienne mais précaire, pour mener une vie plus accidentée, mais plus libre. Ainsi des colporteurs de cordes et de paillassons de Zele fraternisaient avec des rémouleurs de Roulers et des

contrebandiers venus du fond de la Campine, avec des drouineurs, maignans, brocanteurs, troqueurs, brelandiniers, mercerots originaires des sablons d'Exel, de Lommel et d'Overpelt. On appelait ceux-ci les Teutons. Tous parlaient le *bargoensch* ou baragouin.

Rien de plus pittoresque que leurs groupes à l'aube du jour fixé par l'excentrique royaume pour l'élection du successeur de Kitteltang le Tortillard, qui avait été leur roi durant de longues années et que seule une ivrognerie d'ailleurs toujours taciturne et bienveillante avait enlevé à l'affection de ses sujets. Au lieu du Tortillard, il aurait même mieux mérité d'être appelé le Débonnaire, tout comme le fils et successeur de l'empereur Charlemagne, tant son règne avait été paternel, indulgent, passif, ennemi de toute rigueur.

Le camp de nos mendiants offrait des spécimens de tout âge, nous pourrions dire de tout caractère, de toutes formes et de toutes couleurs.

Aux siècles suivants, les Breughel et les Bosch devaient en peindre de semblables; mais il s'en faut et de beaucoup que tous montrassent les trognes caricaturales, les difformités et les grimaces, les physionomies bassement trigaudes ou abruties, en lesquelles consiste le plus gros de la galerie de ces maîtres-peintres. Non, dans le

nombre, il s'en trouvait de nature à se recommander aux pinceaux de nos artistes plus sensibles à la beauté virile ou féminine. Jordaens en eût trié quelques-uns pour ses jeunes satyres, ses faunes et ses bergers. Certains auraient même été dignes des beaux peintres de l'Italie et de l'Espagne, plus exigeants encore que les nôtres quant au choix de leurs modèles et préoccupés surtout dans leurs compositions qu'il s'agit des Elysées païens ou des Edens chrétiens, des dieux de l'Olympe ou des saints et des anges du Paradis, de nous montrer des figures aussi avenantes par les traits que sculpturales par leur musculature. Oui, Murillo et Velasquez, Tintoret et Michel-Ange n'eussent pas été rebutés, bien au contraire, par la physionomie farouche, mais altière, de quelques-uns de ces truands, la grâce mutine, l'effronterie spirituelle, la luronnerie puérole de quelques autres. La plupart étaient des jeunes gens ou des hommes encore dans la fleur de l'âge. Au point qu'en les considérant, on avait même l'impression assez inattendue que pour des mendiants et des miséreux professionnels, ils n'offraient guère l'aspect de crève-la-faim; et que pour des stropiats, des aveugles, des malandreaux collectionnant, monopolisant les tares, les plaies, les stigmates, les infirmités du genre humain, relégués en marge

de la société dans une sorte de Cour des Miracles, ils eussent fait souvent envie aux plus fringants et aux mieux portants des bourgeois et des artisans.

Il est vrai que ce matin on les surprenait au naturel, tels qu'ils avaient été créés et non pas tels qu'ils se montraient à la ville, déguisés, masqués, maquillés de toute façon, pour simuler les plaies les plus hideuses, les infirmités les plus dégoûtantes, toutes sortes de maux chroniques et invétérés, afin d'exciter la commisération et d'exploiter la charité des bonnes âmes.

C'était tout un art que celui de se métamorphoser à ce degré. Ils auraient rendu des points aux grimes les plus ingénieux de notre époque. Bouffes et histrions recoururent plus d'une fois à leurs talents et se seraient même rendus à leur école, si nos truands n'avaient gardé jalousement le secret de leurs pratiques, de leurs trucs et de leurs recettes. C'est même à peine s'ils se les transmettaient de père en fils, ou consentaient à initier un frère ou un ami très sûr. Ils étaient seuls à connaître par exemple la propriété de certaines clématites, appelées aussi herbe aux gueux, dont il suffisait de se frotter, pour que la chair parût couverte d'ulcères.

Certes, il y avait parmi eux des éclopés et

des incurables authentiques, mais ils représentaient l'exception et si on les avait accueillis, si on leur prodiguait même les égards et les soins, c'était un peu afin que ces patients pour de vrai, servissent à l'occasion d'alibi aux malades apocryphes. Pour qu'on ne pût accuser de supercherie et d'imposture la légion entière de ces rafalés.

La présence de quelques vrais avortons parmi tous ces vauriens florissants et dégourdis, avait une autre utilité encore. Ils servaient de modèles aux simulateurs qui s'ingéniaient à copier sur le vif, d'après nature, en les transportant sur leurs propres visages et charpentes, les scrofules, les chancres, les ulcères, toutes les avaries dont ils ne seraient parvenus à imaginer l'horreur et la purulence.

Cette armée de drôles, la plupart très sains et même très avenants, apportaient donc un talent consommé à se maquiller — on dirait aujourd'hui à se camoufler — en podagres, en avariés, en morions, en landreux de tout genre. Parfaits enlumineurs, ils tiraient de l'art des Van Eyck et des Memlinck, des applications pour le moins inattendues. Leur métamorphose accomplie non sans y avoir mis beaucoup de soin et déployé une maîtrise digne d'un meilleur objet, nos virtuoses se rendaient le plus souvent à la ville où,

dès les premiers offices, ils allaient se poster sous le porche des églises et, tendant leur sébille au passage des fidèles, s'efforçaient d'émouvoir les âmes pieuses, par l'étalage de toutes les plaies et difformités imaginables. Ils les voulaient d'autant plus hideuses et répugnantes qu'ils n'avaient pas à en souffrir. Ils en étaient arrivés à enchérir sur les sanies et les corruptions invétérées. Celles-ci faisaient à tel point illusion qu'elles auraient donné le change aux mires les plus experts. Rogneux, galeux, méseaux de toute espèce les eussent pris pour des frères et n'eussent découvert l'artifice. Seuls les lépreux échappaient à cette concurrence plutôt déloyale, car l'apparence de ce mal chez nos capons eût suffi pour les reléguer au ban de la communauté, dans les lazarets et maladreries. Ce qui n'eût pas fait leur affaire.

L'un des plus adroits de ces malades postiches était sans contredit le jeune Ferret avec qui nous aurons bientôt l'occasion de lier plus ample connaissance. Membreu, fessu, taillé en hercule le plus vivant, le plus friquet de la tribu, il exerçait alternativement l'industrie du mendiant et celle du tire-laine. Joli garçon, la coqueluche de toutes les gaupes, entre deux passades, il se défigurait à plaisir par une dartre vive, un chef-d'œuvre, un amour de dartre. Le drôle n'en

demeurait pas moins jovial, car il grattait chaque soir cette dartre très profitable, quitte à la repeindre chaque matin.

Huguet, lui, un autre drille non moins avantageusement découplé, se grimait en ophtalmique : les yeux chassieux et injectés, la bordure des paupières saignantes; il réalisait lui aussi, le chef-d'œuvre du genre.

Un troisième, Prigard, rougeaud, bouffi, trapu, mais de franche carrure, nullement engoncé, se rabougrissait à volonté, calomniait la franchise de son torse en lui prêtant la gibbosité du polichinelle.

Dans ce royaume de malandrins et de malin-greux, les hommes étaient en majorité, mais il y avait pourtant grand nombre de femmes et toutes, comme les mâles, plutôt valides et vigoureuses que valétudinaires et décrépites. Il y en avait même beaucoup de gracieuses et de jolies, à condition de ne les voir qu'aux heures entre leurs toilettes de nuit et du matin. Ceci ne vous surprendra point, si vous tenez compte que beaucoup de ces demoiselles se procuraient leurs ressources par les mêmes moyens que ceux auxquels recouraient les garçons de la bande. C'est-à-dire qu'elles se fardaient et se maquillaient plus catégoriquement que les coquettes sur le retour, du temps présent. Mais le plus souvent,

c'était pour des raisons diamétralement opposées à celles d'aujourd'hui que les dryades du Buisson des Mendiants se faisaient ou plutôt se faisaient faire un visage d'emprunt. Loin d'ajouter à leurs charmes, elles s'enlaidissaient et se défiguraient à l'envi. Au commun des mortels, elles prétendaient inspirer de la répugnance et de la compassion au lieu d'exciter leur admiration et d'éveiller leur désir. Trop maladroitement pour se déguiser elles-mêmes, elles réclamaient les services de leurs amants (car vous aurez deviné que leurs mœurs étaient loin d'être exemplaires). On se représente ce qu'il en coûtait à ces galants de convertir en épouvantails la beauté à laquelle étaient allés leurs plus intimes hommages. Il est vrai que ce vandalisme leur garantissait la fidélité de leurs compagnes et qu'ils se les réservaient de cette façon, du moins pour un temps, à leur usage exclusif. Si nos truands ne se recommandaient donc pas plus par leur continence que par leur sobriété et d'autres vertus en honneur chez les chrétiens, s'ils pratiquaient plutôt la morale de l'Abbaye de Thélème que celle de l'Abbaye de Port-Royal, en adoptant pour première règle de conduite la devise que Rabelais devait inventer pour ses moines épicuriens : « Fais ce que veux », en dépit d'une promiscuité extravagante, le Buis-

son des Mendiants donnait un rare exemple d'amitié, de solidarité, de dévouement, de fidélité, de bonne foi mutuelle. Nous dirons même qu'il régnait entre ces gueux plus d'union et de concorde, moins de rivalités, de compétitions, de faussetés et d'antagonisme que dans les illustres, florissantes et soi-disant libres communes de Flandre et de Brabant.

X

Snap le Fanandel et Jasmine l'Innocente

Il se rencontrait même au Buisson des Mendiants des figures de la plus touchante poésie. Tel le délicieux couple représenté par Snap, l'ancien goliard, le petit blanc-coulon et par son innocente amie Jasmine.

Snap était venu de France, des environs de Dijon, en Bourgogne. Orphelin, dénué, abandonné à lui-même, c'est-à-dire exposé sans défense aux embûches des méchants, l'enfant blond, pâlot mais d'une pâleur plutôt rosée, le visage d'un pur ovale illuminé de deux grands yeux bleus, ressemblait à un de ces anges musiciens, dont les Memlinck et les Van Eyck devaient nous rendre les extases. La ressemblance était d'autant plus forte que tout petit l'enfant avait été recueilli par un brave jongleur et ménestrel qui lui apprit à chanter et à pincer de la guitare. Mais son bon maître ayant péri dans

une bagauderie, le petiot tomba au pouvoir de mauvais garçons, de ceux appelés goliards, voleurs sournois, déguisés en clercs, qui battaient les grand'routes de France, de Flandre et d'Allemagne. La douceur et la joliesse de l'enfant aidèrent ces vagabonds tonsurés et affublés de soutanes, à apitoyer les bonnes âmes. Avec ce benjamin, ils se rendaient d'abbaye en abbaye, colportant des rouleaux de parchemins où les moines inscrivaient le nom du dernier mort de leur confrérie en les encadrant de pensées pieuses. Après avoir été hébergés dans un couvent, ils repartaient, chargés d'annoncer le décès des religieux de cette maison aux confrères des couvents du même ordre. C'est ainsi qu'ils payaient l'hospitalité qu'on leur donnait. Avec le rouleau des morts, ces sinistres messagers se présentaient généralement à la nuit tombante. D'étape en étape, la liste macabre s'allongeait au point de mesurer souvent plus de vingt mètres, tant ces nomades y avaient fait inscrire de décès, tant ils avaient visité de moutiers au cours de leurs pérégrinations.

En dépit de leurs pieux offices, ces pèlerins avaient plutôt fâcheuse réputation. Ils inspi-
raient plus de crainte que de sympathie, car à leur profession ostensible de courriers mortuaires, ils ajoutaient des métiers moins édifiants.

mais assurément plus lucratifs. Leur prétendue clergie ne servait qu'à donner le change sur leur véritable caractère. Quand les couvents se faisaient rares ou qu'ils étaient trop éloignés l'un de l'autre, force était aux goliards de se procurer par d'autres voies le logis, le couvert et le viatique. A cette fin, ils s'aidaient de leurs plus jeunes recrues, des novices de leur ordre, de ceux qu'ils appelaient *blancs-coulons* ou pigeons blancs. Le gentil Snap, l'innocent, dressé sans penser à mal, aux pires manèges, était un de ceux-ci.

Sur les indications de ses maîtres, il s'introduisait dans les hôtelleries, mêlé aux voyageurs revenant de la foire, après des marchés avantageux. Ces trafiquants soupaient copieusement et entonnaient non moins ferme. La nuit, Snap, qui s'arrangeait pour partager leur chambre, volait ces ivrognes et jetait le butin par les fenêtres aux complices qui l'attendaient. Puis il se recouchait, se rendormait du plus profond sommeil de l'innocence. Au matin il jetait de hauts cris, se lamentait avec les victimes, prétendait avoir été dérobé tout comme elles. L'enfant à peine mué en adolescent avait l'âme à ce point ingénue qu'il ne voyait qu'un jeu dans ces friponneries.

Ses mauvais maîtres n'avaient garde de lui

ouvrir les yeux. Cependant la lumière se fit peu à peu dans son esprit sur la moralité de ses patrons. Surtout qu'ils ne le prenaient pas toujours par la douceur. Il leur arrivait de le molester et d'abuser de sa faiblesse. Snap s'effaroucha, mais son aversion fut portée au comble un jour que sa bande, ayant rencontré d'autres goliards, il entendit ceux-ci vanter les profits qu'ils auraient retirés du vol et de la mutilation des enfants. Les ravisseurs aveuglaient leurs proies, leur sciaient les jambes, leur liaient les mains, afin de les exposer et d'exploiter la commisération des foules, sur le chemin des pèlerinages. En se targuant de ces exploits, les misérables relouaient Snap avec une certaine convoitise et échangeaient entre eux des œillades complices. Il n'en fallut pas davantage pour déterminer le pauvre à désertir cette nuit même. La terreur lui prêta des ailes et lui inspira des ruses de gibier traqué.

Déjouant toutes les poursuites, après une course éperdue à travers les campagnes flamandes, le fugitif s'en vint échouer aux environs mêmes du Buisson des Mendiants, où il fut recueilli par des irréguliers de sentiments plus charitables.

Ces natures frustes et rudes, plus souvent mendiants que voleurs, ne volant même que

lorsque les aumônes se faisaient rares et encore ne s'en prenant d'ordinaire qu'aux riches, s'éprirent de cet adolescent délicat et fluët, en raison même du contraste que sa faiblesse présentait avec leurs complexions athlétiques. Les talents du clerc, sa gaye science, ses dits et ses jongleries, achevèrent de les séduire. Il leur chantait des villanelles que lui avait apprises son premier maître, le bon ménestrel, et dans lesquelles les baguenaudiers se réjouissent des souffles printaniers, des prairies vertes pleines de fleurs et des auberges où l'on leur donne à boire du vin sucré. Telle de ces ballades en langue d'oïl tournait en fabliau et se complaisait aux aventures les plus scabreuses ou plutôt innocentes et enfantines dans leur énormité. Mais si le chanteur n'en saisissait point les allusions risquées et les psalmodiait comme un cantique, les autres, n'entendant que leur argot flamand, dit bourguignon, n'en appréciaient que la mélodie et se laissaient bercer à ces cantilènes comme aux innocentes caresses des feuillages et de la pluie d'été.

A cause de sa gentillesse et de ses talents, Snap avait été dispensé des corvées auxquelles s'astreignaient les autres membres de la confrérie. On l'avait commis à la garde et aussi à la distraction d'une blondine d'environ son âge, la propre fille du bonhomme Claes.

Jasmine était plus blonde encore que Snap, ses yeux plus grands aussi que ceux du blanc-coulon, luisaient d'un azur plus céleste, mais elle lui ressemblait comme une sœur. D'une course à travers la nuit, comme elle fuyait avec Claes devant des gens d'armes, lancés à leurs trousses, Jasmine avait gardé un ébranlement nerveux, une sorte de stupeur et d'absence à laquelle se joignait la perte de la mémoire. Il lui arrivait de reconnaître à peine son père et même son fidèle Snap. Pour le reste, douce et docile, plus encore rêveuse que rieuse, mais souriante tout de même. Snap l'adorait comme une Sainte Vierge et se fût jeté au feu pour elle. De son côté, elle l'aimait par habitude, comme elle se fût attachée à un bon chien.

Le vieux Claes évitait d'entrer dans des détails sur les péripéties de la nuit terrible où son enfant avait laissé un peu de sa raison et où ils n'avaient trouvé de refuge qu'auprès de la tribu des truands. Lorsqu'on faisait allusion à son passé, il détournait ou laissait tomber la conversation. Ses compagnons respectaient sa réserve; Claes, d'ailleurs, dans ses allures et dans son langage, avait quelque chose qui leur imposait. Mais la jeune fille les impressionnait bien davantage.

Enclins à la superstition, ils tenaient cette

innocente pour une créature élue, visitée de Dieu. Malheur à qui lui eût manqué! Devant elle, ces lurons se gardaient de tout geste, même de toute parole immodeste. Ils croyaient leur fortune attachée à la présence de cette belle enfant. Elle leur portait bonheur, elle était leur égide. Et c'était un peu pour l'amour d'elle qu'ils affectionnaient son père, qu'ils ménageaient aussi le jeune Snap, qu'ils le dispensaient de les accompagner dans leurs expéditions à moins que la réussite de celles-ci dépendît de l'exercice de ses talents.

XI

Le Roi des Marchands fait élire le Roi des Mendiants

Claes avait choisi le blanc-coulon pour aller prendre Goswin à l'orée des bois et lui servir de guide jusqu'au Buisson des Mendiants, le matin de l'élection de leur roi.

En attendant, comme nous l'avons déjà dit, leur camp présentait dès l'aube de cette grave journée, une animation inusitée et encore plus de savoureux pittoresque qu'à l'ordinaire.

Huguet, le faux ophtalmique, qui n'aurait eu garde aujourd'hui de déshonorer ses jolis yeux couleur noisette, les plus sains, mais aussi les plus polissons du monde, se livrait à une parade et à des boniments impayables au milieu d'un groupe de drilles de son acabit. C'était un grand diable, déhanché, disloqué, quoique membru et de proportions élégantes. Tortillé et comme

lambrequiné, il anticipait sur ces pages et ces hérauts d'armes que devait peindre Albert Dürer dans ses compositions allégoriques :

— Or ça, clamait-il, mes pairs, mes féaux, princes et feudataires de ce royaume, c'est aujourd'hui qu'il s'agira de nous donner un Roi! Accourez tous, tant que vous êtes, coquillards et gallefretiers, truands, sabouleux, capons, francs-mitoux, rifodés Ferret, Prigard, Guingeois et les autres, sans t'oublier toi, Snap, mon fanandel, le plus angélique des blancs-coulons, accourez tous. C'est l'heure, c'est le moment. Au vote, aux voix!...

Et le farceur de se recommander aux suffrages des électeurs et de prêcher pour sa propre chapelle.

Après le faux ophtalmique, ce fut au tour de Prigard, le bossu apocryphe. Celui-ci affectait au contraire de se dérober aux honneurs sollicités par son camarade.

— Me couronner, moi? se récriait Prigard, le grassouillet. N'en faites rien, mes frères. Oncques n'auriez intronisé pareil tyran, ogre à ce point féroce et insatiable. Tout votre saint-frusquin, doublons, écus, livres tournois et parisis, piastres, couronnes ou dalers y passeraient. Pour mon seul usage, je réquisitionnerais les vivres

et le quibus. Volaille et gibier se fondraient sous mes badigoinces, comme vache enragée ou lapins de gargouilles. Non seulement je vous frustrerais de vos prébendes, mais j'irais jusqu'à vous alléger de vos outils et pommades, de vos béquilles, de vos jambes de bois, de vos onguents, drogues, emplâtres, tous ingrédients de piperie, qui vous servent à la confection de vos abreuvoirs à mouches. Oui, mes sabouleurs, je vous ferais cracher la dernière bribe du savon que vous gardez en bouche afin d'écumer comme épileptique. Je ne vous laisserais même pas le torchon graisseux, dérisoire besace. Ce n'est pas tout : je ravirais vos amiètes et déflorerais vos pucelles. Enché-rissant encore sur la paillardise des pires isem-grins, je ne me contenterais pas d'un seul tribut ; constamment vos mignonnes palpiteraient au rythme de mes caresses. Et pour finir, un jour que je me sentirais en veine de plaisanterie, je bouterais le feu à tout votre damné Buisson et vous rôtirais jusqu'au dernier comme mulots et souris dans une grange...

— Assez ! Haro ! Havourrt ! hurlait et trépi-gnait la galerie en faisant mine de s'indigner et de prendre au sérieux le programme du loustic, tout en rigolant et en se trémoussant d'allégresse.

D'aucuns le mettaient au défi.

— Qu'il y vienne! s'écriaient-ils, en accolant leurs belles comme pour le narguer et ils plantaient même des baisers sonores sur les lèvres complaisantes.

— Non, non, pas de despote! s'écriait Ferret. Choisissons plutôt un prince tendre, timide et pudique, un enfant de chœur, un ménestrel échappé du jubé céleste : notre Snap, par exemple! Ce serait le monarque idéal, le meilleur pasteur du troupeau. Le mouton conduirait les loups...

— Snap n'est pas ici! constata Huguet.

— D'ailleurs, ajouta-t-il, notre blanc-coulon refuserait la couronne. Il ne brigue d'autre honneur que celui de garder et de servir notre princesse Jasmine...

Au plus fort d'une discussion qui tournait en chamailles, tandis que les prétendants ou plutôt leurs partisans faisaient mine d'en venir aux prises et de se colleter — tout au moins pour la frime et par impatience athlétique, — tandis que culs-de-jatte, paralytiques, mutilés de toute sorte, miraculeusement rendus pour la circonstance à la jeunesse, à la santé, à l'usage de tous leurs membres, auraient même pu rivaliser de muscles, de nerfs, de force féline ou brutale avec les forains les plus dégourdis, on entendit un long appel de cor.

Les plus turbulents se précipitèrent à la rencontre du camarade qui s'annonçait par cette fanfare.

Quelques instants après, ils ramenaient Snap, le blanc-coulon, accompagné d'un personnage de fière et agréable mine en qui, tous, à commencer par Claes, reconnurent d'emblée le seigneur Goswin, le plus généreux des marchands de Bruges.

Quoi que Gertrude et les Vanderdonck eussent fait pour l'en détourner, il avait donc tenu parole.

— Soyez le bienvenu, seigneur, dit Ferret en se portant vers Goswin qu'il salua très bas. Que diriez-vous, camarades, si nous laissons à messire Goswin, qui est homme de sens et de bon conseil, le soin de désigner celui d'entre nous appelé à régner sur les autres?

— A merveille! approuva l'assemblée.

— Oui, messire, insista Huguet, nous nous en rapporterons à vos lumières.

Quand ils eurent fait cercle autour du marchand, celui-ci qui avait déjà avisé Claes et échangé avec lui un regard d'intelligence, feignit de les passer en revue, de les scruter, de les dévisager. Il les prenait l'un après l'autre, mettait les mains sur leurs épaules, les attirait à lui, les regardait longuement dans les yeux, comme pour

lire jusqu'au tréfonds de leur conscience. Ainsi entrepris, lorsqu'arrivait leur tour, nos jeunes ribauds ne parvenaient à garder leur sérieux et s'esclaffaient comme des fous. Goswin, lui, continuait à prendre son rôle tout à fait à cœur, hésitait, se ravisait, procédait à un triage, comparait les prétendants entre eux, promenaient les yeux de l'un à l'autre, retournait au gaillard qu'il venait d'éliminer, l'examinait à nouveau avant de passer à un autre, se déjugait encore, jouait l'embarras et la perplexité du plus tatillon des experts.

Après avoir opéré une dernière sélection et hésité longtemps entre Huguet, Ferret, Prigard, Guingeois et le vieux Claes, il affecta de balancer encore entre les deux derniers, puis appliquant une vigoureuse tape sur l'épaule de son protégé, il s'écria en s'adressant à l'assistance : « Honorables Porte-besace, je ne puis que vous proposer entre tant de candidats recommandables, Claes le Sage. Il est votre doyen, votre patriarche. Il s'impose par ses cheveux grisonnants et sa barbe de mage. Il est le plus majestueux et le plus vénérable des truands! »

— Accepté! Entendu! Hourrah! Vive Claes!
Vive le Roi des Mendiants!

Ce fut du délire. Ils exultaient et gigotaient comme atteints du mal-caduc. Ils agitaient leurs

capés. Toques et bonnets volaient en l'air de plus belle. D'aucuns pirouettaient, se livraient à des culbutes, faisaient la roue, empoignaient leurs gaupes. Cependant le Roi avait pris la main de Goswin pour la porter à ses lèvres, mais celui-ci la retira vivement :

— Ne renversons pas les rôles, Sire Roi, s'exclama le marchand. A moi plutôt de vous présenter mes hommages... Et avant de me retirer, car des devoirs urgents me rappellent à la ville, permettez-moi de vous payer tribut et de vous offrir de quoi célébrer avec vos féaux sujets, votre avènement à l'empire de Malandrinie.

Et il remit à Claes une aumônière amplement bourrée de pièces d'or.

Dans leur jubilation, les maraudeurs ne savaient lequel des deux porter en triomphe, de leur Roi ou de leur généreux visiteur. Goswin profita de leurs hésitations pour faire signe à Snap et se perdre avec lui dans la foule. Il regagna sous sa conduite la lisière de la forêt, à l'endroit où le blanc-coulon l'avait attendu. Ayant remis le marchand sur sa route, Snap s'empressa d'aller retrouver les truands.

Là-bas, Huguet profitait d'un peu de silence et d'accalmie pour souhaiter la bienvenue au nouveau Roi. Il fut étourdissant de verve bur-

lesque. Le légendaire Ulenspiegel en qui s'incarne l'espièglerie flamande n'eût trouvé à-propos plus croustillants. Il félicita Claes sur sa barbe, ce pelage luxuriant et broussailleux à l'égal du Buisson même qui leur donnait asile. Cette barbe symbolique l'avait certainement imposé au choix du généreux arbitre.

A l'ébaudissement redoublé de l'assemblée, Huguet décrivit par anticipation le règne du nouveau monarque. Ce règne serait celui du Bon Plaisir. L'âge d'or des truands! Chaque ribaud disposerait à sa guise du produit de son industrie. Plus encore que le regretté Kitteltang, Claes serait le père de son peuple. Loin de convoiter, comme l'aurait fait Prigard, les biens et même les compagnes de ses sujets, Claes enrichirait le patrimoine de la communauté. Jamais celle-ci ne serait plus fournie en linge, en nippes, en numéraire, en victuailles, en boissons et même en friquenelles ou dirnes complaisantes!...

La harangue de maître Huguet se fût prolongée encore si la nuit tombante n'eût donné le signal d'autres déduits.

En attendant le festin, les soiffards défonçaient déjà les tonnes. On demandait au jeune Snap une chanson à boire, dont les gars reprenaient le refrain en chœur. Quelques couples, des fourmis dans les jambes, n'attendaient pas d'être empif-

frés pour se livrer à des giges échevelées. Plus friands d'intimité ou tout au moins de recueillement, les amoureux se perdaient dans les profondeurs du hallier.

Pour ne pas être surpris, Claes avait placé des avant-postes de sentinelles à l'orée du bois vers la ville.

Les feux commençaient à s'allumer, lorsque Ferret, l'une des vedettes, accourut en criant : « Fumbumbis! », ce qui voulait dire : « Alerte!... Tenez-vous sur vos gardes! »

Aussitôt les falots s'éteignirent, chanteurs et crin crins se turent, danseurs dénouèrent leurs étreintes, et tandis que le gros des lurons s'égaillait et courait s'embusquer dans les fourrés, prêts à tomber sur les intrus, au premier signal d'alarme, Claes renvoyait Ferret en observation avec quelques autres, afin de leurrer, d'égarer et de dauber ces fâcheux.

XII

Hubert de Spermalie croit retrouver sa fiancée perdue et les mendiants font carrousse

Ceux-ci n'étaient autres que Magrice, les sires de Spermalie et d'Heemskerck.

Partis de Gand à la première heure, tout le jour ils avaient suivi la grand'route. Ils n'étaient plus qu'à trois milles environ des Portes et des Remparts de Bruges. Ils les avaient distingués depuis longtemps dans le fond de la perspective et à présent que les ténèbres allaient les leur masquer, ils voyaient s'allumer les fanaux des veilleurs postés sur les échauguettes. Leur chevauchée s'était accomplie sans aventures ou mauvaises rencontres, mais comme le pays devenait de moins en moins sûr, ceux de Bruges demeurant hostiles à Wolfort et aux Gantois, sur les conseils d'Hubert, nos chevaliers avaient laissé leurs palefrois et leur escorte à l'auberge de la dernière étape. Dans le dessein de passer

inaperçus, ils avaient réduit leur harnois à sa plus rigoureuse simplicité, de sorte qu'on eût pu les prendre pour des mercerots ou des porteballes. Mais afin de parer à toute surprise, ils cachaient quelques armes sous leurs cottes. A un moment, la route décrivant des circuits, ils s'étaient décidés à accourcir en coupant à travers un coin des bois.

Comme on l'a vu, Ferret, de sentinelle en ces parages, avait couru avertir les mendiants de l'approche des voyageurs. Par contre, ceux-ci n'avaient aperçu le truand et ils poursuivaient bravement leur route en devisant, quand sept ombres insolites, encore plus bancroches que bancales, l'air de vagues culs-de-jatte ou de larves reptiliennes, se traînèrent sur leur passage en implorant leur charité sur un ton à porter les morts en terre.

— La charité, nos bons seigneurs... une légère obole... Pitié pour un aveugle!... pour un paralytique!... pour un incurable!... pour un sourd-muet!... pour une innocente!...

L'innocente, c'était la douce Jasmine et c'était Snap qui faisait l'incurable. La curiosité les avait attirés, elle et lui, à la suite de Ferret.

Tous redoublaient d'implorations.

— Du pain, un peu de pain, sires marchands,

afin de nourrir sept pauvres hères plus dénués et faméliques que les loups de la forêt.

D'une main Hubert avait retiré quelques pièces de son aumônière, mais non sans porter l'autre à sa dague. Ses compagnons l'imitèrent. Les mendiants n'ayant garde de s'offusquer de cette méfiance nasillaient leurs jérémiades, sans même apporter trop de précipitation dans leur façon d'agripper le numéraire. Les trois chevaliers plutôt rassurés allaient regagner la route directe menant à Bruges, escortés par les bénédictions des truands, lorsque la torche allumée que portait Snap éclaira vivement le visage de Jasmine. Hubert que les ténèbres avaient empêché jusqu'à présent de discerner les traits de la jeune mendicante, mais que la silhouette et le galbe de celle-ci ne laissaient pas d'intriguer, tressaillit et, le cœur serré d'angoisse, put à peine retenir un cri : « Suis-je le jouet d'un rêve? se demandait-il. Mais cette figure angélique... ces boucles blondes... ces yeux d'azur printanier... ces lèvres fleuries où le balbutiement des prières ne prélude encore à des aveux de chaste tendresse... Toute cette apparition enfin me parle d'une âme disparue, rappelée sans doute à lui par le Créateur!... mais que veulent dire alors ces haillons et cette couronne de ronces, au lieu de l'auréole? » Et saisissant la jeune femme par

la main, il se pencha sur elle pour mieux la dévisager.

Aussitôt Snap souffla la torche. Et voilà que comme par enchantement, nos sept truands se redressèrent et de contrefaits et minables qu'ils s'étaient montrés auparavant, ils accusèrent, à l'exception de Snap et de sa compagne, des statures et des carrures de lutteurs. Nos chevaliers en étaient atterrés et, de surprise, ne songeaient même pas à se mesurer avec ces gaillards qu'ils tenaient pour des suppôts du diable.

Pendant Hubert n'avait pas lâché Jasmine.

— Doucement, messire, fit Snap en voulant entraîner la jeune fille, c'est que vous l'effarouchez notre bonne petite Fée...

Mais Hubert la retenait toujours: « Oh, parle, suppliait-il. Que j'entende au moins le son de ta voix pour savoir s'il m'est permis d'espérer encore! »

Loin de la rappeler à la raison, les paroles du chevalier semblèrent plutôt flatter sa folie. Eclatant d'un rire puéril, elle enfila une kyrielle de sonnettes: « Un grelot pour mon agneau favori!... Un grelot d'argent qui tinte doux!... Cours me chercher aussi un phalène, veux-tu? Le phalène qui danse à la lumière des lucioles! Fais vite, avant qu'il se soit brûlé les ailes!... Ou préférerais-tu piper les oisillons sous la coudraie!... »

Ces propos étaient tellement saugrenus que le sire de Spermalie aurait presque appréhendé de reconnaître la voix qui les proférait. Son angoisse tournait en une immense détresse, sous l'empire de laquelle il lâcha la main de la jeune fille.

Snap en profita pour entraîner prestement sa compagne dans les fourrés, tandis que les autres barraient résolument le passage aux trois chevaliers.

— Et pourtant c'était sa voix! songeait Hubert. Quels pièges d'enfer y a-t-il là-dessous? « Un mot, de grâce, l'ami? faisait-il, comme Guingois, un solide maroufle, l'étreignait pour l'empêcher de se jeter à la poursuite de Snap et de Jasmine. Quelle est cette jeune fille?... Un mot et tout ce que j'ai d'argent sur moi sera pour toi! »

Guingois bredouilla, gloussa, vagit, en roulant des yeux hébétés et en mordant sur sa langue pendante, comme pour en tirer des paroles. Après avoir imité tout à l'heure le cul-de-jatte, voilà qu'il contrefaisait avec non moins de perfection le sourd-muet.

Et pour couper court à cet interrogatoire, Guingois et Huguet se jetèrent à leur tour dans les buissons, mais de l'autre côté de la route, histoire de dépister les curieux.

Cependant Magrice et Heemskerk, revenus de leur stupeur et constatant n'avoir à faire qu'à des diables de ce monde, se mirent en devoir de leur donner la chasse.

Seul Hubert, pour des raisons à lui connues, continuait à se croire le jouet de puissances surnaturelles et, les autres farfadets s'étant dérobés, se raccrochait en désespoir de cause, à Ferret

— Pour l'amour du ciel, mon damoiselin, dans l'intérêt de ton propre salut, un mot qui m'explique ce qui se passe ici... Est-ce par félonie ou par sorcellerie que vous vous êtes emparés de cette jeune fille?

Il faut croire que Ferret eut un peu compassion du chevalier, tant celui-ci avait mis de douleur dans cette prière, car, après avoir éclaté d'abord de son rire narquois, il consentit à lui donner quelques renseignements sur la mystérieuse créature :

— Qui ça?... La fillette? dit-il. C'est tout bonnement notre sœur, une innocente comme tu as pu t'en apercevoir. Nous l'appelons Jasmine ou Jacquotte. C'était aussi les noms de sa mère, la bûcheronne... »

Et sur ce, Ferret fit mine de vouloir rejoindre les autres, surtout que Magrice et Heemskerk auraient pu les rattraper et en venir aux mains avec eux.

Hubert se cramponnait désespérément à lui...

— Un dernier mot, jeune homme, le tout dernier, implora-t-il. Depuis quand votre sœur vit-elle dans cette forêt?

— Dame! Depuis assez longtemps pour y avoir laissé de sa raison à toutes les ronces des buissons comme les moutons y laissent de leur laine et les oiseaux de leur duvet!... Elle est le bon génie de la famille, de la grande famille, notre petite Fée... Elle cause avec le Bon Dieu!... Malheur à qui nous ravirait notre Madone! Compris, l'ami? En ce cas, tiens-le toi pour dit... Houste!

Et pour se débarrasser de l'importun, le jeune Ferret, pressé de voler à la rescousse des camarades, recourut à une pratique encore très répandue aujourd'hui dans le monde des lutteurs et savatiers professionnels : il passa la jambe à son interlocuteur et l'envoya rouler dans la mousse.

Il avait disparu avant que l'autre se fût relevé.

Au même instant, Magrice et Heemskerk débouchaient des taillis. Crainte de se perdre, ils avaient renoncé à la chasse.

— Plus trace de ces drôles! déclara Magrice. Ils se sont évanouis comme des fantômes. Nous nous sommes heurtés contre l'un d'eux et il nous a presque renversés...

— C'est-à-dire, interrompit sarcastiquement Heemskerk, que nous avons failli être traités comme, à ce que nous avons cru voir, le sire de Spermalie vient d'être traité lui-même, par un autre de ces gueux... A propos que vous racontait-il cet autre, avant de prendre si cavalièrement congé de vous?

— Rien que des bourdes! répondit Hubert, non sans humeur.

Quelque peu mortifié d'avoir été vu en posture plutôt humiliante par l'ami de Wolfort, il était décidé à garder ses réflexions et ses soupçons pour lui. Il les cacherait surtout à cet Heemskerk sur la loyauté duquel il était loin encore d'avoir tous ses apaisements. Il ne jugea même pas opportun de se confier pour le moment au brave Magrice.

— Je reviendrai coûte que coûte en ces lieux, songeait-il à part lui. J'en aurai le cœur net, quelque chose m'avertit que ces gueux nous mettront sur la bonne piste.

Maintenant il importe de regagner le temps perdu, dit-il à ses compagnons. Nous ne nous sommes que trop attardés dans ces solitudes. Outre qu'elles n'ont rien de rassurant et qu'en dépit du dernier aspect sous lequel se sont montrés nos mendiants de tout à l'heure, je tiendrais plutôt ceux-ci pour des gnomes et des farfadets

que pour des chrétiens, pour des drolles que pour des drôles, il conviendra de presser le pas si nous voulons atteindre Bruges avant que l'on ait fermé les portes et relevé les ponts-levis.

— La question est de savoir si on nous laissera pénétrer dans la ville après le couvre-feu...

— Cela me regarde! fit Heemskerk avec importance et sur un ton de mystère. Quoique Brugeois et Gantois soient encore à couteaux tirés pour le quart d'heure et qu'ils aient refusé de reconnaître le sire de Pervyse pour Régent, je crois m'avoir ménagé quelques puissantes intelligences dans la place. Ainsi le bourgmestre même de Bruges, maître Vanderdonck...

— Maître Vanderdonck, vous voulez dire un des gros banquiers de la cité? interrompit Magrice. J'ai précisément des lettres de créance sur lui qui me permettront de me procurer les fonds nécessaires pour passer en Angleterre.

A cette révélation, Heemskerk tressaillit et son visage prit une expression malicieuse qui échappa à ses compagnons. Ne croyant même pas devoir achever la confidence qu'il allait leur faire sur ses rapports avec le bourgmestre de Bruges, il se borna à dire : « Voilà qui vaut mieux encore. C'est le seigneur Magrice qui nous assurera le meilleur accueil de la part des Brugeois et de leur bourgmestre. »

Quand, ayant redoublé de jambes, ils arrivèrent aux portes de la ville, les lumières allaient s'y éteindre. Magrice ayant exhibé ses papiers, ils n'eurent pas à parlementer longtemps avec les commandants de la garde, pour qu'on leur livrât respectueusement passage dans la cité ténébreuse.

A la même heure, narguant tout couvre-feu, les halliers qu'ils avaient laissés derrière eux s'étaient illuminés comme par enchantement.

On aurait dit entre les feuillages opaques, des milliers de vers luisants.

Un peu plus tard, des rires, des éclats de voix, des chansons, un brouhaha de danses et d'orgie s'éleva dans ces profondeurs. Décidément, s'il s'y était attardé, Hubert eût eu raison de croire plutôt à un sabbat de chevaucheurs d'escovettes qu'à une veillée de sylphes et de fées!

Il s'agissait pour nos truands de célébrer dignement l'avènement au trône du roi Claes, Claes le Sage, comme l'avait déjà nommé Ferret. La fête dont Goswin faisait si généreusement les frais se prolongerait jusqu'aux approches de l'aube. Les mendiants s'empiffrèrent et entonnèrent à tire-larigot. La nuit était propice à leurs saturnales. D'ailleurs, comme nous l'avons dit, l'endroit, mal famé s'il en fut, les mettait à

l'abri de toute surprise, même de la moindre indiscretion.

Le Buisson des Mendiants était rendu moins inexpugnable par le mystère et l'épaisseur de ses futaies que par la crainte superstitieuse que nos coquillards avaient su répandre à des lieues à la ronde et qui les fortifiait autant contre le mauvais gré des villageois que contre les milices et confréries de la ville.

Oui, ce fut une formidable fête. Le souper était dressé à ciel ouvert. Drapelets et oripeaux s'accrochaient aux^e feuillages. Sur des nattes qui servaient de sièges, n'avaient pas tardé à se rouler pêle-mêle, hommes et femmes, adultes et enfants, jusqu'à des bêtes dressées aux exercices forains, un ours, deux ou trois chiens savants et plusieurs singes dont cet impayable Ferret s'ingéniait parfois à imiter les grimaces, pour les servir à l'occasion aux charités récalcitrantes que sa darte n'était parvenue à émouvoir, sans oublier le gardien de cette ménagerie, un nabot, Timm, un nain pour de vrai celui-là et non un simulateur comme ce réjou de Prigard. Enfin cette copieuse et vraiment royale crevaille réunissait en une promiscuité qui eût ravi plus encore Rembrandt que Jordaens, tout un peuple à la fois sauvage et puéril, truculent et farouche, débridé ou taciturne, malicieux et sentimental.

Les pots luisaient de toutes parts au milieu des groupes sans nombre, la venaison embaumait l'air et se mêlait aux aromes des pins; les volailles se doraient aux ardeurs des grilles et des broches et le foyer gigantesque, véritable feu de joie, dardait vers le ciel une colonne de flammes.

Des appels, des défis, des cris de ralliement, des interpellations galantes ou faraudes se croisaient comme des balles.

Marmitons et échansons se bousculaient, couraient mettre des tonneaux en perce ou agitaient des brocs spumeux...

Les groupes s'ébranlent, se détachent et se confondent tour à tour; une force inconnue finit par les emporter dans une ronde immense, dont la frénésie, telle un vent d'orage, fait tournoyer les feuilles sèches sous leurs pieds et s'agiter les ombrages humides au-dessus de leurs têtes. La fête vacarme comme un conventicule de damnés.

Vers le milieu de l'orgie, on aurait vainement cherché l'innocente Jasmine parmi ces convives tumultueux. Le roi Claes avait chargé le fidèle Snap, promu au rang de page, de conduire la princesse vers leur cabane située à l'écart du gros des habitacles. Selon son habitude, le blanc-coulon se coucherait comme un chien vigilant devant la porte du virginal asile, non sans avoir

bercé l'innocente enfant de sa plus touchante sérénade à laquelle le hourvari lointain ne mettait qu'une sourdine à peine plus distincte que le cricri des grillons et le coassement des rainettes.

XIII

Les bienfaits, les largesses et les soucis de Goswin

Au moment où Goswin « fourrait si généreusement le poignet à la bourse » comme aurait dit maître François Villon, ou, pour parler la langue d'aujourd'hui, au moment où il venait encore de vider son aumônière pour régaler la confrérie des truands, ses affaires auraient dû cependant lui causer quelque souci.

Non pas que son crédit fût entamé, mais depuis quelque temps les rentrées étaient loin de balancer les dépenses.

Durant des années, toutes ses entreprises avaient été couronnées de succès. Non seulement il trouvait largement de quoi soutenir son fastueux train de maison et de vivre sur le pied d'un potentat du commerce, mais il ne cessait d'aider et de secourir tous ceux qui s'adressaient à lui. Le Pactole même ne semblait qu'un

affluent de ses havres et il en répandait les flots avec une joie en quelque sorte divine.

Encouragé par la chance, il la mettait presque au défi de lui retirer ses faveurs, tant il multipliait les spéculations et les marchés les plus audacieux. Ses navires sillonnaient les mers et il n'était cargaison si importante de denrées précieuses arrivant à Bruges qu'il n'entassât dans ses entrepôts. Ses greniers regorgeaient de marchandises exotiques : vins de Chypre, bois de Santal, poudre d'or, cochenille, indigo, épices, importés d'Asie. D'autre part, il exportait jusqu'aux confins du monde les draps et les étoffes en lesquels une armée de tisserands lui convertissait la toison des innombrables troupeaux fournis par l'Angleterre. Et quand ses bateaux arrivaient au terme de leur traversée, des caravanes attendaient la pacotille, pour la convoier au cœur des régions les moins explorées.

En ces derniers temps, il s'était engagé simultanément dans des transactions si nombreuses et si considérables qu'à défaut d'argent liquide, il s'était vu contraint de céder en garantie ses réserves de marchandises.

Or, depuis un mois, les capitaux sur lesquels il était en droit de compter ne rentraient pas. Plus de nouvelles de ses vaisseaux, de ses agents et facteurs. Les uns avaient-ils été engloutis par

les flots, éventrés par des récifs, capturés par des pirates? Les autres seraient-ils malhonnêtes ou insolvables? L'incendie avait-il consumé ses magasins à l'étranger? Il ne savait quoi penser. Il était loin cependant de s'abandonner au découragement et il se serait bien gardé de faire part aux Vanderdonck de ses motifs d'inquiétude, encore moins aurait-il confié ses embarras momentanés à sa gentille fiancée.

C'est dans ces circonstances que huit jours avant le couronnement du Roi des Mendiants, il avait reçu la visite de Donat qui lui proposait un marché avantageux.

Il s'agissait d'une importante partie de drap d'or venue de la côte de Gandal. Il y en avait pour deux cent mille couronnes. Donat avait songé à Goswin pour acheter cette marchandise avec lui, pour faire l'affaire de compte à demi. L'intermédiaire offrait de traiter avec le marchand oriental, quitte à s'arranger ensuite avec son commanditaire.

Le Prince des Marchands, quelque alléchante que lui parût cette transaction, estima cependant sa situation présente trop précaire pour affronter de nouveaux risques et assumer des responsabilités aussi graves.

Comme Donat le pressait, il lui fit part de ses scrupules.

— Qu'à cela ne tienne! s'écria le marchand. Je dispose en ce moment des fonds nécessaires. Au besoin, je vous ferais crédit d'un mois pour me payer votre cotisation. Que diable, sire Goswin, votre parole seule vaut une fortune!

Goswin demanda cependant à réfléchir jusqu'au lendemain. Donat y consentit.

Celui-ci venait de sortir, quand un serviteur vint avertir Goswin qu'une dame demandait à lui parler. A peine la visiteuse se fut-elle trouvée seule avec le marchand qu'elle se jeta tout éplorée à ses pieds.

C'était la femme de Liévin, un armateur de l'Ecluse, lequel ayant été victime de corsaires algériens, avait obtenu du magistrat de Bruges l'autorisation d'armer en course un de ses voiliers afin de se dédommager aux dépens des navires de commerce orientaux du préjudice que lui avaient causé les Berbères. Or, en cours de route, le bateau de Liévin fut contrarié par une mer étale, un calme plat ou des vents contraires. A bout de provisions et afin de pouvoir poursuivre sa course, l'armateur se vit contraint de demander des vivres à un navire brugeois rencontré dans ces parages. Ce secours lui ayant été refusé, Liévin aborda ce navire et se contenta de mettre le grappin sur une couple de

tonneaux, juste de quoi se ravitailler. Puis il rendit la liberté au navire et à l'équipage.

Or, voilà qu'ayant terminé sa croisière et étant rentré à Bruges avec un butin conquis sur les corsaires mêmes qui l'avaient dépouillé autrefois, l'armateur de l'Ecluse fut jeté en prison et sa cargaison confisquée.

Le navire brugeois rencontré en mer par le corsaire malgré lui appartenait à Donat et c'était sur la plainte de celui-ci que Liévin avait été poursuivi. Donat refusait même l'indemnité que Liévin s'était offert à lui payer.

La femme du prisonnier raconta ces faits à Goswin en le suppliant d'intervenir en faveur de son mari, coupable d'une faute plutôt vénielle et au profit de qui on pouvait invoquer des circonstances très atténuantes. Cette femme ajouta en pleurant que son mari était malade, même à toute extrémité et qu'il expirerait à bref délai si le plaignant refusait de le relâcher.

Aussitôt la résolution de Goswin fut prise. Il avait le moyen de donner satisfaction à la bonne femme.

Le lendemain, quand Donat se présenta pour prendre sa réponse au sujet de l'affaire des draps d'or :

— La nuit m'a porté conseil, lui dit Goswin. Je suis prêt à traiter avec vous sous les réserves convenues, mais en y ajoutant encore une condition.

— Et laquelle? demanda Donat.

— Celle de faire remettre en liberté l'armateur Liévin et de lui restituer sa cargaison.

Donat se récria de surprise, non sans jouer une certaine indignation. Il prétendait n'en pas croire ses oreilles :

— Comment! c'est vous, Goswin, un négociant de votre importance, possesseur d'une flotte de navires tous exposés aux entreprises de ces maudits écumeurs, c'est vous, Goswin, le plus considérable d'entre nous, qui intervenez en faveur de l'un de ces forbans! Loin de nous aider à en purger les mers, vous leur serviriez de sauvegarde. Notez que ce brigand a été le premier à confesser son crime...

— Je le sais, fit Goswin, néanmoins je vous demande sa liberté et sa grâce entière. Ah, mon cher confrère, n'allez pas en déduire que j'approuve le coupable ou veuille l'encourager à la récidive. J'estime seulement qu'il y a lieu de l'excuser. Le châtement serait trop draconien pour une erreur passagère! N'oubliez pas que c'est le seul instinct de sa conservation et la plus extrême nécessité qui le poussèrent à per-

cevoir l'indispensable tribut de votre commanditaire? Avouez aussi que vos gens ne péchèrent pas dans l'occurrence par un excès d'humanité! Gardez-vous de surenchérir encore sur leur manque d'évangélisme, mon cher Donat! Liévin ne les dépouilla que de ce qu'il lui fallait pour continuer son voyage. Qu'auriez-vous dit si, poussé à bout par la récalcitrance de votre capitaine, il l'avait jeté à la mer avec tout son équipage? S'il s'était avisé de couler votre navire, après l'avoir mis au pillage? Non, non, Liévin n'a rien de commun avec les corsaires de profession. N'est-ce pas que vous compatirez comme moi à la misère de cet homme, à la désolation d'une épouse? La mort les guette tous deux si vous ne vous hâtez de le faire relâcher. Il expirerait avant que vous l'envoyiez au supplice. Sauvez-le, mon frère et je prends aussitôt livraison de votre marchandise et je vous signe l'engagement de vous payer ma part, c'est-à-dire cent mille couronnes. Cet argent sera sa rançon.

Comme on s'en doutera bien par ce qui précède, ce n'était point la charité qui étouffait Donat.

Néanmoins son intérêt le fit céder à Goswin; encore, prétendit-il n'agir que par égard pour lui.. Ce qui ne l'empêcha pas de réproucher en catimini une commisération si sotte et un senti-

mentalisme pour le moins déplacé chez un commerçant! Il ne se fit même pas faute de se gausser du rêveur avec les vampires et les pressureurs de son espèce.

Si Goswin était l'idole de la grande masse de ses concitoyens, il s'en faut qu'il n'eût pas de détracteurs et d'envieux. Seulement ceux-ci se tenaient tapis dans l'ombre et n'auraient eu garde de risquer une parole à l'encontre du sentiment public. Ils s'en dédommageaient entre eux.

— Décidément, il ne sait quoi inventer pour se faire remarquer et agir autrement que les autres?

— A quelle extravagance se livrera-t-il encore?

— Pourvu que ses dissipations ne l'entraînent un jour à la ruine!

— Auquel cas, il n'aurait que ce qu'il mérite!

Au fond, s'ils n'osaient espérer cette catastrophe, ils l'auraient plutôt provoquée que conjurée.

Aussitôt relâché, Liévin était venu se jeter, éperdu de reconnaissance, aux pieds du Prince des Marchands.

Hélas! Les vœux et les bénédictions qu'ils adressaient sa femme et lui à leur bienfaiteur,

ne semblaient pas valoir à celui-ci des perspectives plus encourageantes. Il demeurait sans nouvelles de ses armateurs, de ses agents, de ses banquiers. Les semaines s'écoulaient sans qu'aucune éclaircie se montrât à l'horizon. Au contraire, les nuages s'y amoncelaient toujours plus épais, plus noirs ~ plus menaçants.

Trois jours à peine le séparaient de la fatale échéance.

XIV

D'un festin de fiançailles et d'un trouble-fête

Aussi fut-ce le cœur serré, mais affectant son insouciance et son aménité coutumières, qu'il se rendit chez les Vanderdonck. Ce jour-là devait même avoir lieu un dîner intime pour célébrer ses fiançailles avec Gertrude.

En attendant l'heure du repas, Goswin demeura seul avec son amie, lui raconta en plaisantant et au grand amusement de la jeune fille le rôle qu'il avait joué la veille parmi les truands. Elle crut cependant devoir le gronder un peu, non pour ses largesses, mais pour sa témérité.

Tandis que nos jeunes gens devisaient amoureusement, Magrice se rendit chez le bourgmestre avec ses lettres de créance et de crédit, en échange desquelles Vanderdonck lui remit les fonds nécessaires à la poursuite de son voyage jusqu'en Angleterre.

Cette affaire étant réglée et le bourgmestre s'étant mis à la disposition du chevalier lusi-

tain pour le temps qu'il passerait encore à Bruges, celui-ci lui demanda l'autorisation de lui présenter ses compagnons de route, les sires de Spermalie et d'Heemskerk, Vanderdonck y ayant consenti avec empressement, Magrice s'en fut quérir les deux seigneurs flamands.

— Soyez les bienvenus, Messires, leur dit rondement le banquier-magistrat, en leur tendant la main, quand ils lui eurent fait part de la mission dont les avait chargés Wolfort, c'est-à-dire celle de rechercher le régent Gérard de Lampernisse et sa famille, afin de les rappeler au pouvoir. « A la bonne heure, vous nous apportez de réjouissantes nouvelles! Je ne vous cacherai pas qu'en notre bonne ville, nous n'aimions guère le sire de Pervyse. Notre résistance à son gouvernement est même là pour l'attester. Mais du moment qu'il s'amende et fait acte de conciliation, nous aurions mauvaise grâce à ne pas accueillir ses ambassadeurs. Aussi pouvez-vous compter sur nous et pour ma part, je mettrai tout en œuvre pour vous aider à retrouver nos souverains légitimes. Dès ce moment mon concours et celui de toute ma bonne ville vous sont acquis. J'ai même hâte de sceller ce pacte d'alliance en vidant un broc de vin des Canaries. »

Et Flipote ayant rempli les hanaps, le bourg-

mestre, avant de porter le sien à ses lèvres, heurta fraternellement ceux de ses visiteurs, en s'écriant : « Je bois donc au succès de notre entreprise, à la santé du sire de Lampernisse, du jeune comte Florès, son fils, comte de Flandre, de la petite comtesse Jacqueline et aussi à celle du sire Wolfort de Pervyse, sans oublier nos santés à nous », ajouta-t-il avec son bon rire contagieux.

Hubert remercia le bourgmestre pour ces encourageantes dispositions. Tous burent une généreuse lampée. Magrice, déjà un peu habitué aux mœurs flamandes, vida son broc, quoique avec moins de promptitude que ses compagnons. Dame Flipote remplit les hanaps à nouveau.

— Vous arrivez en un bon moment, Messires, dit Vanderdonck à ses visiteurs, le vin ajoutant à son caractère expansif et le mettant en humeur de confiance. « Nous lierons plus ample connaissance. Vous dînez avec nous... Ah, ce n'est de refus! Vous me désolerez. Justement nous allons célébrer les fiançailles de notre fille, ou plutôt de notre enfant adoptive, avec Goswin, un jeune bourgeois de cette cité. Ah, par le Saint Sang, c'est qu'elle ne manquait pas de prétendants, notre mignonne, et tous partis des plus sortables! Mais Goswin l'a emporté sur les autres et en notre humble jugement, Gertrude n'aurait

pu faire meilleur choix. N'est-il pas vrai, Flipote? »

Flipote approuva d'un signe de tête.

A la nouvelle de ces fiançailles, Heemskerk s'était renfrogné.

— Et nous serait-il permis de savoir à quelle caste appartenaient ces nombreux prétendants, les évincés et l'heureux élu? demanda-t-il, les lèvres pincées et avec un vilain sourire.

— Dame, messire, répondit Vanderdonck, à la classe très honorable dont je fais partie moi-même. Tous banquiers, armateurs, négociants, ou doyens de métiers, tous francs bourgeois, prudes gens, bons *poorters* de Bruges... Goswin, l'élu de notre Gertrude, est aussi grand favori en notre ville. Ne l'appelons-nous pas le Prince des Marchands?...

— Le Prince des Marchands! goguenarda encore Heemskerk.

Spermalie et Magrice commençaient à se formaliser de ces propos aigres-doux. Leur compagnon avait-il trop bu ou avait-il le vin mauvais?

Mais le brave Vanderdonck ne crut pas devoir relever ce qu'il y avait de désobligeant dans les railleries de l'homme au gros nez, ou plutôt, de trop bonne humeur, ne les remarqua-t-il même pas. Il continua à publier les louanges de son futur gendre :

— Oui, messires, le Prince des Marchands et ce prince-là en vaudrait bien d'autres. Il mériterait un trône, foi de Vanderdonck! Je le proclame en toute sincérité ici, à l'ombre de nos Halles, au pied de notre Beffroi communier et tout Bruges le proclamerait avec moi! Au défaut de Florès, légitime héritier de notre belle comté. on n'imaginerait souverain plus courtois, plus magnanime, plus généreux. Généreux! soit dit entre nous, il l'est même peut-être trop. Ah, ce qu'il fait danser les écus! S'il n'était manifestement l'élu de la Providence comme de tout le monde, nous aurions même lieu de craindre qu'il manque un peu d'économie, de prévoyance, d'ordre et de mesure, ces vertus indispensables aux marchands... mais, motus! Voilà que je médis de ce parangon!...

— Il nous tarde de faire la connaissance de ce Prince des Marchands, déclara Hubert qui se sentait déjà instinctivement porté vers celui-ci, et surtout de présenter nos hommages à sa gracieuse prétendue. (11 Arb.)

Flipote, étant allée troubler le tête-à-tête des accordés, revint quelques instants après avec eux.

Ils se tenaient par la main; elle, confuse, un peu rougissante, mais délicieusement mutine et rieuse en dépit de son émoi; lui, les yeux bril-

lants, fier de son bonheur, la mine à la fois crâne et attendrie.

Après les présentations, amphytrions et convives se mirent à table et les valets reçurent l'ordre de servir le repas.

— Ohé! gouailla l'incorrigible Heemskerk, entre deux entrées. Toutes mes félicitations encore, maître Goswin. N'est-ce pas que voilà de précieuse marchandise dont vous êtes sur le point de vous accaparer?

Et par cette comparaison, pour le moins déplacée, il désignait Gertrude assise en face de lui, aux côtés de son fiancé.

— Merci, messire, repartit Goswin avec courtoisie, une marchandise si précieuse en effet, qu'elle est hors de prix...

— Sans doute, approuva Heemskerk. Convenez même, heureux mortel, que vous ne la valez pas.

Magrice et Hubert allaient protester, mais toujours conciliant, quoique légèrement piqué : « Doucement, messire, fit Goswin... Vous vous hâtez un peu, me semble-t-il, pour estimer la valeur d'un gentilhomme. »

— Un gentilhomme! ricana Heemskerk, devenant de plus en plus agressif : « Un seigneur des ballots de laine! Un châtelain des barils de sucre! Un chevalier des liserés de velours! »

— Heemskerk!... Heemskerk!... intervinrent Hubert et Magrice. En voilà assez! Les meilleures boutades ont des bornes.

Mais l'autre, décidément intraitable, continuait à égréner son rosaire de quolibets.

— Par quelle monnaie avez-vous payé vos parchemins? Fût-ce en écus, en livres tournois, en rixdales?

— Assez!... Assez!... insistèrent ses compagnons. Excusez-le, dirent-ils en s'adressant aux Vanderdonck et au jeune couple. Le capitaine aura trop fait honneur au Malvoisie. Il dit des bêtises, dont il ne pense pas un traître mot.

Goswin avait un peu pâli, mais il gardait le sourire et retenait Gertrude qui s'était levée, prête à quitter la table.

— Ta ta ta! intervint à son tour le bonhomme Vanderdonck, accoutumé en royal buveur aux plaisanteries et même aux incartades, sa convivialité résistante le rendant indulgent pour des partenaires moins aguerris. « Messire Heemskerk a voulu rire. Nous le désobligerions en prenant ses saillies au tragique, pas vrai, messire? Ah! ah! ah! Elle est bien bonne! Buvois à la santé de ce plaisant! Buvois comme il sied entre braves gens... Mais ne vous en déplaise, capitaine, le marchand dans son comptoir vaut bien le

banneret dans sa tour. N'est-ce pas que vous pensez comme moi? »

— En effet, les marchands sont gens avisés, acquiesça l'autre, mais en mettant décidément les pieds dans le plat. « Trafiquants ingénieux qui feraient argent de tout! Fussent-ils du sang de Charlemagne, ils seraient capables de livrer ce sang aux macelliers et charcutiers pour en remplir leurs boudins. »

Décidément les choses se gâtaient.

— Nous ne trafiquons pas plus que vous, messire, riposta Goswin. Vous autres, hobereaux, isemgrins, les maîtres des campagnes, ne faites-vous pas argent de vos récoltes et de vos moissons ou plutôt de celles de vos serfs? Ne vendez-vous point le lait, le beurre, le fromage, votre bétail, vos moutons et vos porcs et même les marmanteaux de vos bois?...

— Distinguons, l'ami, l'interrompt Heemskerck, de plus en plus mordant. Pour ces transactions sordides, nous avons nos baillis et nos intendants!...

— Et nous autres, marchands, retorqua Goswin, en poussant la condescendance jusqu'à poursuivre cette discussion sur un ton de causerie, n'avons-nous pas nos facteurs, nos agents, nos courtiers? Croyez-moi, messire, il n'y a pas lieu de vous estimer plus probes, plus intègres

et surtout plus désintéressés que nous... En ce bas monde, tout se vend plus ou moins honnêtement... Les prêtres, les juges mêmes se font payer leurs offices.

Comme Heemskerk ricanait de plus en plus injurieusement, Goswin se fâcha :

— Vous même, sire Heemskerk, ne fûtes-vous pas payé après la guerre tout comme les moindres de vos gens d'armes? Qui me dit que vous ne pillâtes et dérobâtes le pauvre monde?

— Corbleu, jeune homme, fit rageusement Heemskerk, je crois que vous m'insultez...

— Non point, messire, j'en appelle au témoignage de ces honnêtes gens pour décider duquel de nous deux sont parties les provocations.

— Heemskerk, capitaine, calmez-vous, intervint le bourgmestre. Vous n'avez voulu que badiner. Nous aimons à le croire. Mais encore une fois, les meilleures plaisanteries sont les plus courtes...

— Quant à moi, fit Goswin, n'en déplaise à tous les capitaines et hobereaux de Flandre et d'ailleurs, je suis né libre, libre citoyen de cette franche cité, franc comme le Franc même de Bruges, et de cette franchise, je n'ai jamais usé que pour le bien de tous et en respectant celle d'autrui...

— Celle de vos égaux, de vos pareils... corrigea Heemskerck.

— Quiconque me provoque se proclame mon égal! Le contraire serait d'un lâche, riposta le jeune marchand.

Et parvenant encore une fois à dominer sa légitime colère, par égards pour sa fiancée et le foyer de ses futurs beaux-parents, il reprit sur un autre ton :

— Mais en voilà assez. Trêve de sarcasmes. J'eus tort de les prendre au sérieux. D'ailleurs en quoi pourraient-ils m'atteindre? N'ai-je pas pour moi l'estime et l'affection des honnêtes gens de cette ville et surtout l'amour de cette jeune fille qui sera bientôt ma femme?

Et ce disant, il pressa tendrement Gertrude sur son cœur.

— Oui, oui, bien parlé, notre fils. Bravo Goswin! s'écria Vanderdonck. Allons, messires, hauts les hanaps! C'est le moment de boire à ce gentil couple. Sont-ils assez assortis, hein! Absolument créés l'un pour l'autre, dites?

— Pas si vite!... Rien n'est conclu, clama Heemskerck, en retirant son hanap. Moi, capitaine Heemskerck, au service de messire Wolfört de Pervyse, régent de Flandre, je m'oppose catégoriquement à ce mariage.

Ce fut comme un coup de foudre. L'assistance en demeura comme privée de sentiment.

Vanderdonck fut le premier à recouvrer la parole :

— L'incorrigible farceur que ce capitaine! prononça-t-il en lui allongeant une forte claque dans le dos.

— Au contraire, je n'aurai jamais été plus sérieux de ma vie. Et pour que vous en soyez persuadé, maître Vanderdonck, je vous rappellerai simplement cette nuit de troubles où un routier pénétra chez vous pour vous confier une petite enfant. Ce soudard, c'était moi... Cette enfant c'était Gertrude que voilà! Et cette Gertrude orpheline est ma nièce et ma pupille.

La stupéfaction était devenue de la consternation.

— Et les preuves de ce que j'avance vous seront fournies par les papiers contenus dans la cassette déposée avec l'enfant, entre les mains de dame Flipote.

Flipote était allée chercher la cassette en question, Heemskerk récita les paroles mystérieuses et presque cabalistiques tracées sur les papiers qu'elle contenait.

Quoique Vanderdonck eût bu plus encore que de coutume, il se trouvait en possession de tout son sang-froid et de sa raison.

— Ta ta ta! fit-il. Vous seriez donc l'homme d'armes inconnu, qui nous remit cette mignonne pour notre plus grand bonheur et, je crois pouvoir l'ajouter, aussi pour le sien? Nous vous remercions du présent, messire capitaine. Mais quant à vous reconnaître pour l'oncle, le maître et tuteur de notre Gertrude, nous nous y refusons de toutes nos forces et de tous nos droits. Dans ces papiers, rien ne nous garantit vos titres, ne nous fixe sur votre identité ou sur celle de votre soi-disant nièce. Et à supposer même que vous soyez ce que vous prétendez être, nous ne vous reconnaissons plus aucune autorité sur cette enfant. Voilà vingt ans que vous avez laissé s'écouler sans lui donner la plus minime preuve de sollicitude, ou même le moindre signe de vie. De par la loi et les coutumes de cette bonne ville de Bruges, nous, les parents adoptifs de Gertrude, nous serions même substitués après tant d'années à ses véritables parents, à supposer que ceux-ci fussent encore en vie. Donc, messire, tenez-le vous pour dit : Gertrude est notre fille et de son plein gré comme de notre propre consentement, elle épousera Goswin, son digne promis et cela pas plus tard que dans trois jours. M'avez-vous compris, sire Heemskerck?

L'autre dévorait sa rage.

— Et quant à la petite fortune que vous nous aviez confiée avec la mioche, nous l'avons gardée en dépôt, tout simplement. C'est dire que nous n'y avons pas touché. Grâce à Dieu, les Vanderdonck étaient assez riches pour élever leur enfant et pour la doter. Voici cet argent, ajouta-t-il en jetant le sac d'écus sur la table, non sans que celui-ci écorchât quelque peu le gros nez du capitaine.

Heemskerk n'avait plus qu'à se retirer. Désavoué et répudié par Magrice et Hubert, il sortit en emportant le sac d'écus et en proférant de sourdes menaces à l'adresse du bourgmestre, de Goswin et même de la douce Gertrude.

Comme il regagnait la porte de la rue, il fut rattrapé dans le corridor par Goswin.

— Un mot encore, capitaine Heemskerk, lui dit le jeune homme. Vous m'avez insulté tout à l'heure. J'attends que vous m'en rendiez raison.

Heemskerk eut un sourire infernal qui échappa à Goswin, à cause de l'obscurité.

— Volontiers, jeune homme, quoique en consentant à ce duel, je déroge à la coutume. Où nous rencontrerons-nous?

— Sur le chemin des dunes, près des bois de Saint-André.

— Entendu. A propos, comme je crois inutile

de mêler nos amis à cette querelle, je vous proposerais de nous retrouver sans témoins.

— Sous les seuls regards du ciel, fit le marchand; chacun avec pleine et bonne foi dans sa cause.

Là-dessus, ils se séparèrent et Goswin rejoignit sa fiancée, les Vanderdonck, Hubert et Magrice.

Ce qui venait de se passer équivalait à une rupture de ces derniers avec l'ami de Wolfort. Hubert comprit qu'il ne pourrait plus compter en Flandre pour l'aider dans ses recherches que sur le brave bourgmestre Vanderdonck, mais il lui restait toutefois un autre précieux allié : Magrice.

Celui-ci avait pris ses dispositions pour s'embarquer dès le lendemain.

En présence de la conduite d'Heemskerck, prévoyant combien il serait encore utile à son ami, averti par une voix secrète de graves événements, il décida de prolonger son séjour en Flandre, pour se trouver aux côtés du sire de Spermalie, dans tous les périls qu'il leur faudrait affronter pour faire triompher la bonne cause. D'ailleurs Magrice avait encore quinze jours devant lui, avant la date fixée pour la rencontre à Londres des chevaliers lusitains avec les seigneurs anglais.

XV

La Kermesse de Saint-André et le complot d'Heemskerck contre Goswin

C'était la kermesse de Saint-André, village alors aux portes de Bruges, où se rendaient les paysans de la banlieue, de la plaine, des bois et même des rivages. Elle était hantée surtout par les rustres les plus renforcés, les pires marouffles, ivrognes, débauchés, batailleurs. Pour cette raison, les bourgeois paisibles évitaient de s'y rendre. L'animation et la cohue n'y perdaient rien; bien au contraire. Les pitauds n'en avaient que leurs coudées plus franches. Ils pouvaient s'en donner à cœur joie, sans rien pour les réfréner.

Ils s'y livraient à tous les excès imaginables, à commencer par les ventrées et les libations. Ensuite venaient les danses, puis les rixes et les priapées. Dans la matinée cependant, le champ de foire attirait une gent plus recommandable. Des bourgeoises, voire des patriciennes venaient y faire leurs emplettes, après avoir entendu la

messe et payé leurs dévotions au saint patron de l'endroit; mais l'après-midi, elles laissaient le champ libre aux braillards et aux paillards, aux drilles et aux libertines.

Comme sur tous les champs de foire, charlatans, bateleurs et marchands d'orviétans y attiraient le plus gros des badauds. Il va sans dire aussi que cette affluence était des plus propices aux truands, nos amis, pour y exercer leurs industries. Ces rustres leur étaient une clientèle, une proie toute désignée.

Aussi y retrouvons-nous Huguet, déguisé en seneur de truies et débitant sous forme de chansons, les pitreries les plus folichonnes.

A l'en croire, il aurait notamment exercé ses talents sur le diable même et ne serait parvenu à le châtrer qu'après avoir billonné successivement le bélier, le veau et le porc sous la figure desquels le Malin était venu recourir à ses services.

Prigard, déguisé en jongleur et Ferret en joueur de cornemuse travaillaient de concert. Le premier amusait les rustres par des tours de gibecière, tandis que le second leur racontait ses débuts comme musicien : « Je tirais de mon instrument des plaintes d'une désolation tellement irrésistible, je le faisais gémir et sangloter, au point de navrer jusqu'à la mort les crapauds

d'alentour... Que dirais-je de ma voix, si mélodieuse au dire de ma mère, qu'elle aurait fait gâter les œufs dans le ventre des poules?... Un jour que je chantais une complainte en cent couplets et que je n'étais arrivé qu'au dixième de la kyrielle, une bande de soudards exaspérés par mes vocalises et mes pastourelles, menaça de me faire un mauvais parti. J'embouchai ma cornemuse et me mis à souffler de plus belle, dans l'espoir de les disperser. Mais à peine avais-je exécuté une ou deux loures, que je me sentis empoigné par le collet et lancé d'un mouvement si impétueux sur la monture d'un des cavaliers, que je tombai sur ma pibole à laquelle le poids de mon corps arracha une plainte à attendrir des pierres. Hélas, mon braon avait défoncé ma fidèle musette! La pauvrete avait exhalé son dernier soupir en compatissant à ma détresse! Un souffle aussi sonore, quoique moins inodore lui fit mes adieux! Puant lourdaud! me dirent les soldats. Ils n'auraient su m'appliquer épithète plus congrue!

Jugez si les pignoufs prenaient plaisir à ces bourdes!

Ils jetaient les bras au ciel, joignaient les mains, courbaient leurs corps en toutes postures, se heurtaient l'un contre l'autre comme

s'ils n'eussent pas été bien sages, au risque de jouer à leur tour de leur trompette naturelle.

Entre deux exercices du jongleur et deux parades du musicien, ces artistes vidaient proprement les fouillouses de leurs auditeurs. C'était là le tour le plus ingénieux et le plus profitable de nos prestidigitateurs.

Un peu plus loin, Claes, le Roi élu la veille, circulait avec la défroque d'un marchand d'aquavita.

Il allait de groupe en groupe, feignant la cécité et la caducité et se faisant conduire par un gamin qui n'était autre que le petit Snap. Le blanc-coulon rinçait et remplissait les gobelets et coulait le numéraire dans l'escarcelle du faux aveugle.

Il se trouva que cet après-midi, comme la kermesse était le plus animé, le capitaine Heemskerck, en quête de vauriens à tout faire, se mêla à cette foule. Il avisa un rassemblement de bayeurs ceux-là mêmes qui, après avoir été adroitement grugés par Prigard et Ferret, étaient allés perdre leurs derniers liards dans une partie de dés, jouée avec Guingeois, pipeur émérite. Il ne leur restait plus même de quoi se payer une gaufre, un broc de cervoise ou une gorgée d'aquavita.

Justement ils s'attroupaient non loin de Claes. C'était de grands lendores, plus rebondis que musclés, mais trapus et solides tout de même, avec des figures où l'abrutissement le disputait à la fourberie. Gaillards impulsifs et turpides capables de se livrer aux pires extrémités, à la disposition du premier tentateur venu. Couards ne retrouvant de courage que lorsqu'ils se sont comptés et sentis les plus forts.

Heemskerk les eut promptement jaugés sur leur mine patibulaire à souhait.

Pour entrer en matière et se les concilier, il commanda à Claes de leur verser à boire. Puis, comme ils l'entouraient en claquant goulument de la langue et faisant mine de vouloir trinquer avec lui, avec des effusions de reconnaissance servile et des sourires hébétés : « J'aurais un léger service à vous demander, mes garçons » leur dit Heemskerk à mi-voix, mais pas assez bas pourtant pour que ses paroles échappassent à l'ouïe du faux aveugle, marchand d'aqua-vita qui se tenait quelque peu à l'écart. « Il me faut des compères déterminés, des tape-dur. Il y a d'ailleurs gros à gagner. Pourrai-je compter sur vous? »

— Ya! Ya! Sur nous tous! grognèrent-ils en se rengorgeant. A votre service, Seigneur!

Quelle aubaine inattendue! Voilà qui remet-

trait peut-être quelques escalins dans leurs gibecières!

— Or donc, reprit Heemskerk, vous n'êtes pas sans avoir entendu parler de certain freluquet bourgeois, de ce damoiseau de la ville qui se fait appeler le Prince des Marchands?

— Messire veut parler de maître Goswin? interrompit l'un des maroufles, un rousseau mafflu et chafouin, aux yeux gris et clignotants, que ses congénères avaient surnommé Mijauw ou Miaou.

— Parfaitement, acquiesça Heemskerk. Figurez-vous que ce mijauré me doit de l'argent et refuse de s'acquitter?...

Dès le commencement du colloque, Claes, tenu en éveil, s'était rapproché insensiblement de manière à ne pas perdre une parole.

En entendant citer Goswin, il redoubla d'attention et flaira aussitôt quelque noirceur, surtout que la physionomie de cet étranger ne lui disait rien qui vaille.

— Aujourd'hui même, poursuivait le sou-doyeur, j'ai rendez-vous avec mon olibrius, là-bas, à une lieue d'ici, près de la drève des chênes, à l'orée des bois... Vous connaissez l'endroit?

— Comme notre propre paroisse! miaula Miaou.

— Voilà qui va bien! jubila Heemskerk. Hola, qu'on leur verse une nouvelle tournée!

Claes s'exécuta avec empressement.

— Vous m'y attendrez dans une couple d'heures, reprit l'âme damnée de Wolfort, pour m'accommoder la charogne en question au saupiquet de vos triques!

Les pacants se trémoussaient en une pantomime éminemment suggestive et gloussaient d'impatience :

— Nous en répondons, seigneur.

— Il aura son dû...

— Nous lui trouerons la paillasse!...

— Nous lui boucherons le bordier!..:

— Nous lui ferons dégorger ses tripes!...

— Il la dansera!... Haro!... Hawourrt!...

— A merveille! approuva Heemskerk. Tenez vous blottis dans les fourrés et quand je vous crierai : « A la rescousse! » vous vous ruerez sur lui et me l'écrabouillerez sans merci... Faut pas qu'il revoie son Bruges!

Et les brutes de trépigner et de se tortiller de plus belle en redoublant de grognements. Elles acclamaient Heemskerk, lui baisaient les mains, pour un peu elles l'auraient accolé. Le mauvais chevalier eut toutes les peines à repousser ces mufles baveux, empestant le graillon et le carlet.

— Voici déjà vos arrhes! leur dit-il en glissant une poignée de couronnes dans la patte velue de Miaou, leur digne chef. « Après le travail, je vous en compterai le double!... Vous faut-il encore d'autres gages? »

— Que nenni, mon prince! Marché conclu! déclara Miaou.

Et faisant tournoyer un formidable gourdin : « Il me tarde de saluer Goswin du bonjour que voici! »

— Farceur, va! approuva Heemskerk, en gratifiant d'une condescendante taloche les bajoues du rouquin. « Donc à tout à l'heure, nos compères... Il n'y a pas de temps à perdre. En route! »

— Nous y courons de ce pas! Comptez sur nous, not' maître.

Et quitte à se rejoindre plus loin, ils feignirent de se disperser, balourds, brimbalant outrageusement des fesses.

Heemskerk avait pris les devants.

Claes en savait assez.

— Tout doux, mes agneaux! se disait-il. On y sera avant vous!

Après avoir renvoyé au camp son fidèle Snap, le blanc-coulon, il s'empessa d'avertir, mais

avec la plus grande discrétion, tous les truands répandus sur le champ de foire, à commencer par Ferret, Huguet, Prigard et Guingeois. Ils auraient le temps de s'armer et grâce à leur connaissance du pays, ils accourraient par les chemins les moins praticables.

Et Claes bénissait la Providence de l'avoir prévenu de ce qui se tramait contre son protecteur devenu son protégé.

XVI

Comment Claes et ses truands déjouent ce complot

Cependant Goswin était parti de Bruges.

Il avait pleine confiance dans la bonté de sa cause. Les dangers ne l'effrayaient pas. Il risquerait d'autant plus volontiers sa vie que depuis ce matin, celle-ci lui apparaissait sous des couleurs rien moins que radieuses. La fatale échéance arriverait le lendemain même. Le délai expirait au coucher du soleil, et il se trouvait toujours sans l'argent nécessaire pour y faire face. En dépit de sa jeunesse, de tout ce qui le retenait à l'existence, à commencer par son amour pour la délicieuse Gertrude, par la perspective d'une félicité sans pareille que lui aurait procurée une union depuis si longtemps rêvée; l'infortuné Goswin s'abandonnait secrètement à toutes les affres du désespoir.

Trop bon chrétien, trop croyant et trop fier aussi pour se suicider, il n'allait pas sans envisager avec une sorte de soulagement la possibilité d'avoir le dessous dans son duel avec Heemskerck.

En traversant les campagnes qui menaient vers le bois, il ruminait les plus tristes pensées.

Se repentait-il de sa générosité, de ses gestes magnanimes? Oh que non. Il n'aurait pu agir autrement. Le commerce ne lui avait été qu'un moyen de faire des heureux.

Il avait même rencontré toujours chez sa fiancée l'approbation de sa conduite. Cette enfant élevée par des marchands, de braves marchands sans doute, mais quelque peu vulgaires et étroits tout de même, n'avait jamais cessé de partager ses sentiments du plus large et total évangélisme. Elle avait même pris son parti contre les Vanderdonck qui, d'ailleurs, ne protestaient que timidement et finissaient par se rallier à sa manière de voir.

— Hélas, se disait Goswin, les vents contraires continuent à souffler! Aucune des sommes sur lesquelles j'étais en droit de compter n'est rentrée dans mes coffres!... Pas une lettre, pas un mot pour me rassurer. Rien qui m'aurait permis de demander un nouveau sursis... Et dire que je touchais à la plénitude du bonheur, que j'al-

lais épouser la meilleure des femmes! Ah, c'est donc mon intervention en faveur de ce corsaire qui aura causé ma ruine? Se peut-il que Dieu réproue ma conduite comme inconsidérée? Non, n'est-ce pas? Bien au contraire. En ce cas, Dieu se désavouerait lui-même! Tout malheureux que je suis, ma conscience m'approuve. Oui, si la chose était à refaire, je n'agisais pas autrement que je ne l'ai fait!

Fort de cette conviction, ce matin il avait pris congé de Gertrude, en se faisant violence pour ne pas donner à cette séparation le caractère d'un adieu. Il avait même affecté plus d'insouciance et d'allégresse que de coutume. Cependant il l'avait embrassée plus longuement et l'avait pressée contre son cœur, le sourire aux lèvres, mais en la regardant jusqu'au fond des yeux, en refoulant avec effort les larmes qui menaçaient d'humecter ses paupières et de voiler ses prunelles.

Puis il avait retrouvé le courage de dénouer son étreinte et de s'éloigner sur une parole badine et enjouée. Jamais il n'avait senti comme en ce moment combien ils avaient été créés l'un pour l'autre. Il n'existait dans tout Bruges une autre jeune fille comme elle. De son côté, Gertrude n'aurait jamais rencontré dans ce monde de marchands un jeune homme comme Goswin.

Ils communiaient, ils s'accordaient de toute leur âme, de tout leur cœur, de tout leur caractère, nous pourrions même dire de toute leur noblesse. On comprendra ce que souffrait le jeune homme en se disant qu'il venait d'embrasser pour la dernière fois cette compagne élue et prédestinée. Peut-être souffrirait-il encore plus en se représentant la détresse de Gertrude, lorsqu'elle le saurait irrémisiblement perdu pour elle!

En dépit de son désespoir, Goswin était tout de même résolu à se défendre contre son adversaire. Le sang lui bouillait encore au souvenir des sarcasmes et de l'insolence du matamore. S'il finirait par se jeter sur l'épée de celui-ci, ce ne serait qu'après lui avoir porté une estocade mortelle. Il ne mourrait qu'après avoir assuré le repos de Gertrude contre la tyrannie de cet indigne parent.

L'arrivée de Heemskerk arracha Goswin à ses cruelles méditations. L'autre crut devoir le féliciter ironiquement sur son exactitude.

Pour toute réponse, le jeune marchand se contenta de prendre ses distances et de dégainer.

Heemskerk en fit autant, mais au moment de croiser le fer, il s'écria : « A moi les amis... A la rescousse! »

Aussitôt une vingtaine de drôles se précipitèrent des fourrés sur Goswin et tandis que les uns l'assaillaient par derrière et lui saisissaient les bras pour le désarmer, les autres, Miaou à leur tête, se mettaient en devoir de l'estourbir.

Dans son indignation et l'instinct de la conservation reprenant le dessus, le Prince des Marchands qui était parvenu à se dégager, ne songeait plus qu'à défendre sa vie. Au lieu de faire à ces paltoquets l'honneur d'une escrime courtoise, il se servait de son glaive comme d'une massue et en décrivait de terribles moulinets qui tenaient les assaillants à distance ou assommaient les plus agressifs.

Heemskerk se tenait prudemment à l'écart, attendant avec une confiance diabolique l'issue d'une partie vraiment trop inégale.

Malgré des prodiges d'adresse et de valeur, Goswin aurait eu infailliblement le dessous, quand une voix formidable jeta ce cri :

— Hardi les compaings! A vos maillets, à vos bonjours! C'est l'instant de montrer ses prouesses!

Il s'ensuivit un coup de théâtre aussi prompt qu'un coup de foudre.

Ce fut un renversement radical des situations. Qu'il fit beau voir Claes et ses truands dégager

Goswin en un clin d'œil, maîtriser Heemskerk, pourchasser Miaou et les autres brutes.

Rien ne rendrait leur déroute, leur consternation, leur panique. Les horions de pleuvoir comme grelons de giboulées.

— Grâce!... Merci!... Pitié!... Aïe... Aïe... Maïc! Assez... En voilà trop!... Ce n'est plus de jeu!

Et de geindre et de glapir. Les plus dégourdis de prendre les jambes à leur cou, les plus couards de se laisser choir et d'embrasser en pleurnichant les genoux des truands.

— Hardi les gars!... Haro sur ce bétail!... Tapons dur et ferme!

Claes et ses hommes s'emparèrent d'une demi-douzaine de ces vilains.

Les autres en furent quittes pour la frousse.

Comme nous l'avons dit, nos amis avaient commencé par se saisir de Heemskerk, lequel aussi abasourdi, plus lâche encore que ses satellites, s'était laissé désarmer, sans songer un instant à se défendre.

— Emportez-moi cette vermine jusqu'à notre camp où je ne tarderai pas à vous rejoindre! commanda Claes.

Prigard, Huguet, Ferret, Guingeois et les autres truands obéirent et entraînaient les prisonniers.

Les événements s'étaient tellement précipités que Goswin n'en revenait pas et que demeuré seul en présence de Claes son libérateur, il demeura quelque temps avant de pouvoir lui exprimer sa reconnaissance.

— Trêve de remerciements, messire, dit le Roi des Mendiants. Ce n'est qu'un prêtê rendu... Avouez toutefois que nous sommes arrivés juste à temps...

Et Claes raconta au marchand comment leur bonne étoile lui avait permis de surprendre le complot de ce mécréant et de ses suppôts.

— Mais encore une fois, quelle témérité de votre part, messire, de vous rendre seul à ce rendez-vous! C'était pousser un peu trop loin la magnanimité et la chevalerie! Ah, jeune homme, vous jugerez donc toujours les autres d'après vous-même!

Tout en lui faisant ces reproches quasi paternels, le digne truand constatait que Goswin avait un air soucieux assez étrange chez quelqu'un qui venait d'échapper à la mort comme par miracle. Sur ce ton de familiarité et de protection qu'il avait adopté dans ses rapports avec lui, il ne put même s'empêcher de lui en faire l'observation.

Le marchand tressaillit, parut secouer ses préoccupations, affecta de rire et de plaisanter

et, pour changer de conversation, s'informa en gouaillant de la façon dont s'étaient passées les fêtes de l'intronisation du nouveau monarque des Mendiants.

Claes ne fut pas dupe de cette gaîté. Les éclats en sonnaient tellement faux que loin de se réjouir, le truand s'affligeait à son tour, car il devinait une grande peine, refoulée dans le cœur de son protégé.

Alors, mystérieusement acquis à ce singulier personnage qui venait d'ailleurs de conquérir de nouveaux titres à sa pleine confiance, le jeune homme cessa de jouer la comédie et finit par faire l'aveu de sa situation précaire.

— Ah, mon bon Claes, soupira-t-il en terminant ses confidences, tu as agi pour le mieux et j'aurais mauvaise grâce à te reprocher ta prodigieuse intervention, mais hélas, que n'ai-je succombé sous les coups de ces malotrus!

— Ce regret est presque un blasphème, seigneur! protesta Claes. Car Dieu même a voulu préserver vos jours... Apprenez d'ailleurs qu'il continue à m'élire pour l'humble mais efficace instrument de ses desseins à votre égard... Gardez-vous de désespérer : je me fais fort de vous procurer l'argent nécessaire.

— Toi, Claes, toi! Est-ce possible? se récria le jeune homme. Non, tu plaisantes... Et cepen-

dant tu n'es pas gaillard à te jouer de ma détresse... Au contraire tu ferais l'impossible pour me secourir. Mais cette fois, tu n'en trouverais pas les moyens. Sais-tu bien qu'il s'agit d'une fortune? Alors... Tu viens de me prouver qu'il n'est rien que tu ne fasses pour moi. Tu m'as sauvé la vie — encore qu'elle m'était à charge — ; je te crois même capable de me sacrifier la tienne s'il le fallait, mais ce sacrifice ne servirait à rien... Ah, je suis maudit, perdu, jamais je ne survivrai à cette honte!

— Encore une fois, seigneur, cessez de tenter Dieu! reprit Claes avec une affliction presque égale à celle de Goswin. Ayez foi, sinon en son indigne serviteur, l'épave humaine, le paria que je suis, du moins en Lui, le Très-Haut... En son nom sacré, je vous promets de vous procurer les fonds nécessaires.

Comme le mendiant lisait sur le visage du jeune homme une arrière-pensée désobligeante, mais assez naturelle, il s'empressa d'ajouter, sur un ton solennel :

— Et cela de la façon la plus honnête. L'argent dont je dispose, j'en suis le légitime possesseur, j'en use en tout honneur, en toute liberté...

— Dirais-tu vrai?... s'écria le jeune homme. Ah ça, mon Claes, je te prendrais pour le diable,

si tu n'étais si bon! Oui, tu es plutôt un envoyé du Ciel, mon bon ange!

— Appelez-moi comme vous voudrez, mais demain vous serez mis en possession des cent mille couronnes... Je me présenterai chez vous à Bruges... Et si je manquais à ma parole, c'est que je n'y serais plus. La mort seule m'empêcherait de vous relancer avant le terme fatal... Donc, adieu. D'ici là, reprenez courage et confiance, messire, monseigneur... Ah, vos plus beaux jours vous attendent encore!

Claes mit une telle conviction augurale, une telle chaleur prophétique dans ces paroles que Goswin partagea sa foi, du moins pour le moment.

En pensée, il évoqua aussitôt l'adorable fiancée. Elle lui serait rendue en même temps que la fortune et que l'honneur. Réconcilié avec l'existence, il se décida à regagner Bruges. Claes ne le quitta qu'après l'avoir remis sur son chemin, aux approches de la ville.

XVII

Le supplice de Miaou, des autres mauvais rustres et de leur chef Heemskerk

Cependant Huguet, Prigard, Ferret, Guingeois et les autres truands entraînaient, au cœur de leur hallier, Heemskerk, Miaou et une demi-douzaine de marauds ligottés et engrillonnés.

Ils les poussaient devant eux à coups de pied, en dépit de leurs jérémiades.

Arrivés à destination, Huguet procéda au jugement des satellites du mauvais chevalier. Pour décider du sort de celui-ci, il attendrait le retour de Claes.

Juché, jambes ballantes, sur une tonne éventrée la veille, Huguet prononça le plus truculent des réquisitoires dans lequel il reprochait aux culs-terreux leur conduite à l'égard du généreux Goswin. Combien de fois laboureurs, pasteurs, bûcherons, bateliers n'avaient-ils pas été secourus par lui? Ne les avait-il pas comblés de bien-

faits? En temps de disette, après le passage d'estraders plus néfastes qu'une nuée de sauterelles, ne leur ouvrait-il pas ses granges et ses greniers? « Ah! fi! Pouah, les ingrats! s'écriait le juge. S'associer à pareille félonie! Faire le jeu du pire des traîtres et des couards! »

L'indignation de l'orateur ne nuisait pas à la pittoresque et croustilleuse licence de sa fantaisie. Bien au contraire. Il prodiguait à ces pacants les reproches graveleux et les insultes scatologiques. Tout le répertoire des invectives salées et pimentées y passa. Les confrères de la Passion ou les Enfants Sans Souci n'auraient trouvé improvisateur de cette verve pour fustiger le Vice et l'Iniquité dans leurs soties et leurs mystères.

L'orde équipe s'imaginait déjà attrait devant le Tribunal Suprême. Laisant au Juge Souverain le soin de les vouer aux flammes éternelles, Huguet se borna à les condamner à une peine moins cuisante ou plutôt à un dam moins prolongé.

La sentence les contraignit à se battre les uns les autres.

Pour commencer, Huguet leur ordonna de se mettre nus.

Pris d'une pudeur pour le moins insolite chez une engeance plutôt dévergondée, ils prétendaient

garder leurs bragues. A la vérité, ils auraient tenu surtout à préserver leurs charnures postérieures d'un contact trop immédiat avec les instruments du supplice.

Huguet ne voulant rien entendre, force leur fut de rabattre leurs dernières guenilles.

Convertis en parfaits Adamites, il leur fallut procéder deux par deux à une flagellation mutuelle, se fustiger réciproquement les reins à coups de trique, de courroie, de corde à nœuds et de gourdins. On leur laissait le choix de l'outil.

D'abord les engagements furent plutôt timides. Des amis s'étaient même appariés dans l'intention de s'épargner le plus possible. Ils se livraient à des feintes et des parades. D'autres se ménageaient mutuellement par crainte de la riposte. Ils se flattaient légèrement le cuir au lieu de l'entamer. Les escourgées leur auraient plutôt servi d'émouchoir.

Mais entrepris par Huguet qui menaçait de les livrer à des exécuteurs moins timorés, les flagellants finirent par rendre coup pour coup et par taper de plus en plus ferme.

Lorsque leur zèle se ralentissait, Huguet et sa truandaille les stimulaient à grand renfort d'interjections et de menaces imagées :

- Allons-y rondement!...
- Une! Deux... Trois!...

- Dans le mille!
- En plein sur le truffion.
- Du nanan!
- Au cœur de l'écu!...

A la longue, les patients y allaient si allègrement que la rouge purée giclait de leurs fessards arrondis.

— Crevé le potiron! Enfoncée la citrouille! s'esclaffaient les loustics.

La galerie s'émerveillait surtout de l'entrain que Miaou mettait à assouplir le derme de son partenaire. Pour l'accommoder ainsi, il devait avoir une dent contre lui et saisir l'occasion de satisfaire une ancienne rancune. Il vous le fouaillait avec une telle ardeur, que l'autre ne cessait de geindre et ne parvenait à lui rendre coup pour coup. A la fin, le patient s'abattit, vautré sur le ventre.

— Fort bien, Miaou! approuva Huguet. Bien travaillé, mon fils. Mais à présent, il s'agira d'adorer ce que tu as brûlé... Baise-lui la patène à ce pauvre!

Et force fut au bourreau de se baisser sur sa victime et de poser les lèvres sur les chairs qu'il avait presque réduites en bouillie.

Après cette dernière facétie, les justiciers se décidèrent à rendre la liberté aux maroufles qui regagnèrent leurs chaumines enfumées en se

traînant presque à quatre pattes, conduits par Miaou, le plus endurant de la bande.

Pris d'une commisération réelle, quoique un peu tardive pour le compaing qu'il avait si pres-tement charcuté, Miaou s'était décidé à le char-rier sur ses épaules comme le boucher l'eût fait d'un porc ou d'un veau.

Mais il restait aux truands à faire justice du principal coupable.

Celui-là, ils se l'étaient réservé pour la fin de leur session.

Solidement garroté, attaché au tronc d'un arbre, dépouillé comme les autres de tout ce qu'il avait sur le corps, Heemskerk avait assisté non sans angoisse et sans grincements de dents au supplice de ses satellites.

Il ne compatissait évidemment pas au sort de ces marauds, mais leurs chairs sanglantes et écorchées le faisaient trembler à l'idée de l'état auquel il se verrait bientôt réduit lui-même.

Pour décider de son sort, Huguet attendit le retour de Claes.

Quand le Roi des Mendians se fut approché de lui, Heemskerk commença par se rebiffer et payer d'audace. Sommé de se faire connaître :

— Peu vous importe! dit-il.

— Votre nom et vos qualités, ou vous serez branché sans autre forme de procès!

A cette menace de Claes, le gremlin se nomma, mais non sans se réclamer de Wolfort, régent de Flandre.

Loin d'en être intimidé, Claes poursuivit son interrogatoire et demanda au prisonnier les motifs qui l'avaient fait attenter à la vie du marchand Goswin.

Heemskerk déclara qu'il ne dirait plus un mot.

— Ah, c'est ainsi? fit Claes. En ce cas, les camarades que voici trouveront bien moyen de vous rendre plus loquace. Il n'est confesseurs plus insinuants et plus persuasifs!

— Avec votre permission, je m'en chargerais volontiers, intervint Huguet.

Le Roi acquiesça à la demande de son féal.

Toujours prompt à saisir les ridicules et les tares du prochain, Huguet avait été frappé d'emblée par le gros nez évasé du sire d'Heemskerk.

— Pour commencer, dit le jeune bourreau, nous allons tourner sa seigneurie du côté du soleil... Bon. Voilà qui est fait... A présent, il me faudrait un fétu de paille ou un brin de gazon...

Prigard courut le lui cueillir.

— Encore une fois, Messire, nous avouerez-vous vos complots et nous direz-vous les raisons qui vous appellent à Bruges?

Avec des pirouettes et des tortillements scuriles, avec des rires moqueurs, inquiétants comme des menaces, Huguet se penchait vers Heemskerk et lui promenait le brin d'herbe le long des bajoues, autour des yeux, aux commissures des lèvres et au-dessus de la moustache.

Heemskerk se hasarda encore à protester :

— A votre aise, mon garçon. Vous m'avez dépouillé. Il vous reste à me tuer...!

— Ah que non! se défendit Huguet. A vous faire éternuer. Tout au plus. Nous n'en voulons qu'à votre pif, autrement dit à votre naze, ou encore à votre canule, ou, sauf respect, à votre os à moelle, mon beau sire.

— Trêve de plaisanteries... Vous ne saurez rien! grommela le patient.

— En ce cas, allons-y, mon gentil Huguet, ordonna Claes.

— Permettez, Naze ou Nazareth, reprit le plaisant tortionnaire, toujours avec des poses et des grâces de jongleur, je crois que votre noble appendice nasal emmagasine force chandelles, crapauds, morves, roupies et autres gringouaudes... Il convient de procéder à un curage

en règle... En d'autres termes, je suis fermement résolu à vous tirer les vers du nez...

Et joignant l'action à la parole, tandis que Ferret et Guingeois maintenaient le patient par la tête, de manière à le réduire à l'immobilité, Huguet introduisait le fétu dans ses narines et s'y livrait aux plus insidieuses et aux plus insupportables des chatouilles et des titillations...

— Assez... De grâce... Au secours!... Je deviens fou... Ma tête éclate!... At-chi!...

— Excellent remède contre les rhumes! diagnostiqua doctoralement l'opérateur.

— Arrêtez!... Arrêtez!... suppliait le torturé.

— Parle alors! dit Claes.

Le questionneur interrompit sa besogne.

— Je ne sais ce que vous me voulez! se lamenta le patient, à qui ce soulagement momentané rendait tout son entêtement et toute sa force de dissimulation.

— Rafraîchissons-lui la mémoire, mon Huguet! ordonna Claes.

Le bourreau se remit à la tâche avec plus de subtilité et de raffinements que jamais. Le supplice devenait vraiment intolérable. Aussi les spectateurs se désopilaient-ils extrêmement aux grimaces que ces démangeaisons infernales arrachaient au sicaire de Wolfort.

Finalement il n'y tint plus. Il écumait, il devenait épileptique, il se congestionnait, il était proche de l'apoplexie.

— Pour l'amour de Dieu, grâce. Je me meurs! râla-t-il. Je dirai tout. Aïe!

Et une nouvelle trêve lui ayant été accordée, il proféra d'une voix sourde, avec une résolution farouche :

— Vous trouverez un papier cousu entre la doublure et l'étoffe de mon pourpoint. Il vous renseignera...

— Courez me chercher ce papier! commanda le Roi.

Ferret s'en fut à l'endroit où on avait déshabillé les prisonniers, pour fouiller le pourpoint du misérable Heemskerk.

Sur l'ordre de Claes, Guingeois et Prigard délièrent le patient.

XVIII

Spermalie se déguise et s'enrôle parmi les mendiants

L'antipathie de Magrice et d'Hubert pour Heemskerk, leur méfiance n'avait donc été que trop justifiée. Encore ignoraient-ils le guet-apens qu'il avait tendu au chevaleresque Prince des Marchands. L'esclandre de ce drôle chez le bourgmestre avait suffi pour les édifier sur son compte. Du même coup, il leur ouvrit les yeux sur le véritable caractère de Wolfort. Le repentir de celui-ci? La pire des comédies. Hubert n'aurait été entre les mains du sire de Pervyse qu'un simple instrument pour aider l'usurpateur à s'assurer de Gérard et de ses partisans.

Cette politique abominable ne tarderait pas à être dévoilée à Hubert d'une façon plus péremptoire. Mais après ce qui s'était passé chez les Vanderdonck, si Hubert était plus résolu que jamais à rechercher le sire de Lampernisse et

sa famille, il n'était pas moins déterminé à les protéger contre les entreprises de leurs ennemis.

Dès ce moment, Spermalie conçut un plan hardi, dont l'exécution impliquerait non seulement la restauration du pouvoir légitime, mais la confusion, la chute et le châtement de l'usurpateur.

Pour commencer, Hubert se rapprocherait des Mendiants et de Jasmine. Il chercherait aussi à élucider le mystère entourant la naissance et les origines de Gertrude, la pupille des Vanderdonck.

Heemskerk n'avait évidemment aucun droit sur cette jeune fille. Mais dans quel intérêt l'avait-il confiée d'abord aux Vanderdonck et puis voulu l'arracher à ses parents adoptifs et rompre son mariage avec Goswin? La personne même de celui-ci présentait quelque chose de troublant; une indicible sympathie se dégageait de ses moindres allures. L'aristocratie de son caractère et de son genre de vie, comme aussi le mystère de ses débuts dans le négoce, de ses antécédents avant son arrivée à Bruges, ajoutaient au charme, à l'attrait, au prestige de ce Prince des Marchands.

Il fut convenu entre Hubert et Magrice que celui-ci demeurerait à Bruges pour y attendre les instructions de celui-là.

Puis, après s'être résigné à se déguiser en homme des bois, bûcheron ou forestier, le sire de Spermalie prit le chemin du Buisson des Mendiants.

Il lui tardait surtout de revoir Jasmine. S'il parvenait à identifier cette innocente, la Madone des truands, avec la comtesse Jacqueline, la dame de ses pensées, il se flattait aussi de découvrir le père de celle-ci, Gérard de Lampernisse, l'ancien régent des Flandres et peut-être jusqu'à ce jeune comte Florès, le légitime seigneur de la comté, dont on ne savait même plus s'il était encore de ce monde.

Hubert arriva au Buisson des Mendiants comme Heemskerk venait d'y subir le supplice imaginé par Huguet.

Quelle ne fut pas la surprise du sire de Spermalie en reconnaissant en cet homme dépouillé de ses vêtements et gardé comme un captif par quelques solides gaillards, l'arrogant sicaire de Wolfort?

Comment était-il venu échouer ici?

En attendant d'être renseigné, Hubert s'était mêlé à la foule des mendiants entourant le groupe du prisonnier et de ses gardiens.

L'attention était tellement concentrée sur ceux-ci que notre ami passa inaperçu.

Justement Ferret venait de rapporter à Claes le papier cousu entre l'étoffe et la doublure du pourpoint de Heemskerk et le Roi des Mendiants en prenait connaissance. A mesure qu'il lisait, le truand manifestait autant d'indignation que de surprise :

— Que vois-je? s'exclama-t-il de manière à être entendu de Spermalie comme des autres... Un joli métier que le vôtre, messire. Le Régent Wolfort, votre digne maître, vous chargeait par cet écrit de rechercher à Bruges et dans ses environs le sire Gérard de Lampernisse, les membres de sa famille et leurs partisans; de se saisir de leurs personnes, de les lui livrer à Gand ou de s'en débarrasser par le poison!

Un murmure de réprobation s'éleva de l'assistance. La scélératresse de Wolfort et d'Heemskerk dépassait les pires prévisions de Spermalie. Aussi son mépris et sa haine pour les chevaliers félons s'en trouvèrent redoublés.

Mais d'autres révélations lui seraient ménagées encore.

Après avoir froissé le papier accusateur et en avoir souffleté l'espion, à la grande joie de cette prétendue racaille qui pouvait à bon droit s'estimer plus propre et plus honnête que ce hobereau, Claes continua à en prendre connaissance :

— Je trouve nommé ici certain Hubert. De quel Hubert s'agit-il?

On pense si notre Hubert mêlé aux truands tendait avidement l'oreille.

— Lisez plus loin, dit effrontément Heemskerk.

— J'y suis... reprit Claes en continuant à déchiffrer le factum. Le personnage en question est le sire Hubert de Spermalie.

Hubert haletait de curiosité. De nouveau le hasard le servait pour l'édifier complètement sur le compte du traître.

— Et il vous est enjoint, seigneur Heemskerk, de couper la gorge à cet Hubert ou de l'occire d'une autre façon dès que vous estimerez n'avoir plus besoin de son aide et de ses services.

En entendant ces paroles, Spermalie dut se faire violence pour ne pas bondir sur Heemskerk et l'étrangler incontinent. « Les misérables! songeait-il. Ils sont encore mille fois plus lâches et plus infâmes que je le croyais. Mais à présent ma voie est toute tracée. En voilà toujours un de pris... A l'autre maintenant... Ah, la partie devient vraiment chaude! »

Il réfléchit quelques instants. Il lui venait une idée : « Que ne suivrais-je l'exemple de l'oiseleur qui se sert d'un oiseau captif pour capturer les autres? »

Cependant Claes se concertait avec Huguet, Ferret, Guingeois et Prigard, pour décider du sort de l'espion. Ils finirent par le vouer au gibet.

Toutefois, avant de l'expédier, Claes jugea opportun de le tenir quelques jours encore en captivité, moins afin de prolonger son agonie, que dans l'espoir de lui faire confesser d'autres scélératesses. Leur sentence étant rendue, les équitables vauriens entraînèrent Heemskerk dans les profondeurs du bois où il serait gardé à vue.

Quand la foule se fut écoulée, Hubert s'hardit à aborder le Roi des Mendiants, pour lui faire ses offres de service et obtenir la faveur de s'enrôler dans la confrérie des Libres Garçons.

Aucun de ceux qui l'avaient cependant rencontré quelques soirs auparavant sur le chemin de Bruges, avec Heemskerk et Magrice ne l'auraient reconnu. Il s'était grimé, maquillé, vieilli, défiguré et ensauvagé avec un art que Ferret et Huguet lui auraient envié. Il avait le sayon de bougran serré autour de la taille par un ceinturon de cuir fauve qui soutenait une panetière, un trousseau de flèches, un long couteau sans gaine emmanché d'une poignée de bois. Il s'était teint les cheveux et les avait convertis en broussailles où le peigne semblait n'avoir jamais en-

foncé son ongle. Des sandales aux pieds, les bras et les jambes nus, un arc en bois de frêne à l'épaule, on l'aurait dit couvert de la même écorce que les arbres de son repaire. L'allure et la mine de l'aspirant ribaud agréèrent au Roi des Mendiants, conquis d'emblée peut-être plus encore par des yeux limpides, un regard franc, qui lui rappelaient un être bien-voulu dont il était séparé depuis longtemps, que par le caractère éminemment farouche de son équipement et du reste de sa physionomie.

Claes l'accueillit sur-le-champ et le présenta à ses principaux sujets et compaings.

On épargna même au récipiendaire les épreuves d'usage ou du moins réduisit-on celles-ci aux rites strictement indispensables.

Tout au plus lui fallut-il se prosterner pour recevoir les trois coups d'une poêle à frire que Ferret lui appliqua sur le morion. Lui ayant donné ensuite l'accolade, il le poussa dans les bras des autres qui le traitèrent de la même façon.

Huguet, son parrain, l'appela le Chasseur et s'étant fait une entaille au pouce il l'invita à lécher les gouttelettes du sang qui en giclait.

Après ces cérémonies, le Chasseur fut autorisé à régaler la communauté de quelques lampées de bienvenue. Comme il s'agissait à présent de se

rendre utile, pour ses débuts et sur sa demande il fut commis à la garde du traître Heemskerk.

— Attention, camarade, l'avait charitablement prévenu le Roi Claes. En attendant que le col de ce bougre apprenne ce que pèse son cul, tu me réponds de lui sur ta propre tête. A son défaut, c'est toi, l'ami, qui iras danser ta gigue suprême pour le régal des corbeaux.

— Entendu, sire Roi, Je veillerai sur l'homme au gros nez, somme s'il logeait dans ma propre carcasse. On me séparerait plutôt de moi-même que de lui. Je ne le quitterai pas plus que son ombre.

XIX

Il retrouve en Jasmine sa bien-aimée Jacqueline la petite Comtesse de Flandre

Après avoir conduit et enchaîné Heemskerk, en dépit de ses protestations, dans une sorte de chenil, le prétendu Chasseur, en qui le prisonnier ne serait jamais parvenu à reconnaître Spermalie, se hâta de rechercher Jasmine.

Il la trouva assise devant sa cabane avec son inséparable Snap, qui lui chantait ses plus nostalgiques ballades, en s'accompagnant sur la rote. Rien de plus charmant que ce groupe. La candeur et la sympathie fraternelle en auraient fait songer à certains anges musiciens de Memlinck ou de Della Robbia.

Hubert demeura même quelques instants en contemplation, masqué derrière le feuillage. Puis il s'approcha du couple. Avec un rire niais, il esquissa une révérence pataude, en remuant les fesses, en tortillant les pans de son sayon :

— Vous plairait-il, Jasmine, de m'accorder un bout de conversation?

Elle ne répondit pas directement à cette demande, mais s'étant levée, elle lui fit à son tour une révérence où la grâce l'emportait sur la gaucherie et, minaudante, elle reprit quelques bribes décousues de la villanelle que venait de lui gauzouiller son Snap : « Ne touche pas à la fourche du faneur, car elle est trempée de sa sueur et cette rosée du travail te rendrait amoureuse du garçon... »

— Il ne s'agit pas de la fourche des aoûterons, gentille Jasmine, mais de certain ruban dont une damoiselle fit don autrefois à un damoiseau de ma connaissance. C'est même de ce gage d'amour que j'aurais à vous entretenir en particulier.

— Excusez, camarade, s'interposa le jeune Snap qui avait cessé de racler les cordes de sa viole pour lancer des regards plutôt ombrageux à l'intrus. « Mais j'ai pour consigne de ne pas quitter notre petite reine... Et franchement, vous voilà trop frais venu parmi nous, pour vous faire accorder pareille immunité.

— Tatata! on ne te l'enlèvera point ta petite Fée, mon mignon... Voyons, exécute-toi gentiment. Je n'en aurai que pour quelques instants à m'expliquer avec ta maîtresse sur des sujets

de la plus extrême importance et qu'elle et moi devons être seuls à savoir...

— Tout ce que vous voudrez, déclara Snap en frappant du pied, mais je ne m'en irai pas.

Et une indicible jalousie perçait dans le ton rogue de ces paroles.

— Et si la princesse te commandait de sortir?

— Voire! dit l'autre.

Conjurée par le regard à la fois impérieux et suppliant du Chasseur, la Petite Fée dit à Snap:

— Laisse-nous, mon enfant. Cet homme est vraiment un ami. Je n'ai rien à craindre.

Revenait-elle à la raison? Cessait-elle de simuler la folie?

Quoi qu'il en eût, Snap s'éloigna; l'air boudeur, en traînant les talons.

Quand il eut disparu et qu'il fut hors de portée de la voix, le Chasseur se précipita aux pieds de la jeune fille :

— Jasmine, ou, non, plutôt Jacqueline, Princesse Jacqueline. Inutile de dissimuler plus longtemps... C'est moi Hubert, le sire de Spermalie, votre ami d'enfance, presque votre fiancé. Reconnaissez-vous ce gage?

Et retirant le ruban de dessous son pourpoint, le ruban un peu défraîchi, tant il l'avait couvert de baisers mais aussi de larmes, il le lui mettait sous les yeux.

— Hubert!... Mon page!... Mon écuyer!... Se peut-il? Vous, encore sous ce déguisement!... Ah, je vous avais bien reconnu dès l'autre soir aux confins de la forêt... Je dus me faire violence pour ne pas me trahir... pour obéir à l'ordre de mon père... Ce que je me désolai depuis. Mais vous voilà de nouveau, ami...

— Oui, votre ami, votre féal, princesse. Ayez confiance en moi. Je sais tout, j'ai deviné ce que l'on me cache. Claes, votre père, le roi de cette tribu, est le sire Gérard de Lampernisse, le Régent de la Flandre, n'est-ce pas?

Jasmine fit un signe de tête affirmatif.

— Je viens vous délivrer, ma Jacqueline, ou mieux, vous rétablir en votre véritable rang. La Flandre est derrière moi. Nous vaincrons Wolfort, ou plutôt nous le jouerons, nous le dauberons comme un fourbe, un vilain matois de son espèce mérite de l'être. De ce pas, je cours me concerter avec votre père. La victoire est certaine. Dans trois jours au plus tard, les maîtres légitimes rentreront dans leur bonne ville de Gand.

Jacqueline lui tendait les mains; il les baisa avec transport; puis cédant à l'émotion, elle inclina la tête sur l'épaule de son ami et comme des larmes baignaient le visage de l'aimée, Hubert les cueillait de ses lèvres.

Le retour de Snap mit fin à ces effusions. Par discrétion le loyal enfant, quoi qu'il lui en coûtât, les avertissait de son approche en reprenant les couplets de sa villanelle : « Jeune fille, ne touche pas à la fourche du faneur, car le manche en est trempé de la sueur de ce garçon et cette rosée du travail te rendrait amoureuse de lui! »

« Mais toi, garçon, ne touche non plus à la quenouille ou aux fuseaux de la fileuse. Elle t'enroulerait le cœur comme de la laine et tu n'aurais plus qu'à mourir doucement étouffé sans qu'elle t'eût jamais aimé. »

Quelle tristesse! quel découragement le pauvre fanandel exhalait dans cette chanson.

Mais le bonheur est égoïste et dans leur joie de s'être retrouvés, ni Hubert, ni Jacqueline ne s'en émurent.

XX

Hubert feint de se faire le complice d'Heemskerk et lui rend même la liberté

Au comble de la jubilation, Spermalie s'empressa de rejoindre son captif.

Son bonheur le prédisposait presque à l'indulgence, sinon au pardon et il entraînait une sorte de cordialité dans la bordée d'injures dont il se crut forcé d'accabler son ennemi.

— Ah, te voilà, traître, brute, Nazareth!

Et ce disant, il lui tirait le nez avec plus de familiarité que de malveillance. Il feignait même de s'attendrir sur son sort, de s'humaniser :

— Tiens, mange et bois, malchanceux! l'engageait-il en poussant à l'orifice du chenil une écuellée de fêverolles et un broc de bière. « Ré-gale-toi! Car il te faudra prendre des forces pour ton prochain voyage, le dernier sans doute. Tu n'en as plus pour longtemps. »

L'autre qui avait commencé par geindre et grogner à l'apparition de son gardien comme un chien à l'approche d'un intrus, s'aperçut de l'apitoiement qui perçait dans ses paroles.

Il jugea le moment opportun pour essayer de le fléchir et même de le corrompre.

— Mon brave homme, fit-il en mâchonnant son frugal repas... je te dis mon brave homme quoique tu m'aies traité assez rudement jusqu'à présent, car je m'aperçois qu'il y a tout de même quelque bon sentiment qui subsiste en toi... Ah! si tu voulais agir tout à fait en chrétien, me rendre la liberté... m'arracher à ces ribauds...

— Motus! Ne dis donc pas de bêtises! protesta le Chasseur. Ton compte est clair.

Heemskerk insistait :

— Ce n'est pas ton dernier mot, camarade. Non seulement tu ferais une bonne action, mais une excellente affaire. Tu te serais acquis des titres à ma reconnaissance et à celle de mon maître, le tout-puissant Régent de Flandre.

— Turlutaine!... D'ailleurs la chose est impossible.

Le Chasseur semblait hésiter, ne résistait que mollement. Allait-il donner un commencement d'exécution au projet qui lui était venu à l'esprit tout à l'heure?

— Bon. Cela mord! se disait Heemskerk, à part lui, en épiant le trouble de son gardien. « Si tu me lâchais, l'ami, je te jure que nous ferions ta fortune. »

— Tarare! Autant me promettre la lune! A ce jeu, nous nous ferions pendre tous les deux. Bien le merci!

Spermalie continuait à jouer la perplexité et l'hésitation. Il hochait la tête et se grattait l'oreille.

Ce manège n'échappait pas au prisonnier. Aussi redoublait-il de sollicitations, en comptant encore plus sur la cupidité que sur la compassion du Chasseur :

— Rien ne t'empêcherait de fuir avec moi, reprenait-il. C'est une fortune qui t'attend, l'ami. Pour commencer, je te ferais nommer grand veneur, louvetier, maître des eaux et forêts, ordonnateur des fêtes et réjouissances de la cour...

— Promesses en l'air! faisait Spermalie de son air le plus sceptique.

— Mets-moi donc à l'épreuve... D'ailleurs que risques-tu à tenter l'expérience?... L'existence que tu mènerais ici n'a rien pour te retenir. A moins que tu ne préfères la condition précaire de ces misérables et que tu ne veuilles partager finalement le châtement ignominieux qui les attend.

Hubert réfléchissait toujours et ne protestait plus.

— Soit, dit-il, après quelques minutes, j'accepte le marché! Tu seras lib... mais écoute à ton tour, reprit-il après avoir regardé autour de lui. Je fais mieux. Je rendrai un tel service à ton prince qu'il m'en chérira plus que n'importe quel homme du monde.

— Parle. Que veux-tu dire par là? fit l'autre, tout oreilles, alléché et intrigué.

— Sais-tu quelles gens vivent ici en proscrits, en malandrins, en parias?...

— Je n'en ai aucune idée. Cette penaille n'a rien qui m'intéresse.

— En quoi tu as tort et tu fais grave erreur. Tu en conviendras si je te dis que sous la livrée et les stigmates des pires déchéances, mêlés à cette horde de va-nu-pieds, de pouilleux et de frelampiers, se dissimulent quelques compères dont la capture ferait ton maître gigoter et se trémousser comme un cabri. Oui ce buisson recèle un gibier de roi!

— Se pourrait-il? s'exclama Heemskerk.

Il croyait deviner. Son nez frétillait de convoitise :

— Veux-tu parler des seigneurs rebelles?

— Tu l'as dit. Et même de leurs chefs! Je les connais tous. Comment? C'est ce que je

t'expliquerai plus tard. Qu'il te suffise de savoir pour le moment que je suis prêt à te les livrer, aux conditions à débattre avec le comte Wolfort... Oui, messire, grâce à moi, il pourra se saisir du sire Gérard de Lampernisse et qui sait, peut-être même de son fils l'héritier du comté de Flandre.

Pour le coup, les naseaux du fourbe se dilataient à en éclater et les yeux lui sortaient presque de leurs orbites.

— Dis-tu vrai? Oh, le brave et l'excellent Chasseur!... Tu es un frère... Viens que je t'embrasse.

Hubert eut toutes les peines à se dérober à ces effusions.

— Du calme et de la prudence! dit-il. Ils sont redoutables par le nombre et le zèle de leurs partisans. Pour nous en emparer il nous faudra joindre la force à la ruse...

— Que décides-tu?

— Remis en liberté, tu courras avertir le sire de Pervyse... pardon, le légitime comte de Flandre... Qu'il se rende demain, à minuit, avec une centaine d'hommes bien armés, à la lisière de ces bois, tu sais près du chêne de Notre-Dame. Là, je vous attendrai avec quelques autres conjurés, pour vous servir de guide, jusqu'à l'endroit où nous surprendrons notre proie.

— Hourrah! jubila Heemskerk. Sois de parole, mon généreux sauveur, et il n'est rien que le comte Wolfort ne fasse pour toi.

Hubert l'avait débarrassé de ses liens.

— A présent, il importe de faire diligence. Tiens, prends par ici, ajouta-t-il en le faisant pirouetter sur lui-même et en le poussant vers la gauche des fourrés. Garde cette direction. Pour le quart d'heure nos truands sont occupés d'un autre côté.

Heemskerk ne se le fit pas dire deux fois. En détalant à toutes jambes, il aurait voulu entonner un chant de triomphe.

XXI

Le Chasseur se fait reconnaître du Roi des Mendians ou plutôt de Gérard le légitime Régent des Flandres

Hubert de Spermalie s'en fut retrouver Claes, le Roi des Mendians, ou plutôt le sire Gérard de Lampernisse.

— Eh bien, Chasseur, que vous prend-il? l'interpella celui-ci à son approche sur un ton rogue et en fronçant les sourcils. « Est-ce ainsi que l'on observe la consigne? Et que devient notre prisonnier?

— C'est précisément pour vous parler de lui que je vous ai relancé, monseigneur, répondit Hubert avec un respect et même une humilité qu'il n'aurait certes pas témoignés au simple Roi des Mendians.

Celui-ci fut même surpris de l'émotion que trahissaient ces paroles.

— Oui, monseigneur, je ne vous le cacherai pas, continua Hubert, « je suis en défaut, j'ai manqué à ma parole, j'ai abusé de votre confiance. Je suis même venu pour vous confesser ma faute, mais en nourrissant la conviction qu'après m'avoir entendu, vous me la pardonneriez et que vous approuverez même ma désobéissance. Pour le faire court, apprenez que le prisonnier ne l'est plus, je lui ai rendu la liberté... »

— Comment! se récria Gérard, mais c'est une folie, une abominable trahison! Et tu as l'audace de te présenter à moi. Tu es donc si pressé de mourir.

Et dans son courroux, le Roi des Mendiants soulevait déjà sa massue pour en assommer le coupable.

Mais celui-ci était tombé à ses genoux et cherchait à lui prendre les mains :

— Ne me frappez pas encore, monseigneur, implora-t-il. Quand vous aurez entendu ce qu'il me reste à dire, vous conviendrez que j'ai agi dans votre intérêt et dans celui des braves gens de cette comté. Ou si vous estimez le contraire et me condamnez, je suis prêt à payer mon erreur de ma vie... Et d'abord, seigneur, permettez-moi de me faire connaître et aussi de vous rendre

l'hommage qui vous est dû en vous saluant de votre véritable nom...

« C'est moi, votre serviteur, presque votre fils, le fiancé de dame Jacqueline, Hubert de Spermalie, et vous êtes, vous, seigneur, mon bon maître, le sire Gérard de Lampernisse, régent de Flandre, le père de nos princes légitimes. »

Et comme Gérard allait protester et se défendre, ne sachant encore s'il avait à faire à un traître, l'autre lui baisait les mains, les mouillait de larmes et se livrait à des effusions sur la sincérité desquelles il n'y aurait plus eu moyen de se tromper. C'était comme un torrent de prières jaculatoires. Puis, en dépit de l'art que Spermalie eût mis à se déguiser, il y avait une voix loyale et des yeux de lumière qui n'appartenaient qu'à lui.

— Ah! ne niez pas, messire, monseigneur. Reconnaissez votre fils et s'il est coupable, vous le condamnerez après, car tel que vous me voyez je me flatte avant tout d'être le plus fidèle, le plus soumis de vos serviteurs... Oui, s'il le faut, je mourrai volontiers, mais laissez-moi vous exprimer d'abord tout mon bonheur de vous avoir retrouvé et d'avoir revu ma douce fiancée... Ah! monseigneur, je vous ferai néanmoins un gros reproche. Pourquoi vous étiez-vous méfié de votre Hubert, aviez-vous douté de lui, au

point de le fuir et de quitter votre bonne ville de Gand, sans un mot d'adieu, sans un signe d'amitié... Si je vous pardonne cette méconnaissance, vous me pardonnerez de votre côté de ne pas vous avoir rejoint plus tôt. Hélas! je ne connaissais pas le véritable Wolfort. Mettez-vous à ma place. N'avais-je pas tout lieu de le tenir pour un preux et féal chevalier? N'est-ce pas vous même qui m'aviez placé à son service? Je le croyais aussi droit et irréprochable que vous-même. Hélas! je ne le connais que trop à présent. Lorsque j'eus vu clair dans son jeu et que je me fus décidé à le fuir pour me mettre à votre recherche, figurez-vous que le monstre porta le comble à la rouerie et que, m'ayant fait arrêter par les sbires lancés à mes trousses, il joua si bien la comédie du repentir que je fus de nouveau sa dupe et crus sincèrement à ses intentions de réparer ses crimes...

Et Hubert continuant à se débonder, raconta à Gérard de Lampernisse tout ce qui s'était passé depuis son arrestation avec Magrice, le soir du pèlerinage d'Hauthem, jusqu'à l'entretien qu'il venait d'avoir avec Jasmine ou plutôt Jacqueline.

Il finit par exposer en tous ses détails le projet qu'il nourrissait de mettre fin au règne de l'usurpateur et rétablir le pouvoir légitime; projet

pour la réussite duquel il avait pris sur lui de rendre la liberté à Heemskerk, le suppôt de Pervyse.

Non seulement, après l'avoir entendu, Gérard l'approuva, mais il entra lui-même dans la conjuration et lui promit le concours de tous les truands.

A deux, ils se concertèrent pour arrêter définitivement un plan d'action commune sur la réalisation duquel les lecteurs seront renseignés en temps opportun.

XXII

Détresse croissante du Roi des Marchands

Et d'abord, retournons à Bruges, où la situation de Goswin devenait de plus en plus critique. Les difficultés contre lesquelles il se débattait ne s'étaient pas encore ébruitées, mais Donat commençait à les soupçonner. L'heure de l'échéance ne tarderait pas à sonner et le créancier était bien résolu à se montrer intraitable.

Le Prince des Marchands n'osait compter sur Claes. Quelque confiance qu'il mît en lui, il ne pouvait croire qu'en son dévouement. Certes, le digne truand devait nourrir la ferme intention de lui porter secours, mais vraiment la tâche dépassait les forces humaines. Pour sauver Goswin, il eût fallu des miracles.

Naturellement le marchand n'avait rien dit de sa détresse à Gertrude et aux Vanderdonck.

Dans la maison du bourgmestre, on s'apprêtait à célébrer le mariage des deux jeunes gens. Les

Vanderdonck étaient d'autant plus pressés qu'ils tenaient à assurer les amants contre les machinations d'Heemskerck.

Ils ignoraient ce qui s'était passé depuis que le misérable était tombé au pouvoir des truands.

Dès son retour à Bruges, Goswin s'était empressé de se rendre chez le bourgmestre. Il raconta à sa fiancée et à ses futurs beaux-parents le guet-apens auquel il venait d'échapper, grâce à l'intervention quasi miraculeuse de Claes et de ses compagnons.

Gertrude et les Vanderdonck le félicitèrent non sans le tancer affectueusement pour s'être exposé de gaieté de cœur aux embûches d'un adversaire si haineux et si déloyal que cet Heemskerck.

Demeurés seuls, Goswin et Gertrude se réjouirent avec plus d'effusions encore de la fin de cette périlleuse aventure.

Cependant au milieu de leur entretien, Gertrude fut frappée du changement qui se produisait dans la physionomie du jeune homme, de son air subitement distrait et préoccupé.

Alors que le gracieux babil de la jeune fille ne se lassait d'évoquer les perspectives du bonheur qui les attendait dans quelques jours, quand ils seraient enfin unis pour la vie, le visage de Goswin s'était rembruni, un voile semblait passer

devant ses yeux, il songeait manifestement à autre chose. Il la regardait d'un air égaré, pour ainsi dire sans la voir.

A un moment, elle crut devoir lui en faire le reproche :

— M'entendez-vous, mon cher seigneur? lui dit-elle. Notre bonheur est proche. L'heure va sonner où nos vœux les plus chers seront exaucés.

— Oh oui, que notre bonheur est proche! balbutia Goswin, en l'embrassant.

Mais aussitôt, à part lui, il se disait : « Et toujours pas de nouvelles... L'heure prochaine, hélas, sera celle de la catastrophe. J'aurai donc vécu en favori de la Fortune, à la veille de connaître la félicité suprême; j'aurai joui de la considération de tout le marché, pour en arriver à cette débâcle!

» Cent mille couronnes à payer dans quelques heures! Et c'est à peine si je suis parvenu à en réunir une centaine. »

Mais s'apercevant enfin que Gertrude se taisait à son tour et que sa joie était tombée, il l'enlaça tendrement et sembla rappelé à la situation :

— Pardon, mon amie, un souci passager m'avait distrait de ta chère présence. Il s'est dissipé ou à peu près sous tes regards et au doux son de ta voix.

— Encore pourrais-tu partager tes soucis avec moi! dit-elle, un peu boudeuse. Ne suis-je pas là, désormais pour être de moitié dans toutes tes peines.

— Ma bien-aimée Gertrude, l'interrompit-il, non sans impatience, ne m'en demande pas davantage.

— Soit, mon Goswin, j'obéis...

— Et maintenant, chérie, il me faut te quitter... Mais, rassure-toi, je reviendrai sans retard. Et ce sera alors pour de bon. Tel est du moins mon plus ardent espoir. A mon retour, tu disposeras de moi comme tu l'entends. Nous serons mariés, à moins que... mais en voilà assez.

Et avec un effort, l'ayant baisée sur le front, il se détacha de ses bras et la repoussa doucement :

— Il le faut, au revoir, amie, Dieu veille sur toi! Bon espoir et bon courage...

Et à présent, songeait Goswin, en franchissant délibérément le seuil de la porte, avisons au moyen de faire face aux pires éventualités.

XXIII

Où le Roi des Mendians sauve son sauveur pour la seconde fois

Goswin se voyait donc acculé à la faillite. Comme il approchait, il aperçut des rassemblements devant son hôtel.

Ses embarras défrayaient la rumeur publique. On s'écartait, on se détournait de lui. Les badauds lui livraient passage avec plus de pitié que de respect. D'autres semblaient le narguer, le toisaient, le montraient du doigt. Il faisait évidemment le sujet de toutes les conversations.

Entrepris et harcelé par ses créanciers, renié et abandonné par ceux-là mêmes qu'il avait obligés et sauvés plus d'une fois de la ruine, objet de dérision pour ce peuple qu'il avait tant aimé!

A son entrée, il apprit qu'une délégation de marchands l'attendait, avec Donat, son créancier principal, à leur tête.

Il fit appel à leurs bons sentiments de confraternité.

Loin de compatir à sa détresse, ils s'en gausaient. Au refus de lui venir en aide, ils ajoutaient l'insulte et le sarcasme. C'était la revanche des envieux.

Donat se montrait le plus intraitable.

— Que voulez-vous, confrère, disait-il, c'est la loi, les affaires suppriment toute pitié, tout sentiment. Tant pis pour qui se trouve en défaut.

— Il n'y a donc plus l'ombre de solidarité entre nous?

— En matière d'argent ne vous fiez jamais qu'à vous-même.

— Ouais, disait un autre, jusqu'à ce jour, vous seul comptiez ici, confrère. Vous nous éclipsiez tous par votre luxe. Vous vous accapariez du marché. Il n'y en avait que pour vous. Pas de navire qui ne chargeât vos marchandises, à l'exclusion de toutes les nôtres. Vous ne nous laissiez que le rebut. A côté de vous, nous semblions à peine des colporteurs. C'est tout au plus si vos arrimeurs nous faisaient l'aumône de quelques pouces d'espace à fond de cale, pour y charger notre pacotille. Avec cela, messire se posait en bienfaiteur des vauriens et des pires forbans!

— N'est-ce point pour arracher à la justice et au châtement ce joli Liévin que vous-même vous êtes mis dans de si beaux draps, enchérisait Donat. Où est-il à présent ce corsaire? Où sont-ils ces mendiants, ces ribauds, ces rafalés sur qui le Prince des Marchands répandait ses largesses?... Où est-il cet autre bélétre, ce guenilleux puant que je vous vis un jour arracher aux flots?... Ah pouah, le cœur me lève à ce souvenir! Passe encore que Messire se soit ruiné si tel était son bon plaisir et s'il tenait à se faire idolâtrer de la peautraille. A chacun son goût, ses préférences et sa marotte. Bouffonnez à votre aise, encanaillez-vous, si tel est votre bon plaisir, mais pour Dieu, ne faites pas vos charités avec l'argent des autres!

— En voilà assez! dit Goswin. C'en est même trop... Vous êtes les maîtres. Tout ici vous appartient. Prenez-moi, jetez-moi au fond de la prison... mais épargnez-moi vos insultes!... Allons, appelez vos sbires et même vos bourreaux.

A ces dernières paroles, des rumeurs s'étaient élevées dans la rue, puis on avait entendu des pas dans l'escalier et les corridors.

Et au moment où Donat allait donner ordre aux garnissaires de procéder à la saisie et à la

contrainte par corps et où il avait déjà prononcé le sacramental : « Faites votre office », la porte s'ouvrit à deux battants et à grand fracas, comme pour livrer passage à un organe intempêtif, ou à la fatalité, au destin même!

— Un instant, les chacals!... Doucement, les hyènes! clama une voix de tonnerre.

— Claes! s'écria Goswin.

— Lui-même, messire!... Excusez ce retard, mais vive Dieu, nous arrivons encore à temps...

C'était Claes en effet, mais proprement vêtu, comme un bon marchand.

Derrière lui, portant des sacs pesants, enflés de numéraire et de lingots, venaient ses lieutenants Ferret, Huguet, Guingeois, Prigard, non moins déceimment attifés.

Sur un signe de leur chef, les trands marchèrent droit vers la table, sur laquelle ils déposèrent non sans les faire résonner leurs charges de précieux métal.

— Voici les cent mille couronnes de ces loups cerviers! avec cinquante mille autres pour vous, messire, dit Claes. Libre à ces gens et à leurs sbires de vérifier si le compte y est! En attendant, mes camarades et moi, nous nous en portons garants.

Goswin n'était pas moins stupéfait que ses

créanciers et il eut toutes les peines à recouvrer la parole.

— Vous voilà payés... Et à présent, sortez! commanda Claes en promenant sur les marchands un regard impérieux. Faites prendre ce qui vous est dû par vos gens!

Donat, atterré, tout pâle, obéit en s'inclinant plus bas qu'il n'aurait voulu, car ses jambes fléchissaient sous lui.

Quand tous furent sortis :

— Claes, mon bon Claes, s'écria Goswin, en lui saisissant les mains, tu me sauves la vie pour la seconde fois, mais cette fois mieux encore, car tu me rends l'honneur!... Pourtant, enlève-moi quelque scrupule, cet argent de salut...?

— Vous vient de la source la plus honnête. Vous pouvez l'accepter en toute confiance, ajouta-t-il, sur un ton attendri, comme si vous le teniez de votre père...

« Oui, c'est le produit des aumônes, des aumônes qui me venaient même de vous pour une bonne part. Elles ne font que retourner à leur maître. C'est un simple prêté rendu.

» En sept ans ce trésor s'est accumulé. Nous mendions l'obole au nom du Très Haut, c'est en son saint nom que nous la rendons, à un juste, au meilleur des chrétiens selon l'Évangile et le Christ même. »

— Mais mon bon Claes, je ne puis accepter ce don; je ne veux vous dépouiller de votre fortune. A supposer qu'il ne s'agisse que d'un prêt, quelle garantie vous donner? La mort peut m'emporter...

— En ce cas, la dette expirerait avec vous...

Et comme Goswin insistait : « Puisque vous tenez absolument à me donner un gage de votre solvabilité, je vous demanderai simplement la bague que vous portez à ce doigt.

— C'est bien peu de chose, fit Goswin. Une garantie dérisoire.

— Non pas... Surtout si je l'accepte sous condition.

— Et cette condition?

— Le jour où je vous rapporterai ce bijou, vous m'accorderez telle faveur qu'il me plairait de vous demander.

— A merveille... Claes ne pourra jamais me demander qu'une chose honnête. Voici. Je jure sur l'honneur de remplir cette condition.

Et détachant la bague de son doigt, Goswin la passa à l'annulaire de Claes.

Ils conversaient encore quand un nouveau tumulte s'éleva sur le quai. Cette fois, c'étaient des acclamations et des vivats.

— Vive le Prince des Marchands! Honneur à lui!

Un matelot bondit dans la salle comme eût déferlé la vague.

— Honneur au noble Goswin! clama-t-il tout essoufflé en agitant son bonnet.

La *Suzanne* est rentrée au port avec une pleine cargaison... La *Rebecca* ne tardera à la rejoindre... La *Mariette* la suit de près... Celle-ci eut à combattre durant sept heures contre une flottille de pirates turcs. Elle allait devoir se rendre, quand un vaisseau accourt toutes voiles déployées sous le vent. C'était le capitaine Liévin, celui-là même que vous aviez arraché à la prison, messire. Ayant reconnu de loin votre navire, il entreprit si crânement les corsaires qu'il les dispersa après en avoir coulé trois. Maître des deux plus importants, il ne tardera pas à les ramener, avec son vaisseau et le vôtre, pour vous en faire l'hommage...

— Se peut-il. O mon Dieu Tout-Puissant! s'exclamait Goswin, éperdu de bonheur. Seigneur, tu me combles de bienfaits! Et c'est ton infinie bonté pour moi qui se manifeste dans la reconnaissance de ces simples créatures!

Et il se laissa tomber à genoux sur un prie-Dieu devant le crucifix. L'assistance s'unissait à ses actions de grâces.

Ayant achevé ses prières, Goswin congédia le marin après lui avoir payé largement de quoi tirer une bordée avec le reste de l'équipage.

A la suite de ce matelot, une députation de marchands s'était introduite dans la salle.

C'était à qui féliciterait Goswin et lui ferait des offres de service.

Parmi ceux qui se réjouissaient à présent du retour de la fortune en sa faveur, il y en avait qui tout à l'heure, faisaient chorus avec Donat et les pires envieux.

Comme ces fourbes le harcelaient et lui prodiguaient les salamalecs, Goswin sentit le dégoût l'emporter sur sa charité, et peu s'en fallut qu'il ne les fît chasser à coups de trique par ses valets, comme le Christ avait dispersé les marchands du temple.

— Ce n'est pas encore pour cette fois que vous m'aurez jeté en prison, mes loyaux concurrents ! leur dit le jeune homme.

— Seigneur, loin de nous la pensée, protestèrent les envieux en bredouillant. Jamais nous n'avons douté de votre solvabilité, encore moins de votre honneur... Nous aurions tenu au contraire toute notre fortune à votre disposition.

— Bien obligé, ricana Goswin. Quand j'aurai besoin de quelqu'un vous serez les derniers à qui je songerai. Et pour l'instant je vous saurais

gré de me débarrasser de votre présence. Elle empeste l'air que je respire...

Ces mauvais riches n'avaient plus qu'à battre en retraite sous les huées du populaire qui se pressait au dehors.

Mais des personnages plus sympathiques faisaient à leur tour invasion dans la salle d'honneur.

C'était Vanderdonck accompagné de Magrice, le chevalier Lusitain. En même temps qu'ils avaient appris la situation critique de Goswin, ils avaient été avertis de son retour à plus de prospérité, de prestige, de puissance et de popularité que jamais.

Vanderdonck aurait voulu faire des reproches à son futur gendre pour lui avoir caché ses angoisses, mais il jugea que ce n'en était pas le moment, surtout qu'au fond il ne pouvait qu'apprécier et admirer la discrétion du jeune homme. Il se borna donc à l'accabler de congratulations.

— Et maintenant, lui dit-il, je vous enlève, mon garçon; il vous faut venir sur-le-champ chez nous. Je vous enlève. Au besoin, le chevalier Magrice me prêtera main-forte. C'est qu'on réclame instamment votre présence là-bas. Quelqu'un que j'ai laissé dans les sanglots et les larmes.

— Gertrude! s'écria le jeune homme. Comment se porte-t-elle?

— Elle se portera à merveille dès que vous la tiendrez dans vos bras!

— En route donc, il me tarde de la revoir.

Sur le point de sortir avec Magrice et Vanderdonck, il prit congé de Claes, qu'il trouva quelque peu soucieux à son tour. « Sans adieu, mon bon Claes, et même à bientôt, mon sauveur, lui dit-il. Je compte bien t'avoir à ma noce!... Et vous autres, mes amis, dit-il en s'adressant aux jeunes truands qui avaient accompagné leur Roi, vous fêterez aussi cette belle journée. En attendant voici déjà de quoi vous entraîner à cette fête. »

Ayant retrouvé sa munificence en même temps que sa fortune il leur distribuait avec des poignées de mains de non moins pleines poignées de numéraire.

XXIV

Le Buisson des Mendiants en veut à son Roi

Claes avait renvoyé ses compagnons dans leur camp et lui-même était demeuré une couple d'heures à Bruges où il avait conféré secrètement avec Magrice et avec Vanderdonck, puis il était retourné auprès de son peuple.

Il avait trouvé le Buisson en pleine allégresse.

Huguet, Ferret et les autres ayant assisté avec leur Roi au triomphe de Goswin et à la confusion de Donat avaient rapporté ces bonnes nouvelles à leurs camarades.

Celle du prochain mariage du Prince des Marchands avec la fille du bourgmestre Vanderdonck avait porté le comble à leur jubilation.

Les plus réjouis étaient naturellement ceux des leurs invités, comme on l'a vu, par Goswin aux fêtes nuptiales.

Aussi quelle ne fut la consternation de nos drilles lorsqu'à son retour Claes leur signifia qu'il

leur faudrait demeurer au Buisson jusqu'à nouvel ordre, par mesure de sécurité et dans l'intérêt d'une grande cause d'où dépendaient la gloire et la prospérité de leur confrérie.

Tous, du premier jusqu'au dernier, devraient se tenir à la disposition de leur chef.

On juge de la déconvenue de nos bougres. Quelque brillantes perspectives d'avenir que Claes faisait miroiter à leurs yeux, ces promesses étaient bien mystérieuses, bien vagues, cet avenir peut-être bien lointain pour les dédommager des réjouissances certaines et immédiates qu'ils s'étaient cru en droit d'escompter. Leur déception tournait même en sourd mécontentement.

Ils n'étaient pas loin d'en vouloir à leur Roi, de regretter de l'avoir élu. Sa popularité venait d'être sérieusement entamée.

Si la chose avait été à refaire ils n'auraient eu garde de l'élever sur le pavois. Ses partisans les plus dévoués, trompés dans leurs rêves de gourmandises, tous nos jeunes gloutons, forts buveurs et mangeurs, comme tous ceux de leur race, ne le portaient plus aussi chaudement dans leur cœur. Et s'ils n'allaient pas jusqu'à se déclarer ouvertement contre lui, ils maugréaient entre eux et pestaient intérieurement. Il leur faudrait donc faire leur deuil de ces copieuses

et succulentes ripailles! Renoncer à se gaver et à relâcher leur ceinture. Adieu poulardes et venaisons! Adieu futailles de vins de France et d'Espagne!

Hubert qui était aussi revenu au camp, toujours déguisé en Chasseur, eut toutes les peines à les calmer, à leur faire accepter la cruelle consigne que leur imposait leur Roi. Il insista, sans s'expliquer davantage que Claes, sur les compensations que leur réserverait l'avenir et sur la récompense que leur vaudrait un sacrifice si héroïque et tant d'abnégation.

Enfin, le sentiment reprit le dessus sur leur sensualité et la raison l'emporta sur leurs instincts.

— Ce n'est que partie remise, mes gouspins, leur avait déclaré Hubert en leur allongeant de fraternelles bourrades dans le dos pour rappeler le sourire sur ces faces généralement épanouies, mais devenues renfrognées et maussades.

Et il mettait un accent tellement persuasif dans ses paroles, une telle intelligence prophétique dans ses yeux clairs que tous, à commencer par les braves Huguet, Ferret, Guingeois et Prigard, avaient fini par partager sa foi en des ventrées futures bien autrement copieuses!

Empressons-nous de dire à leur honneur, que des réjouissances dont il leur fallait faire leur

deuil, ils regrettaient surtout l'occasion de témoigner une fois de plus de leur affection pour Goswin.

D'ailleurs depuis qu'ils avaient été associés à des œuvres d'équité, à des gestes du domaine de la chevalerie, sans qu'eux-mêmes s'en rendissent compte, un notable changement s'était produit dans les mœurs et les allures de nos truands. C'était toujours une gent turbulente et licencieuse, vivant en marge de la société régulière, mais du moins leurs infractions à la loi revêtaient un caractère plus anodin.

Leurs vols n'étaient plus que des larcins. Le brigand se comportait plutôt en maraudeur. Ils répugnaient à la violence et ne volaient que par nécessité. Pour exploiter la charité publique, ils exerçaient surtout ces talents de simulateur, en lesquels on a vu que Ferret, Huguet et les plus dégourdis de leur séquelle ne se connaissaient pas de rivaux.

A l'ascendant que Claes, leur Roi, exerçait sur ces êtres frustes et débridés, mais d'essence plutôt loyale et magnanime, s'ajoutait depuis quelques jours celui d'Hubert, leur nouveau compagnon, qui les avait conquis d'emblée par sa franchise, sa bonne grâce, sa familiarité cordiale et qui sans aller directement à l'encontre de leur

humeur souvent farouche et quineuse, les gagnait insensiblement à sa courtoisie, à ses façons conciliantes et pacifiques.

A telle enseigne qu'en des temps où nombre de chevaliers se comportaient en malandrins et en félons, on a vu ces ruffians, ces vauriens mis au ban de la société, agir en féaux et en paladins.

L'estime et la sympathie que Claes et sa fille la Petite Fée portaient au nouveau venu, contribuaient aussi à le leur rendre bien-voulu. Snap, tout le premier, avait été conquis par ce parfum de droiture et de foncière honnêteté qui se dégageait du prétendu chasseur.

Et cependant à un observateur attentif, n'aurait pas échappé certaine tristesse répandue sur la physionomie du blanc-coulon lorsqu'il s'appliquait à prévenir les désirs du Chasseur et le silence respectueux mais farouche qu'il gardait lorsque celui-ci s'entretenait avec la Petite Fée, et surtout l'extase presque trop poignante qui agrandissait encore ses beaux yeux bleus quand il couvait de ses regards le Chasseur et Jasmine.

Il était visiblement heureux du regain de santé, de gaieté et d'intelligence que l'arrivée de ce nouveau venu procurait à la Madone des mendiants, et, d'autre part, il semblait souffrir

de n'être plus seul désormais à veiller sur elle comme un bon chien et à la distraire par ses talents de ménestrel.

Il va sans dire que Snap, pas plus que le reste de la confrérie, ne se doutait de la qualité du Chasseur et des liens qui attachaient celui-ci à Claes et à sa fille, pas plus d'ailleurs que les mendiants ne soupçonnaient la véritable identité de ceux-ci.

Entretemps chez les Vanderdonck on accélérerait les préparatifs du mariage qui aurait lieu dans trois jours. Bruges même tout entier s'associait à la célébration de ces noces éminemment sympathiques. Après avoir acquis l'assurance de la soumission de son peuple à sa volonté et avoir remis provisoirement ses pouvoirs à Hubert ou plutôt au Chasseur, Claes était reparti pour Bruges.

Il se présenta chez les Vanderdonck l'après-midi même où l'on allait procéder solennellement à la signature du contrat. Cette cérémonie précéderait de deux jours le mariage qui serait célébré en grande pompe en l'église Saint-Sauveur. Déjà tout le monde patricien se pressait dans les salles du palais des Vanderdonck. Le populaire s'ameutait dans la rue.

Claes s'était de nouveau vêtu avec une certaine élégance comme l'avant-veille quand il était venu porter les cent mille couronnes au négociant aux abois. Les laquais l'introduisirent immédiatement auprès de leur maître que le visiteur avait désiré entretenir en particulier.

XXV

Le Roi empêche le mariage de Goswin et de Gertrude

— Ah, c'est toi Claes, mon bienfaiteur, mon sauveur! s'écria le jeune homme en se portant vers lui les mains tendues. Tu ne saurais arriver en un meilleur moment. Cette félicité qui se prépare pour moi, n'en es-tu pas l'instrument principal? Aussi si quelqu'un doit assister à ces noces, c'est bien toi tout le premier. Nous n'attendions même plus que toi. Viens donc, j'ai hâte de te présenter à ma fiancée. Mais auparavant je désirerais acquitter la dette que je te dois. Bien entendu, cette partie de la dette qui peut se payer en argent comptant, partie très infime et très accessoire, car pour la dette morale, la dette proprement dite, celle-là, eussé-je en ma possession tout l'or de la terre, il serait impossible à ma reconnaissance pourtant infinie d'en acquitter la moindre parcelle.

— Et c'est précisément à cette obligation morale que je suis venu faire appel, dit le visiteur sur un ton à la fois solennel et attendri, dont une profonde mélancolie tempérait la fermeté, et qui ne fut pas sans impressionner Goswin jusqu'à l'inquiétude.

— Reconnais-tu cette bague? Et il lui montrait l'anneau qu'il tenait de Goswin même depuis leur dernière rencontre.

— Parfaitement! répondit le jeune homme.

— Tu te rappelleras alors l'engagement sacré que tu pris en me la donnant?

— Certes, et cet engagement je suis prêt à le tenir quelle que soit ton exigence. Parle donc, et je m'exécute dans la pleine mesure de mes moyens.

— Vous n'êtes pas encore marié, seigneur?

— Pas encore, mais, Dieu merci, cela ne tardera guère...

Pourquoi cette question? Quel rapport y a-t-il entre mon mariage et l'engagement que je pris envers toi?

— Un plus grand que tu ne crois, hélas, mon cher Goswin... Prépare-toi à souffrir encore plus que tu ne le fis de ta vie. A souffrir par moi, mon pauvre enfant, par moi qui te sauvai et qui donnerais ma vie pour toi...

— Mon Dieu, que vas-tu dire?

— Encore une fois je te rappelle ta promesse, ton serment?

— Dieu me damne si j'y manque jamais.

— Hélas notre damnation commence parfois sur cette terre! Ou plutôt c'est un purgatoire terrestre qui nous ouvre la voie du ciel!...

— Abrégeons, veux-tu mon ami? A quoi tendent ces graves discours?

Claes hésita encore, regarda longuement le jeune homme.

Ainsi devait Abraham contempler Isaac au moment de le sacrifier. Puis rassemblant toute son énergie, il proféra lentement et d'une voix étranglée :

— Goswin, en vertu de ce que vous m'avez promis, vous renoncerez à vous marier et consentirez à me suivre sur le champ.

Goswin crut avoir mal entendu. Il fallut que Claes répétât ses paroles.

Cette fois Goswin pensa devenir fou. A moins que Claes le fût devenu lui-même. Le jeune homme éclata d'un rire égaré.

— Renoncer à me marier!... Vous suivre sur le champ!

Et il ricanait de plus belle.

— Oui, c'est là ce que j'exige. Et à moins de rompre votre serment, vous vous exécuterez.

L'air pathétique du vieillard imposait à Goswin et l'empêchait de douter qu'il parlât sérieusement. Le pauvre marchand n'avait même plus envie de rire.

— Tu veux m'éprouver, Claes, supplia-t-il... Que t'ai-je fait? En quoi t'ai-je manqué pour que tu me mettes ainsi à la torture? Voyons, tel que tu me vois je suis toujours prêt à m'acquiescer, à me soumettre à tes pires exigences... Encore faut-il qu'elles soient raisonnables, qu'elles demeurent humaines...

— Tu n'as qu'une parole, proféra Claes sur un ton à la fois implacable et déchirant. Moi aussi, j'ai dit...

— Mais encore, gémit Goswin de plus en plus affolé et qui se sentait sur le point de faire jeter ce sinistre augure à la porte — qui regrettait presque de l'avoir retiré autrefois de la Rye... Mais encore me diras-tu quel mobile t'inspire? Douterais-tu de ma fiancée? (1).

— Dieu m'en garde... La jeune fille est la vertu même.

— Alors pourquoi vouloir m'en détacher, Dans quel but?

(1) Presque tout ce dialogue est traduit d'une scène du *Beggars Busch* de Fletcher, dont il est question au début du présent ouvrage. G. E.

— Tu le sauras plus tard. Je ne puis t'en dire plus long en ce lieu.

Cependant Goswin se révoltait. Comment concilier la bonté poignante avec laquelle lui parlait ce vieillard et le renoncement atroce qu'il exigeait de lui.

Et cet air apitoyé d'un tortionnaire prêt à pleurer sur sa victime, à baiser et à caresser la chair qu'il crible de blessures.

C'en était à prendre le Bon Dieu pour Satan.

— Puissances célestes! gémissait Goswin. Ne pas me marier! Rompre avec cet ange qui possède toute ma foi, toutes mes amours! Et cela au moment où notre union allait s'accomplir.

— Il le faut! commandait son implacable interlocuteur. « Aujourd'hui ou jamais! »

— Encore une fois, mon brave Claes, tu veux rire... tu veux seulement m'effrayer... Je ne te savais si terriblement farceur... Ce jeu cruel n'a que trop duré! Le prolonger serait indigne de toi.

— Sur mon âme, seigneur, je ne fus jamais plus sérieux et même si triste de ma vie... Je n'ai pas le cœur à la plaisanterie soyez-en bien persuadé... Ai-je votre parole oui ou non?

— Je t'en conjure... Est-ce toi qui abuserais ainsi de moi?

— Libre à vous, seigneur, de vous dérober... mais en ce cas, c'en serait fait de votre honneur.

— Ah, misère!... L'as-tu seulement vue, la merveille qui m'agrée pour époux...

— Jamais!

— C'est la seule excuse de ta férocité... Imagine-toi ce qu'il y a de plus accompli. Le miroir même de toute beauté et de toute vertu! L'univers entier n'en possède de pareil...

Ne m'auras-tu sauvé, deux fois, cruel, que pour me rejeter dans une misère plus noire que tous les enfers? Que ne me laissas-tu périr sous les coups des sicaires d'Heemskerck? Pourquoi m'arracher aux serres de Donat et des autres rapaces si à présent tu te révéles créancier plus implacable encore?... Mais trêve de vaines paroles. Consens à la voir, et si tu t'obstines après cette épreuve, je la quitterai sur le champ pour te suivre... et pour aller mourir loin d'elle... Holà quelqu'un!

Un serviteur étant accouru, Goswin lui donna l'ordre de quérir sa fiancée, ses futurs beaux-parents et leurs invités. Ils ne se firent pas attendre, impatientés qu'ils étaient déjà du retard que mettait le fiancé à les rejoindre.

A l'entrée de Gertrude, du plus loin qu'il l'aperçut, Goswin avait saisi Claes par le bras : « Regarde, lui disait-il. La voilà. N'est-ce pas

qu'elle éclipse le jour et fait pâlir sa lumière? Vis-tu jamais créature plus radieuse? Décide de mon sort à présent. »

Gertrude s'était arrêtée, hésitant à se rapprocher du bien-aimé qu'elle voyait engagé dans un colloque animé avec ce visiteur.

Quoiqu'elle sût l'immense service que ce vieillard avait rendu par deux fois à Goswin, elle ne pouvait s'empêcher de nourrir une vague prévention à son égard. Le mystère qui l'entourait augmentait ses craintes. Elle n'était pas loin de lui attribuer une puissance occulte, redoutable en dépit de ses manifestations bienfaisantes et tutélaires. Elle ne laissait pas d'être jalouse aussi de l'empire que cet intrus exerçait sur son fiancé.

En ce moment Claes admirait très sincèrement la jeune fille, mais dans les regards qu'il arrêtait sur elle devait entrer une certaine tristesse apitoyée sur l'expression de laquelle Gertrude ne pouvait se tromper et qui augmenta encore ses appréhensions.

— Elle est ravissante en effet! disait Claes à Goswin.

Celui-ci s'était porté vivement vers Gertrude. Il lui prit la main, puis, sur le point de la mener à Claes, il la repoussa brusquement pour retourner sans elle auprès du Roi des Mendiants.

Ces allures bizarres mettaient le comble à l'anxiété de la jeune fille.

Les Vanderdonck et les invités commençaient aussi à s'étonner de l'agitation et de la physionomie bouleversée du prétendu.

L'air grave et décidé du visiteur ne les intriguait pas moins. Par égards pour un personnage qui avait rendu un service si considérable à leur ami, ils se tenaient à distance et se bornaient à chuchoter entre eux.

— Quel trouble s'est emparé de notre jeune confrère? disait un marchand à un autre.

— Il a l'air étrangement surexcité! constatait celui-ci.

— Il n'y a pas à dire, remarquait un troisième, ce particulier exerce un inexplicable ascendant sur notre Prince.

— Mais qui est-il? D'où sort-il?

Nul n'aurait su répondre à ces questions. Tout ce qu'on savait c'est qu'il s'était trouvé assez riche pour épargner au Prince des Marchands la honte d'une banqueroute.

Cependant Goswin était retourné auprès de sa fiancée, et, cette fois, l'avait délibérément conduite auprès de Claes et à l'écart du reste de l'assistance. Indifférent à ce qui se passait et se murmurait autour d'eux, il ne s'occupait que de Gertrude et de Claes.

Il présentait sa bien-aimée à son vieil ami, en des termes lyriques et passionnés qui par leur exagération même entretenaient le malaise de l'objet de ses dithyrambes et augmentait sa confusion. Surtout qu'en se répandant en éloges il l'étreignait, la caressait, appuyait son visage contre ses joues, faisait presque mine de vouloir l'embrasser comme s'il se fût trouvé seul avec elle. « Est-elle assez divine, hein, mon Claes? »

Un amateur n'eût pas vanté avec plus de chaleur une sublime œuvre d'art.

— En effet, acquiesçait Claes, que cette scène mettait lui-même à la torture et qu'il avait hâte d'abrégé.

— Eh bien, alors? insistait Goswin, en retenant toujours Gertrude qui se débattait presque afin d'échapper à ces démonstrations pour le moins insolites.

« Est-ce là un trésor dont il serait permis de se séparer de gaîté de cœur?... Et quand je t'aurai dit que son âme l'emporte encore sur ses charmes corporels, que son cœur est cent fois plus auguste et plus suave... Sa voix, mieux encore que son regard, révèle une partie de cette splendeur morale! Un écho du paradis, cette voix... mais parle donc, Gertrude! »

L'angoisse de la jeune fille l'aurait empêchée de prononcer la moindre parole.

— Et quant à l'amour qu'elle a bien daigné me vouer, poursuivait le pauvre Goswin, comment en définirais-je l'indicible caresse!... Rien n'en égale l'ardeur sinon la pureté!...

Gertrude était enfin parvenue à se dégager et à rejoindre ses parents.

Mais, au paroxysme de la détresse, Goswin continuait à adjurer son interlocuteur : « Le prêtre nous attend demain à l'autel... mon fidèle Claes! Il prononcera les paroles sacrées qui doivent nous unir pour jamais... Sois miséricordieux, mon Claes... Si tu me voulus jamais du bien ne m'arrache pas à ce paradis. Vois, tout est prêt pour la veillée des noces... les convives sont au complet. Autant d'amis qui seront les tiens. Viens, sois des nôtres... Songe qu'en me frappant tu la tuerais du même coup.

Pour en finir, sentant peut-être sa volonté sur le point de fléchir, résolu d'autre part, pour une raison mystérieuse mais capitale, à persévérer dans ses exigences, Claes eut une parole atroce :

— Qu'elle meure donc!... si elle est cause de ta honte... Adieu, je ne me suis attardé que trop ici... Le Destin nous commande... Il s'impatiente même... Je t'attends au dehors...

Et il s'éloigna, gagna la porte de la rue.

Goswin se sentait maté en dépit de toutes ses révoltes. « Le sort en est jeté... une voix plus

impérieuse, plus fatidique encore que la sienne me dit de le suivre! » songeait-il.

Et se précipitant vers le rassemblement au milieu duquel se tenaient les Vanderdonck et Gertrude, il prit son air le plus calme, le plus allègre.

— Une démarche urgente m'appelle au dehors, et me retiendra pour un temps loin de ces réjouissances... Peut-être vous rejoindrai-je plus tôt encore que je n'ose l'espérer... Il y va d'une dette d'honneur... de mon honneur, ma Gertrude... Sache que je n'avais pas fini encore de me libérer. Une dernière créance, la plus grave, doit être liquidée!... Mais peut-être ne s'agit-il que d'une simple formalité...

— Vite, un manteau, mon épée! commanda-t-il à un serviteur... Et surtout ne cherchez pas à me retenir...

Le malheureux ne s'apercevait pas des contradictions qu'il y avait dans ses paroles et même dans le ton de ces paroles.

Il y avait quelque chose de si déchirant, de si désespéré dans toute sa façon d'être et surtout dans l'accent de sa voix que Vanderdonck ne jugea pas devoir combattre le dessein du jeune homme.

— Allons, messeigneurs, dit le bourgmestre à ses invités au nombre desquels se trouvait

Magrice, qu'il en soit fait selon le désir du seigneur Goswin. En attendant son retour nous nous régalerons de notre mieux. Ne laissons pas refroidir le festin, encore moins notre allégresse. Donc à plus tard, Goswin.

Et sur cette invitation les convives passèrent avec lui dans la salle où allait être servi le plus somptueux des banquets.

Pendant Goswin avait retenu Gertrude dans l'antichambre.

— Et à présent, ma douce, ma toute gracieuse, ma divine Gertrude, dit-il, presque avec des larmes et des sanglots... un mot encore entre nous...

— Me direz-vous au moins à moi, seigneur, la véritable raison de ce départ inouï! dit-elle, partagée entre la douleur et la colère.

— Tu le sauras plus tard, mon amour... N'insiste pas... tu aggraverais encore mon ennui... Je n'ai plus que le temps de t'embrasser et de te répéter que je t'aime, que je t'adore au delà de toute expression, que je ne serai jamais qu'à toi... Adieu!...

Il la baisa à plusieurs reprises et la pressa longuement sur son cœur, mais c'est à peine si elle répondait à ses baisers.

Quoiqu'elle défailût dans ses bras, il trouva la force de se dégager et de se précipiter au dehors.

Demeurée seule, Gertrude s'abandonna à toute l'impétuosité de ses sentiments de dépit, de jalousie et d'humiliation.

— Quoi! se disait-elle. Est-ce là son amour? Sont-ce là ces noces projetées depuis si longtemps! Mes espérances, mes prières, n'auront abouti qu'à ce leurre... En dépit de ses exhortations, je ne puis me résigner à cette inqualifiable éclipse. C'est la seconde fois qu'il se dérobe, qu'il allègue un rendez-vous, qu'il subit une autorité plus impérieuse que la mienne... Et cette fois, il m'abandonne à la veille même de son mariage. Il fuit ma présence lorsque tous nos amis sont assemblés pour nous faire fête!

« Que cache cette abominable conduite? Quel joug subit-il? Quel est ce maudit Claes? Que veut-il à mon fiancé? Qu'y a-t-il entre eux? Ah! j'en aurai le cœur net. Je veux tout savoir. »

La résolution de Gertrude était prise. Elle prétextait un malaise et une indisposition assez explicables, pour regagner son appartement dès le commencement du repas.

Mais au lieu de se reposer elle changea rapidement de toilette, sans recourir aux services

de sa camériste. Et elle sortit, en cachette, décidée à se rendre en ce Buisson des Mendiants, où, à ce que lui disaient ses pressentiments, était en train de se décider sa destinée.

XXVI

**Gertrude tombe au pouvoir d'Heemskerk
et Goswin ou plutôt Florès, comte de Flandre,
retrouve Gérard son père**

La foule allègrement effervescente grouillait dans les rues et surtout aux abords du steen des Vanderdonck pour s'associer — douloureuse ironie — par des acclamations, des cortèges aux lumières et des sérénades, aux fêtes des fiançailles de Gertrude et de Goswin.

Masquée et voilée, la pauvre fiancée parvint à se frayer un passage à travers cette cohue et à gagner les portes de la ville. Ayant franchi les remparts sans rencontrer d'obstacle elle s'engagea délibérément dans la campagne.

Oui, elle était résolue à se rendre au Buisson des Mendians.

Elle y disputerait coûte que coûte son fiancé à l'influence exécrée qui le lui ravissait.

De la jalousie se mêlait à sa rancune. Gertrude ne s'expliquait la fascination insolite que Claes exerçait sur Goswin que par l'existence d'une femme, d'une rivale dont ce mendiant n'aurait été que l'émissaire.

Pour arracher son fiancé de ses bras il n'y avait qu'un autre amour, mais un amour dû à un sortilège, à un pouvoir infernal.

Par ce qu'elle avait retenu des rapports de Goswin avec les truands, la jeune fille se rendait vaguement compte de la direction qu'il lui faudrait suivre pour pénétrer dans leur repaire.

Comme elle approchait d'un carrefour, assez embarrassée quant au choix du chemin, elle rencontra un gros paysan qui n'était autre que Miaou.

A tout hasard, sans réfléchir à ce que sa démarche aurait de téméraire, elle aborda le maroufle et n'hésita même pas à se faire connaître :

— Je suis Gertrude, la fille de maître Vanderdonck, bourgmestre de Bruges, lui dit-elle. Il te faudra me conduire auprès de Claes le mendiant qui est venu quérir mon fiancé Goswin, le Prince des Marchands. Les truands ont certes quelque mauvais dessein sur lui et l'auront attiré dans un piège. Sois mon guide, et je t'en récompenserai généreusement.

En dépit de sa lourderie, Miaou gardait toutefois assez de malice. Plus encore que la cupidité un autre mobile le décida à se mettre au service de la jeune patricienne. Ne lui ménageait-elle pas l'occasion de se venger de ces truands qui lui avaient si cruellement étrillé les jambons? Il flairait quelque méchant tour à leur jouer à titre de représailles.

Le soir était tombé.

Miaou prit les devants et Gertrude s'engagea à sa suite dans les taillis où à mesure que s'épaississaient les futaies, les ténèbres aussi devenaient de plus en plus compactes. Plus ils s'enfonçaient sous bois, plus le rustre perdait de sa jactance.

Il n'avancait qu'avec mille précautions, suait à grosses gouttes, tremblait de tous ses membres au seul murmure des feuilles ou craquement des branches qu'il lui fallait écarter pour se frayer un passage. Un ver luisant l'inquiétait comme s'il se fût agi des prunelles d'un loup. Dans les ronces et les épines qui le piquaient à travers ses chausses, à l'endroit le plus capitonné de sa membrure, il n'était pas loin de reconnaître des griffes ou même la poigne de ses ennemis les truands, embusqués pour lui faire un mauvais parti.

Le poltron affectait cependant d'encourager la jeune fille. Il lui tendait une main tutélaire, mais

pour puiser lui-même plus d'assurance à ce contact.

— Que votre main est froide! disait-il à Gertrude. N'ayez aucune crainte, ma bourgeoise, je veille sur vous! En réalité c'était sa propre main, sa grosse patte à lui qui glaçait la menotte de sa compagne.

Il tardait à Gertrude d'arriver au but. Cent fois elle fut sur le point de renvoyer le pitaud et de poursuivre seule sa dangereuse expédition en s'abandonnant pour le reste à la grâce de Dieu.

A un moment, le couard, littéralement affolé, s'était mis à courir sans plus s'occuper de sa compagne.

Elle avait beau le rappeler, il poursuivait sa course éperdue, jusqu'au moment où, débouchant dans une clairière, il cogna et renversa presque deux personnages engagés dans un colloque animé.

L'un de ces hommes était le sire d'Heemskerck. Dans le second nous aurions reconnu Wolfort que, sur les conseils du Chasseur, le premier était allé trouver à Bruges, pour l'en ramener après avoir arrêté à deux un plan de campagne ne tendant à rien moins qu'à s'emparer en un hardi coup de main de Gérard de Lampernisse, des princes de sa famille et de ses partisans.

Troublés dans leur conciliabule, les deux conspirateurs harpèrent vigoureusement l'intrus.

— Halte-là, maraud. On ne passe pas!

Miaou se mit à hurler, à pousser de véritables miaulements de chat échaudé et, perdant tout à fait la tête, poussa la lâcheté jusqu'à appeler à son secours celle qu'il aurait plutôt dû protéger ou tout au moins engager à rebrousser chemin.

— Madame! Madame! criait-il. A moi, Madame... Aïe! Grâce... c'en est fait de moi...

— Emparez-vous de ce drôle, commanda Wolfort à une escouade de ses satellites qui se tenaient non loin de là.

Ceux-ci vous mirent rondement la main au collet du foireux et n'attendaient qu'un nouvel ordre pour le transpercer de leurs dagues ou le brancher sans autre forme de procès, quand Heemskerk ayant dévisagé le misérable de plus près se récria joyeusement :

— Eh, corbleu! qui voilà? C'est bien toi, ma Pleine Lune!

Il venait de reconnaître le chef de ses bravi de l'autre jour.

— Mais, du diable, quelle dame appellais-tu?

— A vrai dire, monseigneur, confessait Miaou tout heureux de cette diversion, il ne s'agit pas

d'une dame mais d'une simple damoiselle... Que je vous conte son histoire...

Et après avoir rapporté à Heemskerk ce qu'il tenait de Gertrude même, non sans tirer le récit en longueur afin de gagner du temps, il conclut en ces termes :

— Le mendiant en question n'est autre que le Roi de leur confrérie, un gueux du nom de Claes, celui-là même qui vint si mal à propos contrecarrer nos projets. Et le fiancé de la demoiselle se trouve justement être Goswin, ce riche marchand de Bruges, ce prince pour rire à qui nous étions en train de régler son affaire pour votre compte, messire, quand ces damnés ribauds accoururent à sa rescousse.

— Se pourrait-il? s'exclama Heemskerk au comble du ravissement.

Au même instant Gertrude apparut devant eux. Plus courageuse que son misérable guide elle s'était portée à son secours.

— Hourrah! exulta de plus belle l'homme au gros nez. Le hasard fait bien les choses, monseigneur, dit-il en s'adressant à Wolfort. Voilà qu'il vous livre incontinent la dame de vos pensées, l'intéressante mortelle que vous convoitez. Décidément vous êtes un favori de la Fortune.

On se représente la douleur et la consternation de la jeune fille. Que n'était-elle demeurée à

Bruges! C'est à présent qu'elle se voyait irrémisiblement perdue pour Goswin. Son coup de tête la livrait à ses pires ennemis.

— Tous mes compliments, ma nièce, ricanait l'abominable Heemskerk. Je vous y prends donc à courir les grands chemins. Et à cette heure indue... N'êtes-vous pas honteuse! Ah, il est grandement temps que nous tenions l'œil sur vous...

« Et quant à celui-ci, ajouta-t-il, en désignant Miaou à leurs sicaires, je vous charge de l'enrôler parmi vous, de l'équiper, quitte, au cas où il broncherait, à lui faire son affaire illico. Compris? »

Miaou se fut bien gardé de regimber et il suivit ses nouveaux compagnons qui escortèrent la jeune femme défaillante d'angoisse et de détresse. Elle se trouvait entre Wolfort et Heemskerk. Ils la soutenaient chacun par un bras et demeuraient insensibles à ses supplications.

Tandis que cette scène se passait aux confins du Buisson des Mendiants un événement non moins gros de conséquences et d'une portée non moins considérable se produisait dans une clairière plus proche du cœur de la forêt.

Claes rejoint par Goswin y avait conduit celui-ci.

Durant tout le trajet ils n'avaient pas desserré les dents. Le jeune homme avait la mort dans l'âme et l'autre, endurant lui-même le martyre, respectait trop profondément la douleur de son compagnon pour essayer de le consoler par des paroles qu'il savait d'avance vaines et inopportunes.

Mais après avoir marché quelque temps sous les ombrages, Claes fit halte, retint doucement Goswin par le bras, et se plaça devant lui, comme pour l'empêcher d'aller plus loin.

Ils se trouvaient en un endroit écarté, sous le ciel étoilé; face à face, n'ayant pour témoins de ce qui allait se passer entre eux que les futaies solennelles inclinant leurs branches vers la terre.

Après avoir regardé quelque temps son compagnon en silence, Claes lui mit les deux mains sur les épaules et lui dit :

— Vous apprendrez enfin, Goswin, pourquoi je suis venu mettre obstacle à votre mariage... Vous n'êtes pas Goswin, vous n'êtes pas un simple marchand, vous êtes un prince pour de vrai, mon enfant, vous êtes Florès, comte de Flandre, et je suis Gérard de Lampernisse, votre père...

Florès fléchit le genou mais le sire de Lampernisse le releva et le pressa longuement sur son cœur, tous deux confondant des larmes de la plus poignante tendresse.

Le jeune comte s'expliquait à présent l'étrange sympathie qu'il avait éprouvée de tout temps pour le faux mendiant depuis qu'il lui avait été donné de le retirer des eaux de la Suène.

Gérard lui raconta comment, averti par une voix secrète, du véritable caractère du sire de Pervyse, et appréhendant des dangers qui menaçaient son fils, il l'avait confié à Goswin, un brave négociant des Flandres, établi en Angleterre, et à qui il fit promettre sous serment de ne révéler à personne la véritable origine de l'enfant.

Goswin étant mort avait laissé toute sa fortune à son soi-disant fils.

Le sire de Lampernisse raconta aussi à Florès comment, par la suite, pour échapper avec sa fille aux sicaire de Pervyse ils avaient fui Bruges puis trouvé asile et protection parmi le rebut de la société, les gueux décriés, des êtres sans foi ni loi.

— Et maintenant, mon enfant, mais aussi mon souverain, mon fils qui êtes avant tout l'héritier du trône de Flandre — dit Gérard de Lampernisse, avec un redoublement de majesté tempérée par l'émotion, — vous comprendrez que l'intérêt de la patrie et le souci du bien public doivent primer en votre cœur tout autre senti-

ment, toute autre considération. Il faut que l'amour de la Flandre l'emporte chez vous sur toutes les autres amours... Quelque belle et touchante que soit la jeune fille que vous vous proposiez d'épouser, par sa condition et sa naissance elle est vraiment trop au-dessous de vous pour qu'il vous soit permis de partager le trône avec elle.

Tout en protestant de son obéissance filiale et de son dévouement à la chose publique, Florès suppliait son père de consentir à ce mariage; car sinon, disait-il, jamais il n'aurait trouvé la force de régner ou même de vivre. Oui le sacrifice que son père ou plutôt la Flandre exigeait de lui serait au-dessus de ses forces. Il ne monterait sur le trône que pour descendre au tombeau!

XXVII

**Confusion des traîtres
mais au prix de la vie du fidèle Snap
Triomphe des vrais chevaliers
et des mendiants chevaleresques**

Tandis qu'il exaltait sa maîtresse avec tant de passion et d'éloquence, que le père ne résistait plus que mollement et se trouvait sur le point de consentir à une mésalliance et de sacrifier la raison d'Etat au bonheur de son fils; voilà que l'intrusion de toute une compagnie vint interrompre leurs épanchements.

C'était Hubert de Spermalie, toujours déguisé en chasseur, qui précédait Wolfort, Heemskerk et un imposant parti de soldats au milieu desquels se débattait l'infortunée Gertrude.

— Voici, monseigneur, les deux principales

pièces du gibier que nous pourchassons, clamait triomphalement le Chasseur.

— Que vois-je Wolfort! s'écria Gérard de Lampernisse.

— Oui, mon ingénieux, mon rusé mendiant, je vous découvre enfin. Et du même coup je m'assure de votre fils, de ce freluquet, de ce damoiseau dont les extravagances firent la risée du monde des marchands parmi lesquels il s'était fauilé. Le joli prétendant au trône de Flandres que nous avons là! Incapable de gérer sa propre fortune il aurait voulu gouverner cette contrée! Un histrion, un bateleur ou même un de ces malandrins, parmi lesquels il recrutait ses meilleurs amis, eussent été tout aussi bien à sa place!

En entendant ces paroles, la pauvre Gertrude à qui la seule vue de son Goswin avait rendu tout son amour, se sentit plus malheureuse, plus désespérée que jamais.

— Mon Goswin est un prince! se disait-elle. C'est à présent que je le perds pour de bon! Hélas, adieu mon rêve de félicité! Tout le reste n'importait guère. Ceci nous sépare aussi implacablement que la mort même!

Hélas, comme en ce moment elle maudissait ses soupçons et sa jalousie!

A la vue de Gertrude, Florès avait fait un mouvement pour se précipiter vers elle, mais les gardes de Wolfort qui s'étaient déjà assurés de lui et de son père, l'en empêchèrent :

— Doucement, mon petit, ricanait l'abominable usurpateur. Désormais vous n'aurez plus d'accès auprès d'elle, à moins que ce ne soit sous la forme d'un galant sans tête ou d'un pantin ballottant à un arbre...

— Monstre, prenez plutôt ma vie! Que je sois sa rançon! s'écria Gertrude.

— Madame, la rançon serait trop belle pour une prise si dérisoire! fit Pervyse en s'inclinant avec une impertinente galanterie. C'est que vous ne doutez pas de votre valeur en implorant...

— Un tyran aussi implacable que Wolfort, l'interrompt la jeune fille...

— Pour un objet aussi piteux que Florès, reprit Wolfort en achevant la phrase.

Florès s'agitait, maintenu par ses gardiens :
« Allons, faites vite, disait-il. Puissé-je mourir avant de voir Gertrude fléchir devant cet infâme... N'importe quel supplice me serait préférable à la vie que je devrais à un Wolfort... Oh, ma bien-aimée Gertrude, ce que j'abandonne avec chagrin ce n'est point ma principauté, mon

trône ou même ma vie. Il n'y a que toi que je regrette... Je ne tenais à l'existence que pour la couler avec toi!

— Je comprends cela, reprit Wolfort sur son ton de froide raillerie. Ce sentiment honore le goût de l'amoureux. Mais mon joli damoiseau ignore encore toute l'étendue de sa perte... Sachez, messire Florès que celle à laquelle il vous faut renoncer à tout jamais, n'est pas la simple bourgeoise, l'infime rejeton d'un marchand, la roturière que vous pensez, ni même la nièce du sire d'Heemskerk... Nenni, mon fils... C'est Bertha, entends-tu? Bertha, la princesse Bertha, l'héritière du duché de Brabant... Elle fut bien malgré elle la cause de la guerre entre la Flandre et le Brabant. Bertha était encore une enfant à cette époque. Moi qui suscitais cette guerre, je fis enlever la mignonne duchesse que l'on vous destinait, dès le berceau, seigneur Florès, en même temps que je profitai de votre minorité, sire comte, pour m'emparer de votre trône.

« Il entra dans mes projets de réunir par la suite sous un seul sceptre — le mien, cela va de soi — la Flandre et le Brabant.

» A cet effet Heemskerk cacha la jeune duchesse chez le bonhomme Vanderdonck en la

faisant passer pour sa propre nièce. Elle y attendait dans une paisible et familiale obscurité l'âge de devenir ma femme... Hi! Hi! Hi Nul ne se douta de mes manigances. Le duc rendit bel et bien le régent des Flandres responsable du rapt de sa fillette. Il en résulta une guerre favorable à mes desseins et qui me rendit aussi populaire que la Providence... Sur ces entrefaites le duc de Brabant mourut et j'aurais déjà donné suite à mes projets de mariage et d'accession à deux trônes, si Bruges ne s'était révolté contre mon autorité. Fâcheux contretemps pour moi!

» Avec tous les marchands de cette ville, le bourgmestre Vanderdonck qui avait gardé et élevé la duchesse Bertha, s'était mis à la tête des mécontents et entretenait des intelligences avec le sire de Lampernisse, l'ancien régent de cette comté.

» Mais grâces en soient rendues à ma bonne étoile, ce qui fut différé n'est pas perdu! Je touche au but suprême que je m'étais proposé : le même jour me livre mes compétiteurs et me rend ma gracieuse fiancée.

» L'heure du supplice de mes ennemis sonnera aussi celle de mon mariage. A moi la

Flandre et le Brabant. Qu'en dites-vous, mon jouvenceau, le prétendu Goswin ou le prétendant Florès? N'est-ce pas superbement joué? Je vous souffle votre héritage en même temps que votre promesse. Je fais coup double, monseigneur, Ah! ah! ah! Laissez-moi rire. Il paraît que vous possédiez une flotte marchande que l'on vous envoyait dans le monde entier. J'ignore ce que deviendront les cargaisons fabuleuses que ces vaisseaux logeaient dans leurs soutes, mais ce que je sais, c'est que le navire sur lequel vous aviez fondé vos plus chères espérances et chargé votre principal trésor, vient de couler à fond. »

En se confessant avec ce cynisme, en se faisant des titres de gloire de cette série de scélératesses et de forfaits, Wolfort de Pervyse exultait de plus en plus. N'était-il pas assuré du succès? Quel ménagement avait-il encore à garder? Il ne se possédait pas d'admiration devant la réussite de ses machinations. Jamais artiste ne se fût extasié avec autant de complaisance devant ses chefs-d'œuvre. Avoir commis pareille série de noirceurs! Etre certain non seulement de l'impunité, mais s'élever au faite des honneurs et du pouvoir suprême. Il y avait de quoi éblouir le misérable!

Autour de lui tous gardaient à présent un

silence funèbre, plus éloquent que les insultes et les anathèmes.

Wolfort continuait à pérorer, à narguer ses victimes, à se griser pour ainsi dire à son triomphe, lorsque le Chasseur et Heemskerk qui s'étaient éclipsés depuis quelques instants reparurent, entraînant ou poussant devant eux d'autres prisonniers encore.

— Victoire complète, monseigneur! s'écriait Heemskerk. Ces gaillards-ci cachent sous ce harnois misérable deux des plus zélés partisans de la dynastie déchuë : les sires Arnold de Benthuizen et Costard de Cortemark. Et quant à celle-ci, cette blanche poulette, attifée comme une bohémienne, elle n'est autre que Jacqueline, la fille de l'ex-régent Gérard, la propre sœur du comte Florès.

Mais comme Miaou et les satellites de Wolfort faisaient mine d'entraîner la petite princesse, un jeune truand accourut et se précipita vers elle pour l'arracher à ces mercenaires.

C'était le pauvre Snap, l'énamouré, le fidèle, le dévoué compagnon de Jasmine. Avant qu'il eût tranché ses liens avec le couteau qu'il tenait à la main, un coup de massue asséné par cette brute de Miaou l'étendit mort aux pieds de la jeune fille.

En ce moment la tension des esprits était telle, les cœurs étaient haletants et crispés à tel point sous l'accumulation et le paroxysme des péripéties, que la mort du gentil fanandel détermina à peine une convulsion de plus dans la conscience pantelante des assistants. Il y eut seulement un murmure de commisération dans cette foule.

Seule Jasmine avait jeté un cri déchirant et s'était répandue en larmes tandis que les sicaires de Pervyse emportaient le cadavre du féal.

Le Chasseur ou plutôt Hubert de Spermalie aussi s'était senti le cœur étreint d'une commisération infinie pour le pauvre diable. Avait-il négligé d'initier le blanc-coulon à la trame complète du drame dont il avait machiné l'intrigue avec ses amis et qu'il se flattait de dénouer à la satisfaction de la meilleure des causes?

Le Chasseur se contraignit au point de ne rien laisser paraître de la désolation que lui causait la fin tragique du brave enfant et demeura tout entier à son rôle.

Wolfort, lui, s'était repris à clamer sa joie diabolique. Il ne se contenait plus, ne parvenait à rester sur place, tournait en les narguant autour du groupe pitoyable que formaient à présent Gérard de Lampernisse, le comte Florès, la duchesse Bertha, la comtesse Jacqueline, les

*Voyez
de...*

sires de Benthuyzen et de Cortemark. Il se démenait même comme un possédé et l'écume lui venait aux lèvres.

— Tayaut! Tayaut! claironnait-il. La copieuse battue!

Et s'adressant à Hubert : « Embouche ton cor, mon vaillant piqueur. Hardi le maître rabatteur! Une fanfare pour Florès, une autre pour Gérard, une troisième pour Jacqueline!... Nous leur devons bien ces honneurs funèbres avant de les expédier dans l'autre monde! Heemskerck, à toi de prendre ta revanche et de leur rendre avec usure le traitement dont ils s'avisèrent de te gratifier. Que tous soient pendus haut et court à ces branchages de leur Buisson des Mendiants. A commencer par Claes, le roi de leur patibulaire royaume.

— Non, pas ici, monseigneur, objectait l'homme au gros nez, le Nazareth comme l'avait appelé l'autre jour cet impayable Huguet en lui chatouillant les parois intérieures des naseaux, non, pas ici, différons plutôt leur supplice pour leur accorder un échafaud de parade, une mort en grand apparat devant la bonne gent de Gand, et pour que celle-ci soit édifiée définitivement sur leur sort, et les sache expédiés pour toujours...

— Tu as raison, Heemskerk, approuva Wolfort. Tu fus un serviteur modèle. A toi d'achever la besogne que tu as si magistralement menée.

— Et moi, monseigneur, dit le Chasseur, en se détachant du groupe des gardes pour se planter carrément devant Wolfort. Ne me complimenteriez-vous pas? Dites, n'ai-je pas bien rabattu le gibier? Mais à présent, poursuivit-il en élevant la voix et en prenant une pose quelque peu provocante, le rabatteur, le Chasseur a fini sa tâche. Comme je vous l'avais promis, tous ceux que vous recherchez vous ont été livrés. Aucun ne manque au rendez-vous. Le Chasseur vous salue avant de prendre congé! Hubert de Spermalie rentre en scène.

Et arrachant sa fausse barbe et sa crinière d'emprunt, Hubert porta vivement son cor à ses lèvres et en tira une fanfare stridente, une sonnerie éperdue qui eût fait crouler les murailles de Jéricho et convoqué les morts ressuscités au tribunal du Jugement Dernier.

Et le buccinatore enragé s'était rapproché du sire de Pervyse pour l'assourdir au risque de lui crever le tympan.

— Assez! Assez! vociférait celui-ci en se bouchant les oreilles. As-tu fini? Que te prend-il? Suffit.

Mais l'autre soufflait de plus belle comme s'il eût voulu faire passer tout le jeu de ses poumons dans l'embouchure et le pavillon de sa trompette.

Mais voilà que soudain, à ces formidables tonitruances répondirent en échos à peine moins tumultueux, les cris de toute une bande de nouveaux venus qui débouchèrent à la fois des taillis d'alentour.

— Alerte! A la rescousse! Haro sur les félons! Vive Florès! Vive le comte de Flandre... A mort Wolfort! Tue!... Tue!...

A la tête de cette armée imposante où les truands coudoyaient les milices brugeoises, se trouvaient Magrice, le bourgmestre Vanderdonck, Huguet, Ferret, Guingeois, Prigard, sans oublier Liévin, le Corsaire.

— Malédiction! blasphéma Wolfort, en changeant de couleur, car il comprenait que la partie était irrémédiablement perdue.

— Trahison! bredouillait Heemskerk, plus livide encore que son maître et flageolant sur ses maigres fuseaux.

— Non pas, mes seigneurs. De traîtres il n'y en eut jamais que chez vous. C'est au contraire

la fidélité et le loyalisme qui triomphent de l'astuce et de la félonie. Vous voilà pris à votre propre piège. J'ai rabattu le gibier. Tant pis s'il se retourne contre le mauvais Chasseur.

XXVIII

**Les mendiants abandonnent leur Buisson
et se rangent.**

Magrice adopte la Flandre pour patrie

Sur un geste du comte Florès on se saisit de Wolfort et d'Heemskerk et on les traîna vers la prison d'où ils ne tarderaient pas à être exécutés sur la Grand'Place de Bruges. Quant à Miaou on n'attendit pas pour le pendre qu'on fût sorti des bois.

Mais comment se représenter la jubilation qui s'était emparée des assistants, à cet épilogue inattendu. Florès et Gertrude ou plutôt Bertha, plus amoureux que jamais, s'étaient précipités dans les bras l'un de l'autre. De même le sire de Spermalie et la jeune comtesse Jacqueline ne se possédaient plus de bonheur et ne tarissaient en effusions. C'est tout au plus si le souvenir du

gentil Snap empêchait la félicité de Jacqueline d'être totale.

Magrice, le chevalier lusitain, ne savait comment se dérober aux félicitations dont l'accablaient tous ces braves gens des Flandres. Il avait bien mérité d'eux en entrant dans les projets du sire de Spermalie et en secondant ses efforts. C'était même lui qui avait décidé du triomphe de la bonne cause lorsqu'il était survenu au moment opportun non seulement à la tête des loyaux sujets du comte de Flandre, mais encore à celle des sujets non moins féaux de Claes, le roi des mendiants.

Ces honnêtes truands furent encore plus choyés que les autres. Jamais ils ne devaient connaître plus belle et plus réconfortante journée! Ils se trouvaient non seulement réhabilités, mais même ennoblis à leurs propres yeux. Ils pouvaient marcher de pair avec la fleur de la chevalerie.

Un seul nuage empêchait leur bonheur d'être complet : la fin tragique de Snap, leur benjamin.

Ils partageaient la douleur fraternelle de la petite comtesse Jacqueline qui avait été si longtemps, sous le nom de Jasmine, leur bonne Fée.

Mais peut-être pour le pauvre Snap même la

mort avait-elle été un soulagement et une délivrance? L'infortuné aurait bien fini par se rendre compte de la nature de son amour, et il aurait connu alors toute la détresse d'une passion sans espoir.

Or il n'y a rien de plus douloureux en ce monde, si ce n'est peut-être de survivre à l'élué de son âme, à une compagne aussi aimante qu'aimée!

En somme, le coup de massue d'une brute avait épargné au blanc-coulon les affres perpétuelles d'une tendresse non partagée.

— En voilà du neuf, hein, camarades? dit Huguet en donnant du coude dans les reins de Prigard. Que de changements!

» Les cloches n'ont guère autant de sons, ni la danse de figures! Le répertoire de notre pauvre Snap ne nombrerait chansons aussi variées, ni toi, mon subtil compaing ne comptes autant de tours dans ton sac! »

— Je constate surtout, fit Prigard, que notre compagnie en est bigrement réduite. Que t'en semble, Ferret?

— M'est avis, énonça celui-ci, qu'il ne tiendrait qu'à nous de jouer les seigneurs. A sup-

poser, se hâta-t-il d'ajouter, que le rôle nous convint.

— Pour ma part, déclara Guingeois, il ne me conviendrait pas du tout. Il comporte vraiment trop de simagrées!... Aussi, maintenant que nous voilà assagis et disciplinés malgré nous, préférerais-je conjurer un asservissement définitif en émigrant au plus vite. Transportons ailleurs notre libre Buisson...

Ici leur édifiante conversation fut interrompue car Gérard de Lampernisse, leur Claes, leur roi de la veille, s'était approché de ses anciens vassaux et entraînait vers eux, son fils, le comte Florès.

Après avoir prodigué ses remerciements à Hubert de Spermalie, à Magrice et à Vanderdonck, le jeune comte de Flandre devait bien aussi quelque reconnaissance à ces rudes et infimes truands qui n'avaient pas été, bien au contraire, ses moindres auxiliaires.

— Monseigneur, disait Gérard à son fils, voici encore de vos amis et certes des meilleurs. Je conviens que jusqu'ici leur genre de vie et leurs pratiques n'étaient point des plus recommandables, mais j'aurais mauvaise grâce à montrer

trop de répugnance à cet endroit, car je fus longtemps des leurs et même leur complice, encore plus responsable qu'eux-mêmes de leurs écarts puisqu'ils m'avaient investi de leur confiance.

» Au demeurant il n'existe garçons plus droits et plus fidèles, et je regretterais même qu'ils se rangeassent et fissent peau neuve si cette conversion leur enlevait de leur franchise et de leur spontanéité.

» N'oublions pas, mon fils, qu'ils me traitèrent toujours avec le plus entier dévouement et se comportèrent comme les plus loyaux feudataires aussi longtemps que je fus leur roi.

» L'un d'entre eux, Snap, le doux ménestrel, ne s'est-il pas fait « escoffier » pour notre cause? Vous l'avouerez-je même, mon Florès, ce n'est pas sans une certaine mélancolie que j'abdique ma souveraineté pour rentrer dans une société plus normale sinon plus morale ou moins excentrique. M'est-il permis, cher fils, de vous présenter une requête? Ayez pour agréable d'autoriser ceux-ci à nous accompagner à Bruges où nous trouverons bien moyen de les employer de la façon la plus profitable pour eux et pour notre florissante comté. »

— Vous avez entendu, mes amis? dit Florès à nos bons bougres. Il en sera fait selon le désir paternel et surtout selon mes propres vœux, car ne suis-je pas deux fois votre débiteur, à vous aussi? Hier je vous dus la vie et aujourd'hui je vous dois mon trône. Dès demain je vous attends à ma cour...

Et tous de remercier avec force révérences ou tortillements respectueux.

Cependant, demeurés seuls les quatre compères loin de s'enthousiasmer à la perspective de se muer en citoyens rassis et conformes, se virent au contraire confirmer dans leurs répugnances et leurs sentiments subversifs.

— Vrai, il n'y a plus rien à faire pour nous ici, reprit Huguet. Notre libre Buisson ne représentera bientôt que le jardin le plus banal et le plus symétrique des potagers.

— Notre rôle est fini ou plutôt la comédie se dénoue, ratifia Ferret. Quoique jeunes et friquets, nous sommes déjà trop vieux pour apprendre de nouvelles grimaces. Foin des colliers opulents au bout desquels s'accroche le plus souvent une chaîne de servitude!

— Mais nous pouvons encore exercer nos talents ailleurs. Par exemple en Angleterre, suggéra Prigard. Une idée. Si nous accompagnions ce seigneur portugais dont l'humeur aventureuse, éprise d'imprévu, se rapproche quelque peu de la nôtre? Le sire Magrice appareille demain avec le brave Liévin — presque un des nôtres celui-là — car on le requiert d'urgence là-bas et il n'aura pas même le temps d'assister au mariage de Bertha, duchesse de Brabant, avec le comte Florès et de notre petite Jasmine redevenue la comtesse Jacqueline, avec notre Chasseur, réincarné en sire Hubert de Spermalie. Nous aussi, nous étions invités à ces noces, mais nous nous passerons bien de ces ventrées cérémonieuses et de ces lampées protocolaires... Naviguons plutôt avec Magrice et Liévin!...

Ainsi dit, ainsi fait.

Magrice les prit dans sa suite et Liévin les enrôla dans son équipage.

Mais débarqués aux rives d'Albion, nos truands ne tardèrent pas à regretter leur Flandre et ils se firent rapatrier à la première occasion. S'étaient-ils rangés et amendés plus qu'ils ne le pensaient eux-mêmes? Avaient-ils subi plus despotiquement qu'ils se le seraient avoué l'emprise de l'ordre et de la norme? Nous ignorons aussi

dans quelle mesure ils s'appriivoisèrent et profitèrent de la gratitude du comte Florès.

Le plus piquant c'est que Magrice aussi éprouva la nostalgie de nos contrées et s'en revint vivre parmi nous. Contrairement à toute vraisemblance le mal du pays qui se déclara chez lui ne fut pas le mal de son pays, mais bien le mal de notre pays.

C'est Camoëns même qui nous renseigne à cet égard. Après avoir raconté comment son héros se couvrit de gloire dans le combat contre les chevaliers anglais, et comment il fut traité magnifiquement par le duc de Lancastre et les dames reconnaissantes, le poète des *Lusiades* ajoute : « Magrice au lieu de retourner dans sa paisible patrie, chercha, dit-on, de nouvelles aventures en Flandre et put heureusement mettre sa valeur non sans gloire, au service de ce pays. »

Comme nous le disions au commencement de ce récit, si différentes de ses contrées natales il faut croire que les nôtres après l'avoir déconcerté et choqué d'abord l'avaient conquis et même enchanté par la suite. Il devait s'assimiler le caractère à la fois farouche et débonnaire de notre race au point d'en être irrémisiblement possédé.

Son beau pays lui eût désormais paru trop monotone, trop immuablement serein.

Certains chroniqueurs ont prétendu qu'Isabelle de Portugal, femme de Philippe le Bon, duc de Bourgogne et comte de Flandre, envoya comme champion, Magrice contre un chevalier français, désigné par le roi Charles VII, auquel elle avait refusé de rendre hommage.

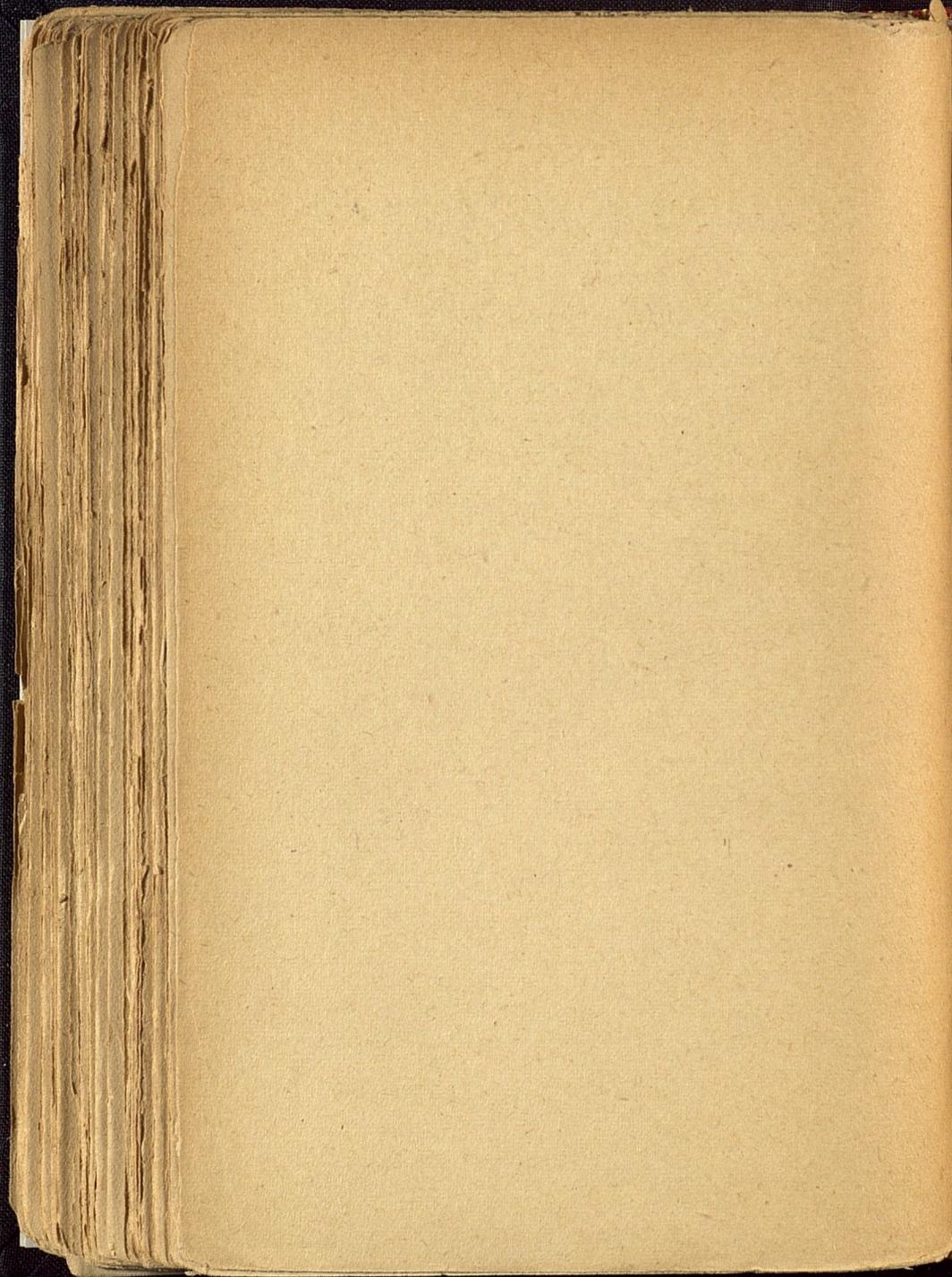
Mais cette aventure ne concorderait pas avec les temps et les règnes légendaires durant lesquels se seraient déroulés les événements auxquels le chevalier lusitain fut mêlé, d'autre part, et que nous venons de rapporter.

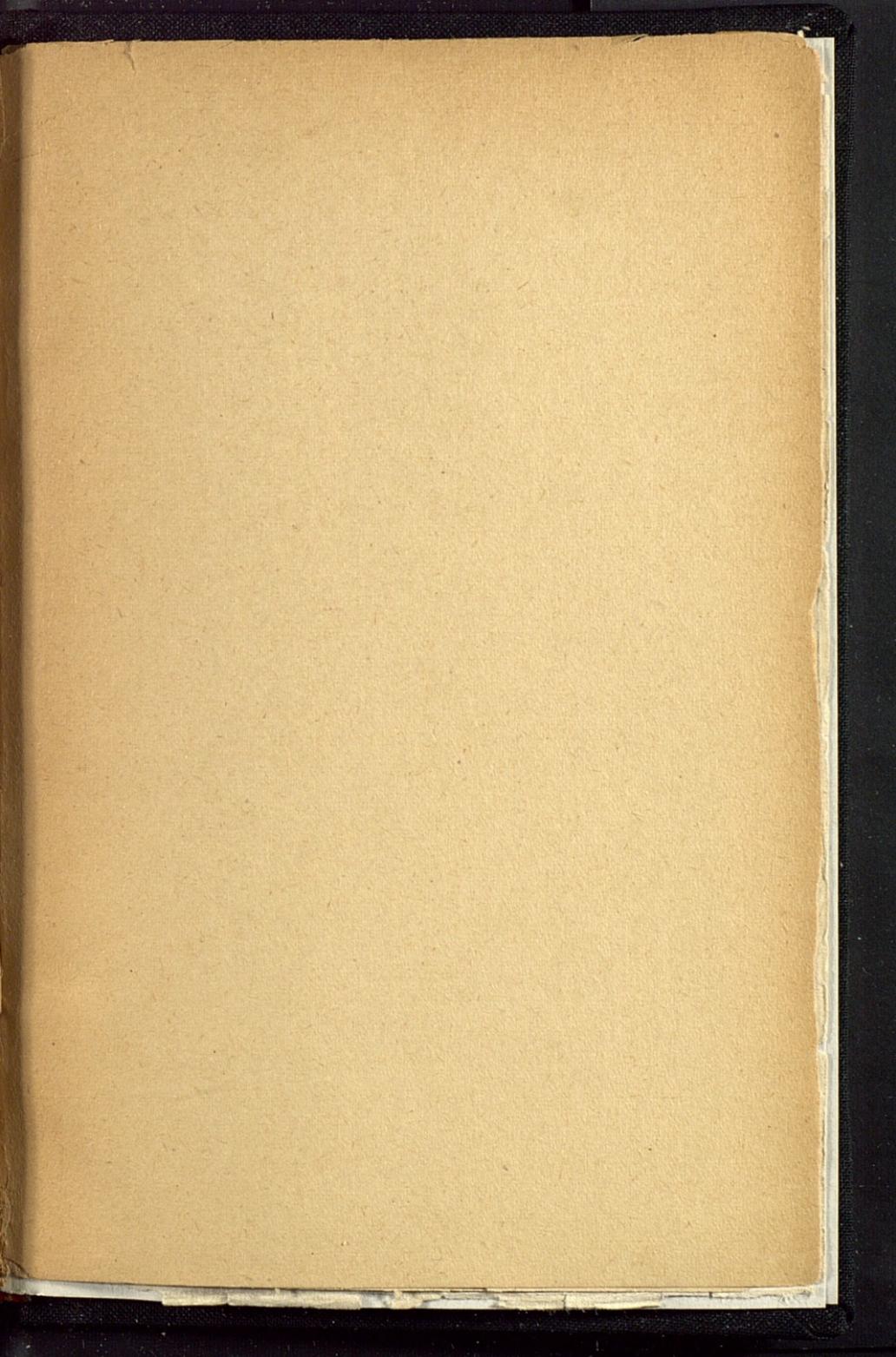
A l'encontre de ces chroniqueurs nous nous plaignons même à nous représenter le paladin revenu du goût des entreprises belliqueuses et blasé sur les gestes épiques.

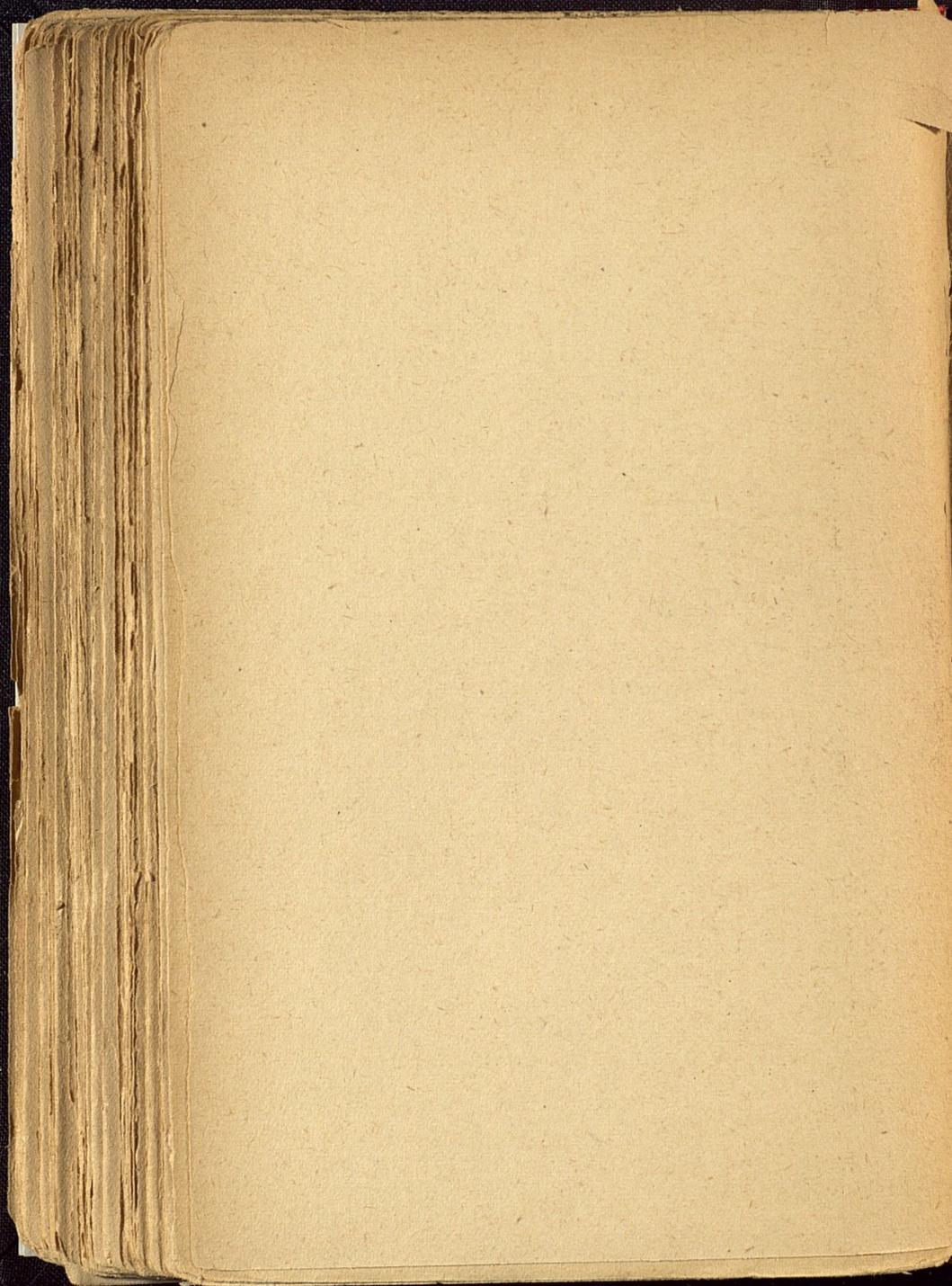
Epris d'une existence plus calme et en quelque sorte plus philosophique, ayant largement acquis après ses randonnées magnanimes, le droit à ce bonheur paisible, à cette médiocrité patriarcale que Christophe Plantin nous vante dans un sonnet fameux, il aurait trouvé cette félicité suprême en Flandre aux côtés d'une de ces sublimes épouses dont le dévouement, la constance, l'héroïsme gracieux et discret nous font paraître

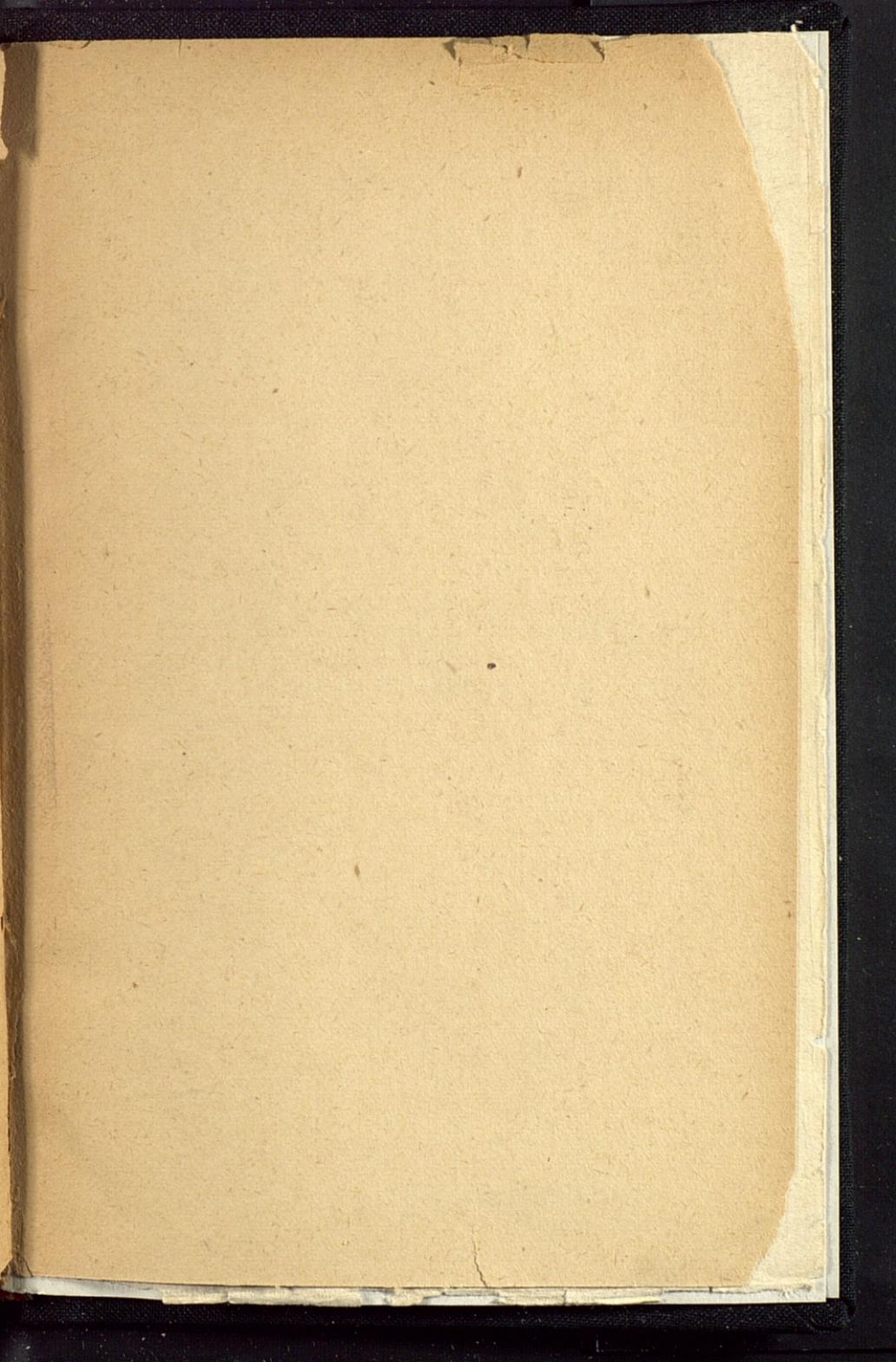
bien vains et bien surfaits les sacrifices et les courages trop claironnés et trop ostensibles.

C'est après avoir entrevu cette femme et ce bonheur qu'il se serait surtout décidé à se fixer chez nous. Et c'est en perspective de cette félicité conjugale qu'il aurait adopté notre patrie pour la sienne.



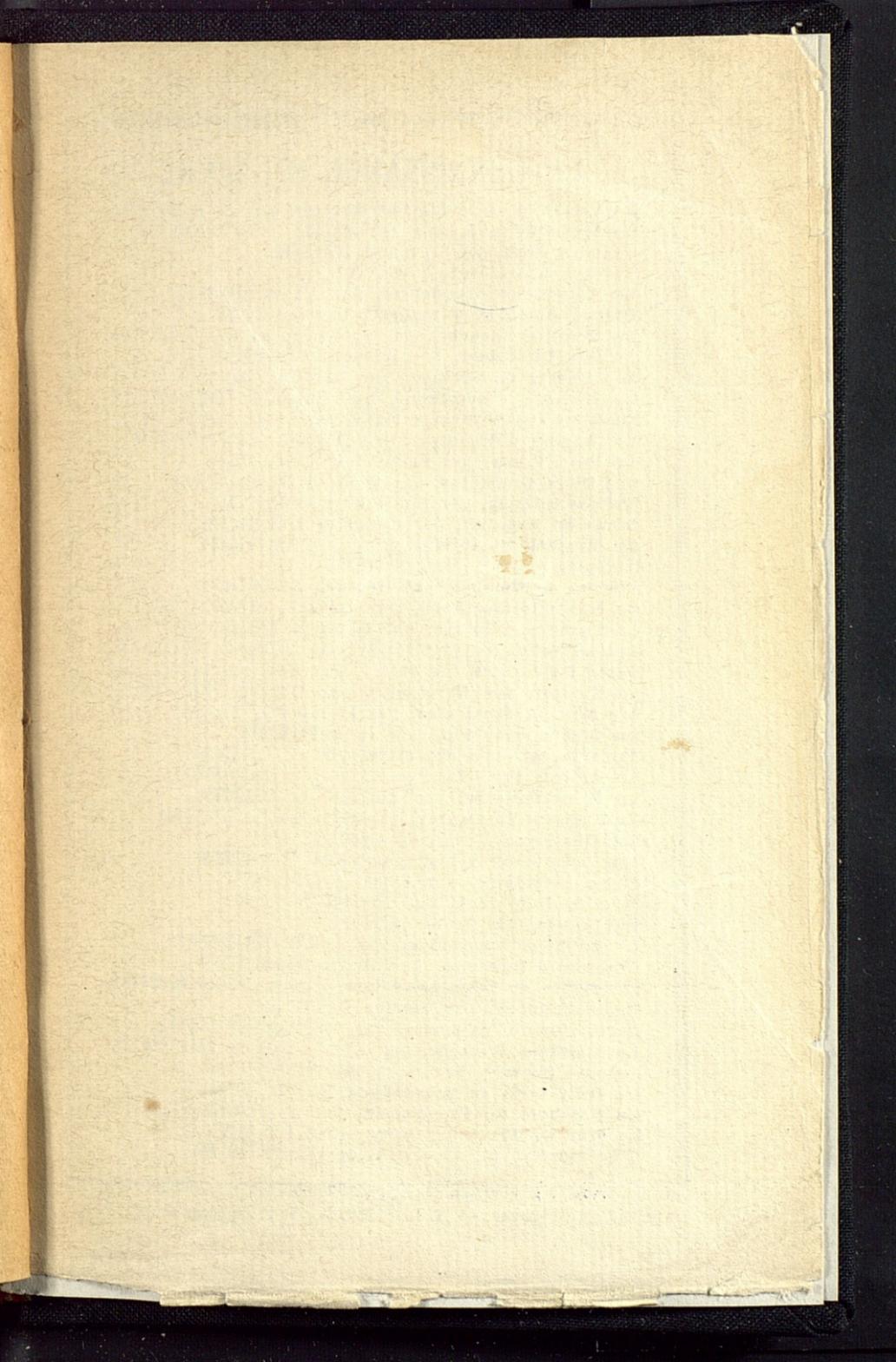






Achévé d'imprimer
le 25 mars 1928, par l'imprimerie A. LEEMPOEL,
5, rue du Danemark, 5,
à BRUXELLES (Belgique).

MUSÉE DE LA LITTÉRATURE



LA RENAISSANCE DU LIVRE

- La Pauvre Vie de Charles Bernier, par G. d'AGONIT.
Contes d'Afrique, par Olivier de BOUVEIGNES.
Sous la Peau, par Armand BRUNET.
Edwige, par Maurice BUTAYE.
Le Vainqueur déconcoerté, par Léon CHENOY.
Quinze Ames et 1 mousse, par Isi COLLIN.
La Famille Kaekebroeck, par Léopold COUROUBLE.
Pauline Platbrood, par Léopold COUROUBLE.
Les Cadets de Erabant, par Léopold COUROUBLE.
Le Mariage d'Hernance, par Léopold COUROUBLE.
Madame Kaekebroeck à Paris, par Léop. COUROUBLE.
Le Roman d'Hippolyte, par Léopold COUROUBLE.
Le Petit Poels, par Léopold COUROUBLE.
Les Deux Croisières, par Léopold COUROUBLE.
Lettres Intimes, par Emile de LAVELEYE.
Cœur en Eventail, par Stanislas DELHAYE.
Le Mystère Quotidien, par Jules DESTREE.
Kermesses, par Georges EEKHOUD.
Voyous de Velours, par Georges EEKHOUD.
La Nouvelle Carthage, par Georges EEKHOUD.
La Faneuse d'Amour, par Georges EEKHOUD.
Cycle Patibulaire (1^{re} série), par Georges EEKHOUD.
Cycle Patibulaire (2^e série), par Georges EEKHOUD.
Le Buisson des Mendiants, par Georges EEKHOUD.
Les Amants disparates, par Pierre FONTAINE.
La Chaîne sans Fin, par Julia FREZIN.
Tartarin est dans nos murs, par G. GARNIR.
La Maison sur l'Eau, par Maurice GAUCHEZ.
La Rose Pourpre, par Edmond GLESENER.
La Flamme du Cyprès, par Edmond GLESENER.
Kar-Chat, par Ferdinand GOETEL.
Mon crime est à moi, par René GOLSTEIN.
Après Inventaire, par Albert GUISLAIN.
Amours Rustiques, par Hubert KRAINS.
Bucoliques, par Victor KINON.
Le Bonheur Impossible, par J. LE COUDRIER.
Chevalerie Rustique, par Pierre NOTHOMB.
Lariguette et Casque-à-Pique, par R. PARMENTIER.
Vieux-Bonheur, par Sander PIERRON.
Narhi, femme de blanc, par M. PREVAUDEAU.
La Suprême Flambée, par Henri-Jacques PROUMEN.
Jacques Servain, par Henri ROSSIGNON.
Le Petit Curé de Schaerdyck, par M. SABBE.
La Parole du Franciscain, par J. TOUSSEUL.
Le Mur de Gaze, par Marg. VAN DE WIELE.
L'Enlèvement, par G. VOOS de GHISTELLES.

